

**AVERTISSEMENT** : Ces extraits de lectures sont destinés à attirer l'attention sur des ouvrages que nous avons remarqués. Ils tentent de donner un fil conducteur parmi ceux proposés par l'auteur. Nous indiquons, soit en changeant de paragraphe, soit par l'indication (...) le fait d'avoir omis un passage, court ou long. Bien évidemment, nous incitons le lecteur à retrouver le texte intégral et acquérir l'ouvrage, ne serait-ce que par esprit de soutien.

Bernard Lahire

Les structures fondamentales des sociétés humaines

La Découverte 2023

970 pages

|   |    |
|---|----|
| Préambule   | 2  |
| Introduction générale, L'oubli du réel  | 3  |
| 1 <sup>è</sup> partie Des sciences sociales et des lois                                   | 6  |
| 1- Guide de survie scientifique : remarques sur les conditions de créativité scientifique | 6  |
| 2- Lutter contre le relativisme et l'excès de nominalisme                                 | 6  |
| 3- Des sciences pas comme les autres ?  | 7  |
| 4- Lois, principes, invariants  | 7  |
| 5- Des essais de lois en sciences sociales  | 8  |
| 6- Convergences anatomiques, comportementales, sociales et culturelles                    | 15 |
| 2 <sup>è</sup> partie Ce que les sociétés humaines doivent à la longue histoire du vivant | 19 |
| 7- Un levier : la comparaison inter-espèces   | 20 |
| 8- Raccorder biologie et science sociale  | 23 |
| 9- Les fondements universels des sociétés humaines  | 25 |
| 10- Grands faits anthropologiques,  | 27 |
| 10 lignes de force,   | 29 |
| et 17 lois générales  | 35 |
| 3 <sup>è</sup> partie De la structuration des sociétés humaines                           | 44 |
| 11- Socialisation-apprentissage-transmission  | 44 |
| 12- Le social dans tous ses états : des bactéries à <i>Homo sapiens</i>                   | 45 |
| 13- Capacité langagière-symbolique, déplacement et fiction                                | 49 |
| 14- Puissance des artefacts, cumulativité culturelle et histoire                          | 51 |
| 15- Altricialité secondaire : vulnérabilité et dépendance de l'enfant humain              | 54 |
| 16- Dominer par l'antériorité   | 58 |
| 17- Les formes de la domination   | 62 |
| 18- Magico-religieux et dépendance-domination   | 68 |
| 19- Partition sexuée et domination masculine  | 70 |
| 20- Famille, parenté, société   | 75 |
| 21- Eux/nous : ethnocentrisme, racismes   | 77 |
| 22- De la division du travail   | 81 |
| Conclusion générale, Vers une science sociale   | 84 |

## Préambule

---

Les réponses à des questions du type « D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ? » relèvent non de la pure spéculation, mais de travaux scientifiques sur la biologie de l'espèce et de l'éthologie comparée, la paléanthropologie, la préhistoire, l'histoire, l'anthropologie et la sociologie.

Ce qui a changé de façon très nette par rapport au passé des grands fondateurs des sciences sociales, c'est le fait que la prise de conscience écologique – récente dans la longue histoire de l'humanité – de la finitude de notre espèce pèse désormais sur le type de réflexion que les sciences sociales peuvent développer. (...) Ces questions, absentes de la réflexion d'auteurs tels que Durkheim ou Weber, étaient davantage présentes dans la réflexion de Morgan ou de Marx, qui avaient conscience des liens intimes entre les humains et la nature, ainsi que du caractère particulièrement destructeur des sociétés (étatsunienne et européenne) dans lesquelles ils vivaient.

Si les éthologues peuvent mettre au jour des structures sociales générales propres aux chimpanzés, aux loups, aux cachalots, aux fourmis ou aux abeilles, c'est-à-dire des structures sociales d'espèces non culturelles, ou infiniment moins culturelles que la nôtre, c'est parce que le social ne se confond pas avec la culture. A ne pas distinguer les deux réalités, les chercheurs en sciences sociales ont négligé l'existence d'un social non humain, laissé aux bons soins d'éthologues biologistes de formation, et ont raisonné comme si le social humain n'était que nature culturelle, fait de variations infinies et sans régularités autres que temporaires, dans les limites de types de sociétés donnés, à des époques données.

C'est cela que je remets profondément en cause dans cet ouvrage, non en traitant de ce problème abstraitement, sur un plan exclusivement épistémologique ou relevant de l'histoire des idées, *mais en montrant, par la comparaison interspécifique et inter-sociétés, que des constantes, des invariants, des mécanismes généraux, des impératifs transhistoriques et transculturels existent bel et bien, et qu'il est important de les connaître, même quand on s'intéresse à des spécificités culturelles, géographiques ou historiques.*

Imaginez que les bébés humains aient été, depuis l'origine de l'espèce, une progéniture très précoce – telles les petites tortues de mer – et ne dépendant absolument pas des adultes pour survivre, est-ce que les structures sociales auraient été identiques à celles que nous donne à voir l'histoire des sociétés humaines ? (...) la plasticité du cerveau humain aurait été moins grande, un long processus d'apprentissage aurait été moins nécessaire à la survie, et l'on observerait une moindre capacité à accumuler la culture (matérielle et incorporée), une absence totale de structure familiale, et même de lien d'attachement fort entre mère et enfant, ce qui aurait des conséquences durables sur l'ensemble de notre vie affective, mais aussi une absence de *rappports sociaux de domination-dépendance* observables dans toutes les sociétés humaines connues, au niveau de domaines

familial, politique, économique ou magico-religieux. Et sachant que la division sexuelle des tâches entre hommes et femmes a été partout la forme première de la division du travail, que serait cette division en l'absence de structure familiale de répartition des tâches entre hommes et femmes ?

## Introduction générale

---

### L'oubli du réel

Pour résumer mon propos (...), je pourrais dire que les sciences sociales produisent de très nombreux travaux relevant de la « recherche minutieuse », mais peinent à produire des « principes généraux » et, pire encore, rejettent souvent l'idée selon laquelle des « principes généraux » pourraient être formulés. Les chercheurs en sciences sociales sont comme des promeneurs qui découvrent et décrivent les caractéristiques des paysages à travers leurs pérégrinations sur le terrain, mais qui ne possèdent ni carte (ou vision d'ensemble) ni boussole leur permettant de se repérer et de s'orienter. Une partie d'entre eux prétendent même que voyager à l'aveugle suffit amplement à leur bonheur, tandis que d'autres ajoutent que la carte et la boussole ne sont que des chimères auxquelles ne croient que quelques illuminés.

En 1967, Pierre Bourdieu (...) conseillait plutôt de chercher à l'intérieur même de la sociologie les moyens spécifiques de son développement en tant que science à part entière (« trouver en elle-même les armes de son progrès, au lieu de les chercher à tout prix du côté des sciences plus achevées »).

Les chercheurs en sciences sociales qui ne voient que ce qui varie, et sont comme théoriquement paralysés devant la multiplicité des pratiques sociales que nous donnent à découvrir les descriptions et récits historiques et ethnographiques, ne sont (...) pas en meilleure position que les biologistes devant le spectacle de la nature. (...) Avec ses trois grandes lois de la variabilité permanente du vivant, de la sélection naturelle qui fait que les plus adaptés survivent mieux que les autres et peuvent ainsi davantage se reproduire, et de l'hérédité des caractères d'une génération à l'autre, Darwin a permis de comprendre la dynamique de la transformation des espèces sur la très longue durée.

De façon générale, les comparaisons inter-sociétés, dans l'espace comme dans le temps, constituent un premier levier pour prendre conscience des spécificités humaines. (...) Sociologues, anthropologues et historiens font comme si tout, ou en tout cas l'essentiel de ce qui les intéresse (le pouvoir ou la domination, les rapports de parenté, et notamment les rapports parents-enfants, les rapports hommes-femmes, l'évitement de l'inceste, l'exogamie, la communication, les artefacts, l'apprentissage social et la transmission culturelle, les émotions, etc.) commençait avec l'Homme. Ils ignorent le fait que nombre de propriétés sociales (structurelles, comportementales ou cognitives) ont précédé de loin l'apparition d'*Homo sapiens*.

Lé géologie de Lyell et la biologie de Darwin ont dû, en leur temps, lutter contre l'idée théologique selon laquelle la Terre et l'Homme n'avaient que quelques milliers d'années d'existence et que les espèces (immuables) avaient été créées d'emblée telles que nous les connaissons. Mais la révolution darwinienne est loin d'être achevée et doit se poursuivre

dans les sciences sociales (...) en rattachant les structures sociales et les comportements sociaux humains à la longue histoire des structures et comportements sociaux non humains.

La biologie a dû lutter contre l'idée d'un Créateur à l'origine de la Terre et de la vie, et ce sont les sciences sociales qui doivent aujourd'hui faire face à l'idée d'une libre création culturelle de l'homme par lui-même. Car d'un Dieu créateur de l'ensemble de l'univers, on est passé à des individus traités comme des petits dieux créateurs de leur propre destin.

Je résumerai ici quatre points de connexion entre biologie et sciences sociales qui seront, plus ou moins centralement, mobilisés tout au long de ma réflexion :

*1) Une partie de la biologie est une sociologie qui s'ignore*

Il faut dire que Durkheim a fait un choix théorique lourd de conséquences en décidant de faire débiter le social avec l'espèce humaine, confondant ainsi le culturel et le social. (...) les éthologues qui étudient les comportements sociaux ou les structures de la vie sociale chez les animaux non humains pourraient tout autant s'appeler « sociologues des sociétés non humaines ». (...) loin de naturaliser le monde humain comme on le craint souvent, les travaux éthologiques sur les animaux sociologisent des animaux longtemps placés sommairement du côté de la nature, de l'inné, de l'instinct et du génétiquement programmé, en mettant en évidence le fait qu'eux aussi entretiennent des liens sociaux réguliers, des rapports de domination, des formes d'apprentissage et de transmission culturelles, qu'eux aussi possèdent des systèmes de communication et font usage d'artefacts, et que c'est la possibilité ou non d'entrer dans des processus proprement historiques, en cumulant des avancées techniques ou culturelles, qui distingue essentiellement les animaux humains des animaux non humains.

Pour résumer, on peut dire que 1) tout ce qui est social n'est pas culturel (alors que tout ce qui est culturel est nécessairement social) ; 2) tout ce qui est social n'est pas exclusivement humain ; 3) les comportements des animaux non humains ne devraient donc pas être redevables d'une analyse strictement biologique ; 4) toute culture n'est pas forcément cumulative ; 5) seule l'espèce humaine combine le fait d'être sociale, culturelle et cumulative ; et que, par conséquent, 6) seules les sociétés humaines sont pleinement historiques.

*2) La culture prend sens dans une longue histoire évolutive et a donc une origine biologique*

L'espèce humaine a compensé sa fragilité physique congénitale par l'invention et l'usage d'artefacts et de savoirs transmis culturellement de génération en génération. Considérée d'un point de vue évolutionniste, la culture (savoirs, savoir-faire, artefacts et institutions) est donc une solution adaptative particulièrement efficace, et une façon inédite de s'adapter plus souplesment et plus rapidement à l'environnement et à ses changements que les adaptations génétiques par sélection naturelle, qui procèdent par sélection progressive, sur le temps long.

*3) Le culturel contribue à transformer le biologique*

Les exemples classiques de (...) coévolution gène-culture ou organisme-milieu, que nous aurons l'occasion de développer, sont la mutation génétique permettant de supporter la

fumée du bois pendant la maîtrise et l'usage régulier du feu ; la capacité à digérer le lait après la période de l'enfance, grâce à une enzyme appelée « lactase, depuis la pratique de l'élevage d'ovins et de bovins et la sélection de populations humaines porteuses de versions d'un gène qui codent la synthèse permanente de l'enzyme nécessaire à la digestion du lactose ; le raccourcissement de la taille de l'intestin humain depuis que l'on cuit les aliments ; etc.

#### 4) *Le biologique contribue à structurer le social*

Ce dernier point est au cœur du propos de cet ouvrage. Quand on les considère précisément, dans toutes leurs conséquences, les grandes propriétés biologiques de l'espèce (bipédie, symétrie bilatérale, altricialité secondaire, plasticité cérébrale, longévité, poursuite de la vie après la ménopause, partition des sexes, reproduction sexuée, absence de période de rut, viviparité, uniparité, gestation féminin et longue, allaitement féminin, etc.) permettent – et c'est en tout cas la thèse que je soutiendrai et que je m'efforcerai de prouver par la mobilisation de nombreuses preuves empirique – de comprendre des caractéristiques centrales de la structuration des sociétés humaines.

Et comme une partie d'entre elles sont communes à d'autres espèces, elles produisent des effets analogues dans d'autres taxons du vivant plus ou moins éloignés. (...) Ainsi, la propriété commune à tous les mammifères concernant la gestation et l'allaitement détermine fortement la nature des premières interactions vécues par l'ensemble de la progéniture, marquées par l'attachement des petits à leur mère.

La thèse centrale de cet ouvrage est qu'une grand partie de la structure et du développement des sociétés humaines ne peut se comprendre qu'à partir du *mode de reproduction (au double sens de reproduction biologique et culturel) et de développement ontogénique* de l'espèce, et notamment de la situation d'*altricialité secondaire* propre à l'homme (lente croissance extra-utérine du bébé humain entraînant une très longue période de dépendance) prolongée par une *altricialité tertiaire* (voire d'*altricialité permanente*, renvoyant à des capacités d'apprentissage tout au long de la vie et à la dépendance permanente à l'égard des autres membres du groupe social et de sa culture accumulée), conjugués avec une série d'autres propriétés partagées par de nombreux autres mammifères ou, au contraire, très spécifiques (vie terrestre, mobilité, bipédie et libération des mains, pouces opposables, plasticité cérébrale, partition des sexes et reproduction sexuée mais sans période de rut, viviparité, grossesse longue, uniparité, longévité, symétrie bilatérale, capacités langagières-symboliques et artefactuelles, cumulativité culturelle).

1

Guide de survie scientifique : remarques sur les conditions de la créativité scientifique

Le temps, le calme, la concentration, voilà ce qu'exige une activité scientifique audacieuse et ambitieuse. Dans une lettre datée du 15 janvier 1904 et adressée au physicien suisse Charles-Edouard Guillaume, Pierre Curie écrivait ainsi avec un certain mordant : « On nous demande des articles et des conférences, et quand plusieurs années se seront écoulées, ceux-là même qui nous les demandent s'étonneront de voir que nous n'avons pas travaillé (...) J'aspire vers des temps plus calmes passés dans un pays où les conférences seraient interdites et les journalistes persécutés ».

La frénésie de colloques ou de séminaires, l'obsession de l'évaluation permanente par les institutions universitaires ou scientifiques, qui font que le chercheur n'existe que s'il communique ou publie des articles scientifiques, et qu'il existe d'autant plus – pour lui-même comme pour les autres – qu'il communique ou publie beaucoup, conduisent à publier pour publier, et donc à publier des petits résultats plutôt qu'à privilégier des projets plus ambitieux.

Aujourd'hui, les savants sont indissociables des univers institutionnels au sein desquels ils enseignent et mènent leurs recherches. Et, dans de tels univers, les conditions sont forcément moins franches puisque la progression dans la carrière et l'amélioration corrélative de vos conditions de vie dépendent de la perception et des jugements que les autres portent sur vous. Un tel système comporte des avantages et des inconvénients : d'une part, il a démocratisé l'accès à la science, qui n'est plus une activité de rentier issue de la noblesse ou de la bourgeoisie, et, d'autre part, il a fait perdre en indépendance à l'égard de ses pairs.

2

Lutter contre le relativisme et l'excès de nominalisme

Certes, les analyses du mode de production capitaliste chez Marx dépendent des contextes historiques sur la base desquels il fonde ses analyses (l'Angleterre, la France et l'Allemagne de la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle), mais les lois fondamentales du capitalisme énoncées par Marx ont malgré tout permis d'observer les mêmes fonctionnements, les mêmes mécanismes dans d'autres pays et à d'autres époques.

A force de se centrer sur l'étude de parcelles du monde social, le risque est grand de réduire l'enquête à une sorte de phénoménologie sociale qui, précise dans ses descriptions des pratiques, « motivations » et représentations des acteurs, s'en tient néanmoins à la surface des choses et empêche de se poser des questions plus cruciales. Décrivant des logiques d'acteurs sectorisées, les chercheurs perdent alors toute perspective large, générale, ou profonde, sur le monde social. En un mot, ils perdent de vue les ambitions scientifiques

qui devraient pourtant être premières, et qui consistent à se demander ce que ces différentes monographies nous révèlent des structures de ce monde, de ses mécanismes les plus récurrents ou des lois qui les régissent.

Philosophe des sciences anglais, William Whewell nous a légué ce concept très utile de consilience. Celui-ci désigne l'acte d'unification théorique des inductions faites sur des classes de faits disparates, considérées initialement comme étant totalement indépendantes les unes des autres. Whewell fait de cette opération d'unification et de généralisation, qui peut se répéter indéfiniment (une ancienne théorie générale devenant à son tour un cas particulier d'une théorie plus englobante, etc.) la base de tout progrès scientifique.

Ainsi, la loi de la gravitation universelle de Newton a permis de constituer des faits tels que la chute des corps observée sur Terre, le phénomène des marées ou le mouvement des planètes en manifestations d'un seul et même principe. Dans la conception aristotélicienne, on avait deux mondes bien distincts qui relevaient de lois différentes : le monde sublunaire, et notamment la Terre, et le monde supra-lunaire, le Ciel. Avec le grand unificateur que fut Newton, les faits ont été rapprochés et connectés grâce au nouveau point de vue adopté. Jusque-là considérés indépendamment les uns des autres, ils sont devenus des cas particuliers d'une loi générale.

S'assurer que ce que l'on dit ne contredit pas des réalités attestées par d'autres disciplines et essayer d'articuler ou d'emboîter les faits acquis par elles avec les faits conquis par la discipline qu'on pratique me semble constituer la bonne démarche à suivre.

3

---

Des sciences pas comme les autres ?

4

---

Lois, principes, invariants

La physique a su « rapporter tous les mouvements à leurs lois fondamentales » (Orsted), mais cela a été le produit d'un effort collectif, multigénérationnel, reposant à la fois sur une multitude d'observations et de faits, et sur un travail d'abstraction toujours plus poussé afin de pouvoir réunir ou contenir en une série de lois de nombreux faits. (...) Sans lois, les sciences seraient vouées à la déperdition d'énergie collective et au recommencement perpétuel.

Dans de nombreux cas, les lois comme les principes énoncent des régularités dans le monde, sans que l'on puisse toujours expliquer le pourquoi de ces régularités. Le principe comme la loi sont explicatifs, mais pas toujours explicables. On peut ainsi expliquer que les corps chutent sur Terre ou que la Terre tourne autour du Soleil à cause de la loi de la gravitation universelle, mais il est difficile d'expliquer pourquoi il y a gravité plutôt qu'absence de gravité. (...) mais en attendant de pouvoir expliquer toutes les lois qu'ils formulent, les physiciens avancent en observant des régularités empiriques et en formulant des lois particulières ou générales qui en rendent raison.

La résistance à tout projet de formulation de lois concernant le fonctionnement du monde social est aussi vieille que l'avènement des sciences sociales. (...) Comme le disait si bien Maurice Halbwachs ; « la fécondité d'une loi scientifique vient de ce qu'elle impose une discipline collective à tous les travailleurs de la science » ; de ce qu'elle contraint les nouvelles générations à s'appuyer sur ces lois et à œuvrer, soit pour en saisir les effets dans tel ou tel domaine non encore étudié, soit pour les reformuler de façon plus satisfaisante du point de vue du rapport aux faits, soit pour en découvrir de nouvelles, soit enfin pour les relier entre elles ou les fondre dans des lois encore plus générales en atteignant un niveau de synthèse plus haut.

Associé souvent à la recherche d'invariants, Claude Lévi-Strauss n'en rejette pas moins, très classiquement, dans son *Anthropologie structurale* l'idée que l'anthropologie pourrait formuler des lois.

Ce qui intéresse l'ethnologue n'est pas l'universalité de la fonction, qui est loin d'être certaine, et qui ne saurait être affirmée sans une étude attentive de toutes les coutumes de cet ordre et de leur développement historique, mais bien que les coutumes soient si variables. Or il est vrai qu'une discipline dont le but premier, sinon le seul, est d'analyser et d'interpréter les différences, s'épargne tous les problèmes en ne tenant plus compte que des ressemblances. Mais du même coup, elle perd tout moyen de distinguer le général auquel elle prétend, du banal dont elle se contente (Lévi-Strauss 1958).

Comme l'écrit Christophe Darmangeat :

Ainsi, la transition entre les sociétés dites « égalitaires », dépourvues de richesses significatives, vers celles où la richesse induit des situations de dépendance, puis celles où existent d'authentiques classes sociales, si on la considère à un certain niveau de détail, est multilinéaire : les points de départ, les points d'arrivée et donc, les chemins empruntés ont été divers – et ce, d'autant plus que l'on adopte une approche fine. Il est bien entendu essentiel, pour comprendre les choses dans leur détail, d'étudier ces finesses. Mais cela ne doit pas obscurcir le fait qu'à un niveau plus global, on a parfaitement le droit d'affirmer que l'ensemble des sociétés a suivi cette séquence (cette « ligne unique ») : même si toutes les sociétés humaines correspondaient au premier « stade » de cette évolution : la richesse n'a joué pour la première fois un rôle structurant que bien plus tard (la gamme des hypothèses les plus communes en situe l'émergence entre – 30 000 et – 10 000). Quant aux premières sociétés de classes, les premières d'entre elles sont apparues vers – 3000 et surtout, toujours sur la base d'une richesse préexistante. S'il a certes pu exister certains cas d'involution, c'est-à-dire de retours en arrière, cela n'enlève absolument rien à l'évidence du mouvement général (Darmangeat 2021).

---

## 5

### Des essais de lois en sciences sociales

Après avoir évoqué les forces de résistance à tout projet nomologique, je vais maintenant présenter les principales tentatives, heureuses ou malheureuses, de formulation de lois en sciences sociales, ou les usages qui ont été faits du terme de loi ou de concepts cousins (invariants, butoirs pour la pensée, fondamentaux, universaux) chez quelques auteurs.

*L'Origine des espèces* de Darwin revêtait une grande importance aux yeux de Karl Marx (1818-1883). Il y voyait une approche matérialiste du vivant à laquelle il pouvait identifier sa propre démarche d'étude scientifique des sociétés. Marx concevait sa recherche comme une sorte d'*histoire naturelle des sociétés* qui ne dépendait que très peu des volontés individuelles : « Mon point de vue, d'après lequel le *développement de la formation économique de la société est assimilable à la marche de la nature et à son histoire*, peut moins que tout autre rendre l'individu responsable de rapports et de conditions dont il reste socialement la créature, qui qu'il puisse faire pour s'en dégager. » En cela, parce qu'il cherchait à mettre au jour les lois objectives de fonctionnement des sociétés, transcendant les consciences individuelles, Marx est bien l'un des grands fondateurs historiques de la science sociale.

On trouve (...) dans son œuvre trois grands types de lois (...) : 1) les *lois générales de fonctionnement* qui s'appliquent à toutes les sociétés humaines (e.g. la loi de la lutte entre groupes ou classes de la société) ; 2) les *lois générales de transformation* qui expliquent le passage d'un type de société à l'autre ou le mouvement même de l'histoire, que l'on peut appeler des lois dynamiques ou évolutives (e.g. le séquençage de l'histoire en différents modes de production en fonction du développement des forces productives) ; et 3) les *lois historiques* propres à tel type de société (féodale, capitaliste, etc.), qui sont souvent elles-mêmes des lois dynamiques (e.g. loi de la tendance à la baisse du taux de profit, loi de l'accumulation. Primitive du capital, etc.).

Gabriel Tarde (1843-1904) va formuler clairement le problème de la difficile mise au jour des lois à propos d'un monde social humain qui peine à s'objectiver. Mais les solutions qu'il apporte relèvent souvent davantage de la dissertation générale et abstraite, qui ne prend quasiment jamais appui sur les nombreux travaux théorico-empiriques existants. Fait exception le cas des lois de l'imitation.

Lui-même met en avant les « lois de l'imitation » qui sous-tendent toutes nos actions car l'espèce humaine est une espèce culturelle qui apprend l'essentiel de ce qu'elle sait par un processus de socialisation permanent. Et, dans ce processus, l'imitation consciente (volontaire, quand on cherche à copier un modèle) ou inconsciente (involontaire, par simple imprégnation) est évidemment centrale.

Emile Durkheim (1858-1917) formula (...) une loi (...) d'évolution des sociétés vers toujours plus de différenciation en rapport avec la croissance progressive de la population, l'augmentation de sa densité sur un territoire donné, l'intensification corrélative de la compétition et la spécialisation comme solution pour diminuer cette pression compétitive, débouchant sur une division du travail accrue.

Rechercher quel peut être ce fait élémentaire, montrer de quels processus de composition les principales catégories de faits sociaux en sont dérivées, tel est, nous semble-t-il, l'objet de la sociologie générale (Durkheim 1998-1899).

Or la souche commune, ou le fait élémentaire à partir duquel toutes les fonctions sociales lui semblent dériver, est le fait religieux. (...) Il a cru trouver dans le religieux le fait contenant en germe toutes les grandes fonctions sociales, mais aurait pu en dire autant du

« politique » ou de l' « économique », du « moral » ou du « juridique », de l' « esthétique » ou du « scientifique », puisque toutes ces dimensions étaient à l'origine mêlées avant de se séparer en branches distinctes.

Dans la *Sociologie générale et les lois sociologiques* publié en 1912, le sociologue Gaston Richard (1860-1945) rappelle les résistances successives ; dans l'histoire des connaissances, vis-à-vis des déterminismes et des lois. (...) Richard semble prendre position contre la voie empruntée par Durkheim pour fonder sa sociologie générale, à savoir l'étude des formes élémentaires de la vie sociale. C'est ici que réside, à mon sens, l'erreur la plus grande de Richard.

Gaston Richard formule dans son livre une grande loi, qui porte sur la « coopération humaine », et notamment sur le « commerce économique et intellectuel des individus ». La loi énoncée est la suivante : « *L'expérience historique atteste que le commerce des hommes obéit à une loi d'extension et d'accélération.* » Cette loi, dont on verra qu'elle a été largement confirmée depuis la publication du livre de Richard par la démographie, la préhistoire et l'histoire accumulées, n'est pas sans lien avec la tendance à l'extension démographique des sociétés (des premières sociétés de chasseurs-cueilleurs qui ne comptent parfois pas plus d'une centaine d'individus à des sociétés qui sont composées de plus d'un milliard d'individus) et à l'accélération exponentielle des inventions ou des innovations techniques.

Richer situe le début de l'accélération à la fin du 15<sup>e</sup> siècle, avec les « grandes découvertes maritimes » qui font que « toutes les parties de l'humanité ont été mises en rapport ». Il voit aussi un indicateur du même processus dans le passage de « cultes de familles » à des « cultes de clans », des « cultes locaux », et enfin des grandes religions monothéistes. Et, de même, il distingue une « loi empirique ou tendancielle » dans « la tendance à la substitution de l'Etat et des administrations publiques à l'administration de communautés plus simples et procédant plus directement de besoins matériels et moraux de la nature humaine ».

Pour résumer ce qui me semble devoir être retenu de l'œuvre de Marc Bloch par rapport au sujet qui me préoccupe, je pourrais dire que l'historien est passé souvent très près de problèmes de fond, mais qu'il a plus ou moins été conduit, par le milieu des historiens de son temps, à éviter de tirer toutes les conséquences de ses recherches.

Il se fit régulièrement rattraper par le singulier ou le particulier, constitutif en grande partie du métier d'historien. Il continua à faire jouer le « ici, sous telle forme, à tel moment, etc. » Contre le *général* ou l'*invariant* qui touche aux fondements des sociétés humaines, et ne se demandait pas pourquoi tel mécanisme ou tel phénomène peut se retrouver, sous des formes certes différentes, dans les sociétés les plus diverses, et peut-être même dans toutes les sociétés humaines. (...) Bloch pressentait l'existence d'invariants et en avait approché certains, comme dans les mécanismes de la magie sociale, avec le cas des rois thaumaturges.

Enfin, dans son livre magistral, *La Société féodale*, Marc Bloch a été proche de l'idée de loi historiquement délimitée, à la manière dont la met en œuvre Marx en étudiant les lois attachées à la société capitaliste ou en pointant le noyau de la société féodale. La « féodalité » renvoie à la « tonalité dominante » d'une époque ; elle désigne un rapport

social de vassalité, qui suppose un rapport personnel entre un seigneur et son vassal (ou son « homme »). Le second se subordonne au premier et se met à son service, mais il reçoit sa protection. Et ce rapport de dépendance personnelle structure aussi le rapport du sujet à son roi, celui du fidèle à Dieu (le croyant se soumettant à son Seigneur), celui du rapport de l'enfant à ses parents, ou encore celui de l'amant qui se fait le vassal de l'être aimé dans l'amour courtois, la transposition du rapport seigneur-vassal ou du rapport seigneur-serf à d'autres secteurs de la vie sociale indiquant que l'on touche à une loi historique propre à la société féodale.

Avant de rejoindre le camp des anti-lois, l'historien, spécialiste de la Rome antique, Paul Veyne (1930-2022) a développé toute une réflexion sur la notion d'invariant en histoire en prenant une position plus clairement sociologique que classiquement historique sur la question des « différences » et de la manière de faire science en histoire.

L'exigence d'invariants est tout simplement l'exigence d'une théorie qui fournisse à l'histoire ses concepts et ses instruments d'explication. Le marxisme pense être cette théorie : peu importe ici que sa prétention ne soit guère fondée ; son succès auprès des historiens n'en est pas moins un heureux symptôme, qui indique que la narration, la compréhension, l'impressionnisme, le goût de faire vivant, ne suffisent pas à les satisfaire : il y a aussi en eux un besoin d'intelligibilité scientifique (Veyne 1976b).

L'invariant n'est donc pas dans les formes culturelles mêmes, qui ne cessent en effet de varier et dont l'historien se fait l'inlassable narrateur, mais dans les principes ou les lois qui permettent de rendre compte de leurs ressemblances et de leurs différences. C'est à partir d'eux qu'on peut faire de la science.

Délaissent le projet d'écriture des différents volumes du *Capital* sur lesquels il était censé travailler, Marx a, au cours des huit dernières années de sa vie, laissé environ trente mille pages d'une vaste histoire des sociétés humaines plutôt que l'étude poussée du seul mode de production capitaliste.

Parmi les anthropologues du passé, Alfred Reginald Radcliffe-Brown (1881-1955) a été l'un de ceux qui ont le plus clairement défendu une conception nomothétique de la recherche anthropologique, et qui ont été vivement critiqués par un certain nombre de leurs confrères pour cela. Radcliffe-Brown a une vision très claire des rapports entre histoire, sociologie et anthropologie.

Radcliffe-Brown pense qu'il est légitime, et même nécessaire, de « réduire les données complexes que l'on étudie, à un nombre limité de lois ou de principes généraux », mais il sait que toute loi formulée en anthropologie soulève des objections, et l'on pourrait ajouter aussi que cela provoque des sarcasmes, façon encore plus insidieuse de décourager un chercheur de poursuivre son travail.

Malgré les résistances, c'est du côté de l'anthropologie française, avec des auteurs comme Claude Lévi-Strauss, Françoise Héritier, Maurice Godelier ou Alain Testart, que l'on a continué à viser explicitement la mise au jour d'invariants, de lois ou de mécanismes universels, même si le risque a été grand, tout particulièrement dans le cas de l'anthropologie structurale, non seulement de naturaliser ces mécanismes, mais de les relier

aux seuls « structures universelles de l'esprit humain » ou aux « lois de fonctionnement de l'esprit ». Ce sont ces risques qui ont découragé les sociologues de s'orienter vers une recherche d'invariants ou de lois, qui était pourtant présente dès les prémices de la discipline.

Même s'il a été critique de la notion de loi (...) Claude Lévi-Strauss (1908-2009) en a néanmoins lui-même formulé. Par exemple, l'anthropologue a fait de la prohibition de l'inceste la « Règle par excellence », et même la « Loi des lois », « celle, peut-être à quoi toutes les autres se ramènent ».

Dans la lignée de Claude Lévi-Strauss, Françoise Héritier (1933-2017) fait partie des chercheurs en sciences humaines et sociales qui ont poursuivi dans la voie de la mise en évidence de lois (universelles) ou d'invariants, notamment dans le domaine de la parenté pu dans celui des relations entre le masculin et le féminin.

L'anthropologie est ce niveau particulier où l'on n'est pas obligé d'accéder mais qui me semble pourtant le seul, non pas pertinent, mais capable de vous donner des ailes, qui vous apporte un véritable enthousiasme intellectuel de plus du plaisir charnel du travail de l'ethnologue sur le terrain. Ce grand plaisir intellectuel naît à partir du moment où l'on commence à comprendre le fonctionnement d'une société, où l'on connaît les travaux des autres et l'on va essayer à partir de toute cette information de trouver le général sous le particulier. En fait, ce qui m'a toujours intéressée est d'essayer de trouver des lois. Même s'il faudra attendre plusieurs siècles avant d'espérer découvrir l'essentiel des lois du fonctionnement du social en son entier (Héritier 2008).

Concernant la question des rapports de domination hommes/femmes, sur laquelle elle a beaucoup travaillé, il s'agissait pour elle « de débusquer, dans les ensembles de représentations propres à chaque société, des éléments invariants dont l'agencement, bien que prenant des formes diverses selon les groupes humains, se traduit toujours par une inégalité considérée comme allant de soi, naturelle ».

Prenons par exemple l'étroite variabilité des tailles moyennes des adultes et les conséquences qu'entraîne le fait de vivre dans le monde gravitationnel des organismes de grandes dimensions et non dans celui des forces superficielles habité par les insectes (...). Ou le fait de naître sans défense (ce qui n'est pas le cas de tous les animaux, loin de là), de nous développer lentement, de devoir dormir pendant une bonne partie de la journée, d'être incapable de réaliser la photosynthèse, de digérer à la fois viande et végétaux, de vieillir et de mourir ? ces caractéristiques sont dues à notre édifice génétique et *toutes exercent une forte influence sur la nature humaine et sur la société. Ces limitations biologiques sont si évidentes qu'elles n'ont jamais donné lieu à des controverses (Gould 1983).*

Ces exemples, donnés par Stephen Jay Gould, de « limitations » ou de contraintes biologiques pesant sur la vie sociale sont de bons exemples de ce que Françoise Héritier a appelé les « butoirs pour la pensée ».

Par exemple, la partition sexuée et la succession des générations se combinent pour créer une différence entre parents et enfants d'une part, et entre père et mère ou frère et sœur d'autre part. A partir de cette situation de base, les possibilités de filiation ne sont pas infinies mais se distribuent, de façon inégale, entre une patrilinearité (avec une filiation

agnatique qui va du père à ses enfants), une matrilinearité (avec une filiation utérine qui va de la mère à ses enfants), une bilinéarité (par exemple, lorsque le statut passe par une ligne de filiation et les droits sur les biens par l'autre), une filiation cognatique ou indifférenciée (qui est celle que nous connaissons, même si l'on observe une tendance à la prééminence de la ligne de filiation paternelle), une filiation parallèle (avec une filiation qui va du père au fils et de la mère à la fille) et une filiation croisée (avec une filiation qui va du père à la fille et de la mère au fils), les deux dernières possibilités logiques n'ayant quasiment jamais été réalisées.

Françoise Héritier a beaucoup insisté sur la partition sexuée. (...) Hormis la partition sexuée, elle indiquait comme faits « butoirs », en tant que faits « constants, non modifiables par la volonté ou l'action humaine et auxquels il convenait de donner du sens pour pouvoir vivre » : la copulation nécessaire pour se reproduire (hormis les cas, récents dans l'histoire de l'humanité, d'insémination artificielle, sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir), la succession des générations qui fait que les parents précèdent toujours les enfants, la vie qui s'achève par la mort, le fait que l'espèce humaine soit majoritairement unipare, entraînant des rapports d'aînés à cadets entre les enfants en fonction de leur ordre de naissance, le fait que seule les femmes (comme les femelles des autres espèces animales) mettent au monde les enfants, et des enfants des deux sexes, la nécessité d'être protégé et de protéger, etc.

L'une des limites de la réflexion passionnante engagée par Françoise Héritier réside dans la tendance à restreindre l'existence des lois ou des invariants à « certains domaines de la réalité » seulement, et plus particulièrement à « ceux de la parenté et de l'alliance et ceux de la création mythique ». (...) C'est donc à dépasser les limites que Françoise Héritier fixait à sa réflexion et à généraliser ce qu'elle avait commencé à faire sur quelques domaines de la vie sociale que je m'emploierai tout au long de cet ouvrage.

Issu de la même tradition structuraliste que Françoise Héritier, un temps marqué par le marxisme et ses centres d'intérêt privilégiés (tels que la question économique ou la question du pouvoir), Maurice Godelier (1934-) a développé toute une réflexion sur ce qu'il appelle les « fondamentaux », congruente avec celle de Françoise Héritier sur les butoirs pour la pensée. (...) Et, comme Héritier, il aborde de front l'épineuse question de l'existence d'une « nature humaine » :

Mais si la nature humaine était considérée par ces philosophes comme une essence, je l'envisageais en fait comme une série de préconditions (biologiques, historiques, etc.) permettant à un être humain d'exister. J'ai donc tenté d'identifier les préconditions qui permettent à un être humain d'apparaître dans l'histoire au sein d'une société déterminée. Et cela vaut en réalité pour toute époque et toute société (Godelier 2019).

Godelier liste ainsi cinq préconditions à toute vie sociale humaine : la *première* est qu'un individu est toujours issu de l'association d'un homme et d'une femme ; la *deuxième*, qui n'est que la conséquence d'un fait établi par la paléanthropologie mais que Godelier ne nomme pas, à savoir la propriété d'altricialité secondaire, est qu'un individu ne peut survivre durant les premières années de sa vie que « grâce aux soins d'autres humains, des adultes en général », qui se sentent de leur côté « obligés » de le protéger ; la *troisième* est « l'héritage d'une place avant même tout processus de transmission intergénérationnelle » qui fait qu'« un individu naît toujours à une époque et au sein d'une société qu'il n'a pas choisies » ;

la *quatrième* est que tout individu découvre toujours « une langue qu'il n'a pas inventée » (mais on pourrait parler plus largement de savoirs et artefacts attachés à une place sociale, une société ou une époque données) ; et enfin la *cinquième*, qui n'est au fond qu'une précision des précédentes, est qu' « un individu naît et grandit dans un groupe qu'on appelle habituellement une famille », et que, par là même, « il appartient à un groupe social (un clan, une caste, une classe sociale) marqué d'un statut plus ou moins positif ou négatif au sein de sa société ».

Tout cela fait partie de la nature humaine, tant décrite par les sciences sociales, une nature humaine qui inclut d'emblée notre aptitude sociale, notre capacité d'apprentissage et notre condition. Culturelle, et limite « notre liberté ». Les cinq préconditions sont des invariants « transhistoriques et transculturels » à l'œuvre « depuis qu'*Homo sapiens* existe, parallèlement à d'autres espèces d'hominidés ».

C'est sans doute chez Alain Testart (1945-2013) qu'on trouve en anthropologie, et même en sciences sociales, la recherche la plus constante et explicite de lois. A la différence de Françoise Héritier ou de Maurice Godelier, les lois qu'il formule ne puisent en rien dans le fonds de propriétés bio-sociales de l'espèce, mais sont tirées des comparaisons inter-sociétés qu'il pratique avec assiduité.

La méfiance de Testart vis-à-vis de toute incursion de la biologie dans le raisonnement sociologique ou anthropologique provient (...) du fait que certains biologistes, tels que le britannique Richard Dawkins ou le généticien italien Luigi Cavalli-Sforza, n'ont pas hésité à transposer le modèle darwinien sur le développement historique des sociétés, les changements culturels étant comparés à des mutations biologiques. Alain Testart a critiqué, avec raison, ce néodarwinisme conquérant qui prétend pouvoir parler de l'évolution culturelle et historique sans s'appuyer sur les travaux des sciences sociales.

Testart lui-même essaie d'établir des lois concernant les liens nécessaires entre phénomènes sociaux à l'intérieur de sociétés données. Par exemple, le prix de la fiancée et le prix du sang, l'amélioration de la condition des esclaves lorsque les sociétés deviennent despotiques, la tendance historique à construire des pyramides à degrés dans les sociétés marquées par le despotisme, une cosmologie étagée et une tendance au monumentalisme, etc.

On voit donc que les « lois » testartiennes n'ont pas grand-chose à voir avec celles qu'entendent mettre en œuvre Françoise Héritier ou Maurice Godelier. Ce sont des *lois historiques et empiriques* qui sont faites pour penser 1) certains traits propres à chaque type de société (dans la perspective d'une classification des sociétés) et 2) les transformations ou le passage d'un type de société à l'autre. Cette conception de ce que sont les lois est beaucoup plus proche de celle que l'on trouve le plus souvent dans l'œuvre de Marx (ou d'Engels).

Enfin, dans ses *Principes de sociologie générale*, Testart établit deux grandes lois générales qui couvrent toutes les sociétés humaines : « Première loi : *Toute société met en œuvre au moins une forme de dépendance. Pas de société sans dépendance* : c'est là notre conclusion principale, l'évidence sur laquelle on s'appuiera. Et d'une société à l'autre, diffère

la façon dont les hommes dépendent entre eux » ; « Deuxième loi : *Toute société possède une dimension juridique, en ce qu'elle a au moins un rapport social fondamental qui est de droit ; mais elle en a également au moins un qui ne l'est pas* ».

Mais c'est avec un auteur comme Pierre Bourdieu que le langage de la loi a été le plus régulièrement mobilisé en sociologie dans des situations très différentes. (...) la loi la plus fréquemment énoncée par Bourdieu est la loi de la reproduction des structures sociales inégalitaires, et notamment de la structure inégale du capital culturel.

La sociologie s'efforce d'établir des lois (historiques) du fonctionnement social, celle par exemple qui fait que le capital culturel va au capital culturel, la loi selon laquelle plus les gens possèdent de compétence culturelle par leur famille ou par leur éducation, ou par leur éducation redoublant les effets de la famille, etc., plus ils acquièrent facilement le capital culturel et les profits procurés par ce capital. (...) Je pense que la connaissance des lois sociales est la condition de toute transformation du monde social.

6

---

## Convergences anatomiques, comportementales, sociales et culturelles

Lorsque deux espèces possèdent un trait morphologique ou anatomique commun, deux explications sont possibles : la première est l'homologie, supposant une continuité phylogénétique on pourrait dire aussi « historique » - entre les deux espèces, qui possèdent un ancêtre commun porteur du même trait ; la seconde est l'analogie, qui ne provient pas d'un ancêtre commun, mais qui est le produit d'une adaptation semblable à des milieux semblables. Dans ce second cas de figure, qui nous intéressera plus particulièrement ici, on observe des faits dits de « convergence », c'est-à-dire que l'on constate que le vivant a convergé de manière indépendante, vers des solutions proches à des problèmes (défis adaptatifs) similaires.

Ce que dit la théorie de l'homologie et de l'analogie, c'est que la nageoire de la baleine, l'aile de la chauve-souris, la main du babouin et la main de l'homme ont une structure anatomique commune (elles possèdent un même nombre d'os qui sont disposés de manière similaire) parce que leur dernier ancêtre commun possédait déjà cette structure anatomique et qu'ils en ont tous hérité. On a affaire dans ce cas à une homologie et non à une analogie, et il n'y a par conséquent pas de convergence. En revanche, entre l'aile de la chauve-souris et celle d'un oiseau ou d'une libellule, nous pouvons parler d'analogie, et donc de convergence évolutive.

En divergeant, les membres d'une espèce cessent d'être directement en compétition avec les autres car ils ne partagent plus tout à fait le même écosystème. La divergence est donc une « stratégie » évolutive efficace pour s'adapter à des environnements nouveaux et faire baisser le taux de concurrence entre les membres d'une même espèce.

Même si Durkheim ne parle pas de « convergence », les termes de sa réflexion ne laissent aucun doute sur le fait qu'il est bien question de cela. Il écrit ainsi en 1909 :

Or les sociologies ont montré qu'en effet certaines institutions morales, juridiques, certaines croyances religieuses se retrouvaient identiques à elles-mêmes partout où les conditions de la vie sociale présentaient la même identité. On a même pu constater que des usages se ressemblaient jusque dans les détails, et cela dans des pays très éloignés les uns des autres et entre lesquels il n'y a jamais eu aucune espèce de communication. Cette remarquable uniformité est la meilleure preuve que le règne social n'échappe pas à la loi du déterminisme universel (Durkheim 1909).

En s'approchant de cette démarche, on devient, selon les termes de Maurice Godelier, un « historien de l'humanité » et peut-être plus nettement encore, puisqu'il est question de découvrir des invariants et des lois générales, un *sociologue de l'humanité* :

Mais quand on parvient à se demander : Pourquoi et comment est-il possible qu'une même structure apparaisse dans des endroits différents et en l'absence de tout contact géographique et historique ? », on devient autre chose qu'un « spécialiste » des Baruya. On devient un scientifique qui cherche à comprendre et à l'expliquer l'histoire de l'Humanité dans sa diversité et dans sa logique (Godelier 2019).

Mais le grand penseur de la convergence culturelle est un anthropologue américain, élève de Franz Boas, Alexander Goldenweiser (1880-1940). En 1933, il défend l'idée de convergence contre Robert H. Lowie, qui a souvent tendance à ne voir que des « fausses convergences », ou des « fausses analogies », liées à des « classifications prématurées », trop rapides ou superficielles.

La convergence est le signe d'une « limitation des possibilités », et cela s'observe assez nettement dans les productions d'artefacts pour des raisons liées aux contraintes physiques qui pèsent sur la fabrication, et surtout sur l'usage. La raison de ces faits est soigneusement présentée à propos d'un objet comme la rame d'un bateau :

Prenez une rame (...). La limitation imposée par les conditions d'utilisation est si drastique que toute rame est une rame, ce qui implique de nombreux points de similitude entre toutes les rames. Or, seul un diffusionniste totalement myope pourrait croire que la rame n'a été inventée qu'une fois dans l'histoire de la culture. Il serait tout aussi absurde de supposer que les étapes précises, initiales et ultérieures, du développement des rames dans les différentes localités soient identiques. Mais tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre, elles ont toutes dû être produites pour aboutir à la bonne rame, un outil présentant certaines caractéristiques relativement fixes, déterminées par les conditions d'utilisation effective. Ainsi, l'histoire de la rame en différents lieux représente un ensemble de processus convergents (Goldenweiser 1933).

« Il en va de même pour pratiquement tous les objets, outils ou armes ». « Tous ces processus sont strictement historiques et, en tant que tels, soumis aux aléas du temps, du lieu, de la capacité, du schéma traditionnel, du hasard : mais s'ils se poursuivent suffisamment longtemps, ces processus convergeront dans certaines caractéristiques pour aboutir à l'objectif souhaité : une chose adaptée à ses usages » (Goldenweiser) .

Pour prendre un exemple facile dans l'œuvre d'Alexander Goldenweiser, le premier à avoir énoncé cette loi, en se contentant des formes matérielles de la culture, un récipient ne

peut être que creux, et des flèches, destinées à perforer, que pointues, voire ébarbées, mais certainement pas de forme circulaire (Héritier 2010c).

Leroi-Gourhan a beaucoup travaillé sur la question des techniques et a pu constater les convergences culturelles permanentes qui témoignent du nombre limité de possibilités pour réaliser une fonction technique donnée. Le fait matériel est, selon lui, « déterminé par le jeu des milieux extérieur et intérieur », c'est-à-dire, d'une part, l'environnement biotique (faune et flore) et abiotique (géologique ou géographique et culturel) et, d'autre part, les « traditions mentales de chaque unité ethnique ». Or ces deux « milieux » ne cessent de varier et c'est pour cela que l'on constate des différences culturelles dans les objets techniques. Mais, au-delà de ces variations culturelles, il s'avère que « le nombre des solutions techniques est limité » et qu'il existe donc un « déterminisme technique ».

La convergence technique n'est au fond que le prolongement, dans l'ordre culturel, de la convergence biologique (...) Les cuillères ne sont jamais les mêmes partout dans le monde et l' « on trouve des cuillères touareg, bretonnes, mélanésiennes, chinoises ou eskimo si profondément personnalisées qu'il est impossible de les confondre », chaque singularité renvoyant à des données religieuses, esthétiques ou même techniques associées à des cultures données. Mais il n'empêche que l'on observe une même « tendance technique matérialisée » dans une forme invariante reconnaissable.

Testart citait quelques cas de convergence en 2004 à l'occasion d'une étude sur les morts d'accompagnement :

On admet que les civilisations andines ou méso-américaines se développèrent de façon autonome. La notion de convergence suffit à expliquer que les Egyptiens comme les Amérindiens aient pu inventer indépendamment la pyramide, la voûte en encorbellement ou la royauté divine. De même pour les morts d'accompagnement. Si les premières civilisations de l'Ancien et du Nouveau Monde ont pareillement élevé cette pratique à la hauteur d'une institution d'Etat, c'est probablement que, dans l'ordre du social, les mêmes causes engendrent les mêmes effets (Testart 2004a).

Une fois cette convergence attestée, il faut donc se demander quelle loi (ou quelle combinaison de lois) en est à l'origine, ce que fait Testart de la manière suivante : « On peut en conséquence formuler une loi comme quoi une culture marquée à la fois par ces trois facteurs (despotisme, cosmologie étagée et tendance au monumentalisme) a des chances d'ériger des pyramides à degrés ».

Travaillant dans le champ de la psychologie culturelle comparative, les psychologues Blandine Bril et Silvia Parrat-Dayan ont étudié certaines pratiques relevant du soin à la petite enfance, qui apparaissent comme des invariants, et que l'on retrouve sous des formes très semblables à travers le temps et l'espace. (...) Les autrices partent du fait biologique fondamental que constitue la néoténie (plus fréquemment désignée aujourd'hui par le terme d'altricialité secondaire par les paléanthropologues) du bébé humain. Son incapacité d'autorégulation physiologique, sa dépendance totale ou son manque d'autonomie vis-à-vis de l'adulte, et l'ampleur de ses dépenses énergétiques auxquelles l'adulte doit pallier rapidement, expliquent que les soins reconduits à travers les générations et dans tous les

types de sociétés se caractérisent par une certaine efficacité physiologique pour ne pas mettre l'enfant en danger.

On trouve ainsi des similitudes dans les maillots du nouveau-né sur une période de plus de 2000 ans : la période gallo-romaine (2<sup>e</sup> siècle avant JC-5<sup>e</sup> siècle après JC), la France du 17<sup>e</sup> siècle, l'Algérie au 20<sup>e</sup> siècle, les Indiens Nakoda (1926) ou les Indiens Hopi observés dans les années 1940, et bien d'autres encore. Dans tous ces cas « la réponse de communautés socioculturelles a priori fort éloignées à un même besoin – l'habillement du tout-petit dans des conditions climatiques proches (froid saisonnier – est tout à fait analogue ». Dans ce cas comme dans bien d'autres, les mêmes causes produisent les mêmes effets ; face aux mêmes problèmes, il n'y a pas tant de solutions possibles que ce que le constructivisme culturaliste ordinaire peut nous laisser entendre.

## DEUXIEME PARTIE

### CE QUE LES SOCIETES HUMAINES DOIVENT A LA LONGUE HISTOIRE DU VIVANT

Si l'on peut dire avec Marx que « les hommes font leur propre histoire », dans des conditions qu'ils ne choisissent pas mais qu'ils héritent de leur passé, on peut dire aussi que les hommes, au cours de leur histoire, contribuent à « faire leur évolution ».

Considéré à différentes échelles du vivant, l'Homme est donc un eucaryote, un animal multicellulaire à reproduction sexuée, un vertébré, un mammifère et un primate, et il partage des propriétés communes avec ces différents niveaux du vivant. L'espèce *Homo sapiens* combine aussi le fait d'être *terrestre* (à la différence des espèces qui vivent essentiellement dans l'air ou dans l'eau, ce qui lui permet d'utiliser de nombreux matériaux terrestres), *mobile* (à la différence des végétaux et des champignons, ce qui lui permet d'adopter des stratégies de fuite en cas d'agression, de déplacement pour trouver de nouvelles sources de nourriture, etc.), *bilatérale* (à la différence des animaux tels que la méduse ou les éponges, dont l'axe est radial ; ce qui, on le verra, a sans doute conditionné, avec la partition sexuée, le caractère binaire de la pensée humaine), dotée d'un gros cerveau en rapport avec la taille du corps (le processus d'encéphalisation touchant toute la lignée des primates), *bipède* (avec une première libération des mains dotées de *pouces opposables*, disponibles pour l'action), d'avoir une *partition sexuée* et un *dimorphisme sexuel*, d'avoir une *reproduction sexuée, sans période de rut*, d'avoir une *grossesse relativement longue* (20 jours en moyenne chez le rat, 65 jours chez le chien, 280 jours chez l'homme, 336 jours chez la baleine et 600 jours chez l'éléphant), d'être *vivipare* (le bébé se développant dans le ventre de la femme), *unipare* (le plus souvent un bébé par gestation, ce qui contribue à limiter le nombre d'enfants par femme), d'avoir une *grande longévité* (avec de longues phases de croissance – petite enfance, enfance, adolescence -, une longue vie adulte et une longue période de vieillesse), d'avoir des femelles vivant bien au-delà de la fin de la période de fécondité (*vie post-ménopause*), d'avoir une progéniture en situation d'*altricialité secondaire* (ce qui accentue l'investissement parental dans la progéniture et augmente la nécessité de liens forts, d'empathie, d'entraide, d'altruisme vis-à-vis de l'enfant ou de sa mère, mais aussi de liens de dépendance-domination entre parents ou allo-parents et enfants) et une grande *plasticité cérébrale* tout au long de la vie, qui dispose d'un *langage verbal* (qui libère une seconde fois les mains plus faiblement engagées dans des fonctions de communication et rendues disponibles pour l'action) et qui non seulement utilise mais fabrique des *artefacts* pour agir sur le réel (abiotique ou biotique, humain ou non humain).

Parmi les traits partagés avec d'autres espèces animales, on peut mentionner brièvement les interactions ritualisées, l'évitement de l'inceste, les relations de dominance (ou de domination), la coopération, l'entraide et l'échange, l'alliance et la compétition, la protection et les soins parentaux, etc., la liste des traits partiellement ou totalement communs étant très longue.

C'est la *configuration générale de l'ensemble des propriétés cumulées* qui fait la spécificité de l'espèce humaine, même si, comme nous le verrons, l'altricialité secondaire et la partition sexuée sont deux propriétés centrales. Si l'on ne part pas de ces éléments de base, on ne dispose d'aucun guide pour construire un savoir solide sur nos sociétés. Considérée une à une, chaque propriété qui caractérise les humains n'a rien de radicalement

ou totalement spécifique : l'Homme est doté d'un *pouce opposable*, comme d'autres primates ; il est *bipède*, comme bien d'autres animaux qui connaissent une bipédie temporaire – à l'instar des gorilles, des chimpanzés, des ours, des suricates ou des marmottes – ou permanente, comme les oiseaux ; l'Homme est doté d'un gros cerveau relativement à sa taille, mais il ne se distingue à cet égard que par un degré plus élevé d'encéphalisation ; l'Homme est un animal social, comme nombre d'autres animaux, des insectes aux mammifères en passant par les oiseaux, mais pour des raisons qui lui sont en partie propres (du fait de la difficulté des femmes à accoucher seules, de l'allo-parentalité rendue nécessaire par l'altricialité secondaire, de l'allongement de la période de vie post-productive, etc.) il est caractérisé par une altricialité, comme nombre d'autres espèces (oiseaux ou mammifères), mais plus particulièrement par ce qu'on qualifie d'altricialité secondaire ; il dispose d'un système de communication comme d'autres animaux, mais se distingue par un *langage* doté d'une propriété de déplacement symbolique (qu'il partage néanmoins en partie avec les abeilles) et d'une syntaxe ; il fabrique et utilise des *artefacts* (outils ou dispositifs techniques, comme d'autres animaux, ce qui l'amène à *construire son environnement* plutôt qu'à le subir (il partage en partie cette caractéristique avec de nombreux autres animaux : la taupe et son terrier, l'oiseau et son nid, la fourmi et la fourmilière, l'abeille et sa ruche, le castor et ses barrages, l'araignée et sa toile, les chimpanzés et leurs brindilles pour attraper les fourmis ou les termites, leur technique de cassage de noix, etc.) ; il a une capacité d'*habituation*, de *mémorisation*, d'*analogie pratique*, etc., comme de très nombreux organismes vivants, et ainsi de suite.

7

---

Un levier : la comparaison inter-espèces

De Wall dit que nous partageons avec les macaques rhésus, les macaques ours, les chimpanzés et les bonobos le fait de nous réconcilier après nous être disputés ou battus. La résistance à ce genre de rapprochement est liée au fait que nous croyons que « les animaux sont esclaves de leurs instincts alors que les hommes seraient des créatures dominées par l'intellect », mésestimant le fait que ces processus sociaux dominant, indépendamment de la volonté de leurs membres, toutes les espèces considérées, qu'elles soient pré-culturelles, proto-culturelles ou culturelles.

Mais Frans de Wall, qui étudie ces comportements chez les singes et les grands singes, a tendance à parler de comportements biologiques à leur sujet, alors que les anthropologues, historiens ou sociologues parleront à propos des humains de comportements culturels.

Le fait que les singes, les grands singes et les hommes ont tous des comportements de réconciliation signifie que le pardon a probablement plus de trente millions d'années, et qu'il est antérieur à la séparation intervenue dans l'évolution de ces primates. (...) Comme il n'existe aucune preuve dans ce domaine, le comportement de réconciliation doit être considéré comme un héritage commun de l'ordre des primates. Notre espèce présente de nombreux gestes de conciliation et des schémas de contact qu'elle partage avec les grands singes (tendre la main, sourire, s'embrasser, s'enlacer, etc.) le langage et la culture ne font qu'ajouter un degré de subtilité et de variation aux stratégies de réconciliation humaines (De Wall 1992).

Les comportements de dispute-réconciliation ne sont donc ni biologiques ni strictement culturels (au sens précis de ce terme), mais tout simplement sociaux, chez les uns (primates non humains) comme chez les autres (primates humains). (...) L'universalité des pratiques de réconciliation – chez plusieurs espèces de primates – est une affaire pleinement sociale et non exclusivement biologique, et le fait qu'elles apparaissent chez des espèces peu culturelles confirme bien ce fait. Mais elles se manifestent au sein de l'espèce humaine sous des formes culturelles toujours particulières.

Les végétaux sont les derniers êtres vivants auxquels on pensait un jour pouvoir attribuer des capacités cognitives. Des travaux récents, notamment ceux de Stefano Mancuso, ont pourtant permis d'établir qu'ils en étaient dotés et de comprendre leurs singularités. Organismes multicellulaires eucaryotes, capables de photosynthèse et dotés d'un appareil racinaire, dont le dernier ancêtre commun avec nous date d'environ 600 millions d'années, les végétaux se présentent tout d'abord comme des êtres immobiles – seul le système racinaire est suffisamment mobile pour aller puiser les nutriments nécessaires dans le sol – ou à mobilité particulièrement lente.

En répartissant toutes leurs fonctions vitales sur la quasi-totalité de leur organisme, certaines d'entre elles peuvent perdre une grande quantité de leur organisme – dévorée par des herbivores – sans que leur vie soit mise en danger. Cette solution adaptative (le fait de ne pas disposer d'organes spécifiques) peut nous paraître étranger en tant qu'espèce animale, mais c'est pourtant la solution ultra-majoritaire du vivant étant donné que le monde végétal représente environ 99,5% de la biomasse de la Terre.

Chez les plantes, les fonctions ne sont pas liées aux organes. En d'autres termes, elles respirent sans poumons, se nourrissent sans bouche et sans estomac, se tiennent debout sans squelette et sont en mesure de prendre des décisions même sans cerveau (Mancuso et Viola 2018).

Les plantes sont des êtres capables d'apprentissage et de mémorisation, d'anticipation pratique, de perceptions sensorielles de la lumière, de l'humidité, de gradients chimiques dans l'air ou dans le sol, de la présence d'autres plantes ou d'animaux, de champs électromagnétiques ou de la pesanteur. En fonction de ces informations multiples, d'autant plus nécessaires que les plantes sont immobiles, elles régissent en conséquence pour chercher leur alimentation, se prémunir contre les prédateurs, faire face à la compétition territoriale de rivales ou participer à un réseau souterrain d'échanges de nutriments.

La fuite fait indubitablement partie du répertoire animal de solutions face à des problèmes. On observe (...) dans une grande partie du règne animal, trois grandes façons de réagir qui peuvent s'exprimer dans les catégories du sociologue Albert Hirschman : *Exit* (partir, fuir), *Voice* (rester en s'opposant, en montrant sa colère ou en combattant) et *Loyalty* (rester en acceptant la situation et en prenant sur soi).

Le premier sociologue et philosophe français à avoir compris l'importance de faire de la sociologie l'étude du social dans la totalité de ses manifestations, et pas seulement en considérant exclusivement la socialité humaine, est Alfred Espinas. Lorsqu'en 1877 celui-ci publie son livre sur *Les Sociétés animales*, le propos paraît choquant à beaucoup. (...) pour lui, la sociologie, en tant que science générale des faits sociaux ne pourra être nomologique

(dégager des lois) que si elle étend son domaine d'étude et opère des comparaisons inter-espèces : « C'est une tentative aussi vaine que fréquemment renouvelée que de découvrir les lois de la vie sociale dans l'homme indépendamment de toute comparaison avec les autres manifestations de la vie sociale dans le reste de la nature ». Il pense que « les faits sociaux sont soumis à des lois » et que « ces lois sont les mêmes partout où de tels faits se montrent » dans « toute l'échelle zoologique ». Il inclut même le règne végétal dans son raisonnement et pense – à juste titre peut-on dire aujourd'hui – que le fait social est un « trait biologique » très général, des premiers groupements de cellules aux sociétés humaines.

Depuis Darwin, les éthologues travaillant sur des espèces très différentes ont mis au jour les prémices (ou les *primordia*) de ce que nous nommons coopération, entraide ou mutualisme, exogamie, évitement de l'inceste, justice, morale, politique, alliances, art au sens du beau, séduction, artefact, langage, intelligence, mémoire, apprentissage, imitation, transmission culturelle, enseignement, domination, esclavage, élevage, agriculture et ainsi de suite. Les recherches ont ainsi fait sauter une à une les digues qui tentaient de retenir le flot évolutif. Même si les chercheurs en sciences sociales se vivent souvent comme des matérialistes, ils manifestent dans les faits une attitude profondément théologique : en acceptant l'idée que tout, « chez l'animal » est biologique (ou « naturel ») et que tout, « chez l'Homme », est culturel, ils font comme si, avec les humains, tout recommençait à zéro en matière de vie sociale, sur des bases strictement culturelles, qui n'ont aucun antécédent dans l'histoire des sociétés animales. Tout se passe comme si l'Homme était sorti de nulle part, et que, si l'on a éliminé la figure du Grand Créateur, on l'a toutefois remplacée par celle de l'Homme créateur culturel intégral de l'ensemble des mécanismes sociaux.

Le refus de toute continuité évolutive du vivant se manifeste de façon éclatante chez un anthropologue comme Marshall Sahlins dans sa critique de la sociobiologie. Emporté par la colère suscitée par les positions d'Edward O. Wilson, Sahlins en vient à camper sur une position que l'on peut assez nettement qualifier de *théologique*, au sens où elle fait de l'homme une exception de la nature, et où elle conduit à dénier, dans un mélange d'arrogance et d'ignorance obscurantiste, toute pertinence aux milliers de travaux biologiques et éthologiques sur les sociétés animales.

Frans de Wall parle d' « *anthropodéni* » à propos de ce type de « rejet a priori de traits proches des humains chez d'autres animaux ».

C'est comme si nous désignons d'un terme différent la gravité de la Terre et celle de la Lune pour la simple raison que nous jugeons notre planète spéciale (De Wall 2016).

Opposé à toute idée d'une continuité évolutive, Sahlins réintroduit toujours un élément – ici la culture, là le langage – censé créer une rupture complète entre le monde de la nature et le monde de la culture :

La société humaine se fonde sur la culture ; son unicité tient au fait que sa construction fait appel à l'outil symbolique (...) *La vie sociale culturelle est d'une espèce différente de celle des animaux. Ce n'est pas là simplement l'expression d'un animal d'une autre espèce* (Sahlins 1980 – 1976).

La question n'est donc pas de nier la spécificité culturelle de l'espèce humaine, mais de reconnaître néanmoins les prémices sociales et proto-culturelles de comportements qui sont, chez l'Homme, toujours pris dans des formes culturelles déterminées.

8

---

Raccorder biologie et science sociale

Le refus de considérer les conséquences sociales des propriétés biologiques conduit par exemple un anthropologue aussi fécond que Testart à passer à côté de questions sociales centrales. Ainsi, à propos des rapports parents-enfants, l'anthropologue distingue 1) l'amour des fils pour leur mère, 2° l'obligation pour les enfants d'aimer leur père et 3) le respect éprouvé par les enfants envers leur père, en les rattachant à des disciplines différentes :

Disons-le encore autrement. Le fait que les petits garçons éprouvent de l'amour pour leur mère, c'est de la psychologie. Mais le fait que ces mêmes enfants *doivent* aimer leur père, c'est de la sociologie. Le désir incestueux pour la mère relève de la psychanalyse, qui est une analyse de la *psyché*. L'analyse des rapports de parenté, du respect envers le père, relève, quant à elle, de l'anthropologie sociale, qui est bien une branche de l'étude du *social*.

Testart pense cela sans doute, d'une part parce que le lien d'attachement mère-enfant a une dimension biologique très évidente (étant donné la gestation et l'allaitement), et d'autre part parce que le rapport père-enfants est, dans certaines sociétés tout du moins, encadré ou soutenu par le droit. Mais il ne comprend pas que l'allo-parentalité (en dehors de la mère- est rendue *nécessaire* par l'altricialité secondaire du bébé humain et que, quand ce n'est pas le père ou l'oncle maternel, cela peut être la sœur aînée, la tante ou la grand-mère qui jouent un rôle d'éducation, de protection et de soin auprès de l'enfant faiblement autonome. Testart passe à côté de la possibilité de penser les rapports intimes entre le biologique et le sociologique.

Marshall Sahlins (...) avant d'être le pourfendeur de la sociobiologie de Wilson en 1976 (...) présente sa recherche de la manière suivante : « Cette étude compare les sociétés de primates infra-humains avec les plus rudimentaires des systèmes sociaux humains documentés. L'objectif est de *décrire les tendances dans l'organisation sociale primate menant à la société humaine*, et de tracer les contours des principales avancées de cette dernière, société culturelle, sur la société préculturelle. »

Il commence par souligner l'importance pour la vie sociale primate du fait que les périodes d'accouplement ne soient pas limitées, comme chez d'autres mammifères, à des saisons et à des périodes très brèves. « L'attraction sexuelle, souligne Sahlins, reste un déterminant de la sociabilité humaine. » Et dans une variation imaginaire suggestive, il note que cette propriété biologique a eu des conséquences sociales importantes : « Si la culture ne s'était pas développée dans la lignée des primates, mais plutôt chez les créatures pratiquant la fécondation externe, le mariage et les règles d'exogamie et d'endogamie ne seraient pas des moyens d'établir des groupes cohésifs dans la société culturelle. »

Sahlins remarque aussi que « la territorialité est l'un des nombreux traits communs au comportement social du primate pré-humain et de l'homme primitif » et que « les

contacts entre groupes de la même espèce aux frontières territoriales sont généralement compétitifs et antagonistes, parfois violemment ».

Cette liaison entre le biologique et le social, un préhistorien, archéologue et ethnologue comme André Leroi-Gourhan n'avait parfaitement bien entrevue, lui pour qui le fait social ne pouvait véritablement se comprendre sans que soient prises en compte les « conditions biologiques générales, par quoi le groupement humain s'insère dans le vivant, sur quoi se fonde l'humanisation des phénomènes sociaux ». Pour faire comprendre sa position sur le rapport entre le biologique et le social, il prend l'exemple de l'alimentation de l'homme qui dépend en grande partie de son appareil digestif, mais qui a des effets en termes spécifiquement sociaux :

Végétaux ou animaux, les aliments charnus sont clairsemés dans la nature et soumis à d'importantes variations dans le cours de l'année. L'homme aurait-il possédé une denture râpante et un estomac de ruminant que les bases de la sociologie eussent été radicalement différentes. Apte à consommer les plantes herbacées, il eût pu, comme les bisons, former des collectivités transhumantes de milliers d'individus. Mangeur de produits charnus, il s'est vu, au départ, imposer des conditions de groupement très précises. C'est là, de toute évidence, une constatation banale, mais sans laquelle il n'existe pas de point de départ à l'étude du groupement humain.

L'humanité est dotée d'un mécanisme d'adaptation qui lui est spécifique, mais qui n'en est pas moins lui-même le produit d'une évolution biologique : la culture. Dans la longue histoire du vivant, la culture (le langage, les savoirs et savoir-faire, les artefacts) et ses moyens de transmission ont été sélectionnés, dans de nombreuses espèces et pas seulement chez l'Homme, comme des manières plus souples et plus rapidement transformables de s'adapter à son ou ses environnements. Avec son développement particulièrement marqué chez l'Homme, elle a constitué une force transformatrice inédite de l'environnement dans lequel vit l'ensemble des espèces vivantes.

Les hommes ont ainsi su fabriquer des vêtements et des habitats adaptés au climat qui s'imposait à eux en luttant contre les pressions sélectives de type climatique, élaborer des armes de plus en plus sophistiquées pour se défendre contre leurs prédateurs et ne pas dépendre d'une lente transformation de leur organisme pour faire face à ces attaques, maîtriser le feu qui leur a permis, comme les vêtements, de se réchauffer dans les périodes de grand froid, etc. (...) cuire les aliments a tout d'abord contribué à raccourcir les intestins, puis à rétrécir l'estomac, ce qui a représenté une économie d'énergie en matière de digestion, et a donné la possibilité à un cerveau énergivore de se développer et de s'agrandir. Mais cela a permis aussi à nos dents et à notre mâchoire d'être moins sollicités et de voir leur taille ou leur puissance diminuer. Cuits, découpés, hachés, broyés, les aliments sont plus facilement mangeables et digérables.

De la même façon, on peut se demander dans quelle mesure l'existence de récipients permettant de stocker de l'eau n'a pas permis aux hommes de se passer de grandes réserves internes.

« Produire son environnement » ne signifie pas le construire de manière consciente et maîtrisée, et encore moins en connaissance de cause de tous les effets négatifs engendrés à

plus ou moins long terme : pollution de l'air, des sols et de l'eau, perturbateurs endocriniens dans l'alimentation, produits cancérigènes, destruction des forêts, etc. (...) Comme disaient déjà Marx et Engels : « Les rapports bourgeois de production et d'échange, de propriété, la société bourgeoise moderne, qui a fait surgir de si puissants moyens de production et d'échange, ressemblent au sorcier qui ne sait plus dominer les puissances infernales qu'il a évoquées ».

9

---

Les fondements universels des sociétés humaines

Longtemps, j'ai considéré, comme tout chercheur en sciences sociales de ma génération – mais je crois que c'était aussi le cas des précédentes comme de celles qui ont suivi –, que la « nature humaine » n'existait pas, ou plutôt qu'elle n'était qu'une vue de l'esprit philosophique, et qu'il n'était évidemment pas question d'expliquer quoi que ce soit à partir de cette prétendue « nature ». Cette expression renvoyait implicitement à une réalité abstraite. Or cette « nature humaine » n'apparaît abstraite que parce que nous la considérons, paradoxalement, comme une réalité totalement déshistoricisée, c'est-à-dire détachée de l'histoire du vivant.

Replacée dans la très longue durée de l'évolution, qui se compte en centaines de milliers d'années plutôt qu'en siècles, la « nature humaine » existe bel et bien, avec ses grandes propriétés biologiques et sociales, structurées par des *lignes de force* qui lui sont propres et soumise à des lois sociales générales. En ce sens, la « nature humaine » n'est pas un sac vide que la culture viendrait non seulement remplir mais déformer à sa guise ; elle est d'emblée caractérisée par des propriétés fondamentales, dont la possibilité de produire de la culture est l'une des plus importantes. Ce n'est pas se payer de mots que de dire qu'*il est dans la nature de l'homme d'être culturel*, de transmettre cette culture, de l'incorporer et de la mémoriser, mais aussi de la modifier en permanence en fonction de nouvelles contraintes contextuelles qui se présentent. C'est même parce qu'elle est une solution évolutive souple, rapide, et efficace, qu'elle s'est imposée.

Dans *La Nature humaine, une illusion occidentale*, Marshall Sahlins qui, une fois encore, illustre parfaitement les types ordinaires de raisonnement à l'œuvre dans les sciences sociales, évacue la question de la nature humaine en montrant la variation culturelle-historique des conceptions ou des représentations de la nature humaine. Il étudie la vision qu'en avait Thomas Hobbes, John Adams, Thucydide, saint Augustin, Freud, etc. Il n'y aurait rien à redire à une telle histoire des représentations, qui est bien légitime, si elle n'était pas utilisée comme un moyen de trancher dans le débat concernant l'existence ou non d'une nature humaine et, si oui, quelles en sont les propriétés propres ou partagées avec d'autres espèces animales.

La thèse que je défends ici est que, derrière le foisonnement des formes historiques-culturelles, il est possible de repérer des structures universelles ou invariantes des sociétés humaines qui sont les conséquences, *dans l'ordre social*, de données de base de la biologie de l'espèce. Pour les primates non humains et humains, notamment, la partition sexuée et la nécessaire relation de protection et de soin vis-à-vis de sa progéniture due à l'altricialité

secondaire font partie des éléments de *base* des types de rapports sociaux et de comportements sociaux qui sont plutôt stables pour les non-humains, et qui peuvent davantage varier historiquement-culturellement pour ce qui est des humains, mais dans des limites bien circonscrites.

Pour résumer mon propos, je pourrais dire qu'avant d'être déterminés par les bases matérielles de leur existence (Marx), les Hommes I sont par les coordonnées sociologiques de base liées aux propriétés biologiques de leur espèce (Darwin).

Davantage que de « nature humaine », expression qui a tendance à renvoyer vers des propriétés purement individuelles, il est préférable de parler d'une « structure sociale humaine profonde », comme le fait le primatologue canadien Bernard Chapais. Apprendre à voir les Hommes comme on regarde le plus souvent les autres espèces, permet de voir ce qui, socialement, les caractérise en tant qu'espèce, et les différencie des insectes eusociaux ou des primates non humains.

Pour Chapais, il existe une structure sociale humaine profonde ou une « structure unitaire des sociétés humaines », mais qui, à la différence des autres espèces animales qui ne connaissent pas de grandes variations culturelles, ne se donne pas immédiatement à voir car elle est rendue difficilement perceptible du fait des nombreuses variations culturelles par lesquelles elle se manifeste.

Bernard Chapais montre que, chez les primates non humains comme chez les primates humains, les structures sociales de parenté sont fondées en grande partie sur la différence entre les sexes (mâle/femelle), sur la différence entre les générations (parents/enfants), et sur le degré de parenté entre les différents membres du groupe. Non seulement les primates non humains reconnaissent leurs apparentés, jusqu'à un certain degré d'apparentement, mais ils reconnaissent ces mêmes apparentés chez les autres, au point de pouvoir agresser, par vengeance, le proche d'un individu qui les a agressés ; ils évitent aussi l'inceste (un comportement considéré à tort par Freud ou Lévi-Strauss comme une caractéristique proprement humaine) ; ils entretiennent des rapports préférentiels avec leurs apparentés qui relèvent clairement d'un certain népotisme (épouillages réciproques, protections contre les agressions, partage passif d'une nourriture) ; ils pratiquent l'exogamie avec une philopatrie mâle (chimpanzés ou bonobos) ou une philopatrie femelle (macaques ou babouins), se reproduisant hors de leur propre groupe ; ils développent, pour une partie d'entre eux, un lien reproducteur stable (« ancêtre du lien conjugal ») ; ils connaissent des conflits et agressions intergroupes, surtout entre mâles, avec des démonstrations de territorialité, des patrouilles frontalières ou des raids meurtriers contre les étrangers, qui tendent vers une forme de xénophobie, etc.

Une conséquence méthodologique des réflexions de Chapais sur la structure sociale profonde du genre humain est que (...) la structure invariante ne se voit jamais aussi bien que dans les toutes premières sociétés.

Faire l'effort mental de mettre au jour le général qui se cache derrière ses occurrences particulières, c'est aller à la recherche des mécanismes généraux, des régularités, des invariants, des lois. Pour mener à bien une telle entreprise, il n'est pas nécessaire de mener

de nouvelles enquêtes, de produire des données *ad hoc* et de les interpréter, mais de considérer que l'essentiel de ce qu'on l'en cherche à dire est paradoxalement sous nos yeux, contenu dans tous les travaux théorico-empiriques publiés depuis plus de cent ans.

10

---

## Grands faits anthropologiques, lignes de force et lois générales

Il va de soi que les grands faits anthropologiques, les lignes de force et les lois que je me suis efforcé de formuler n'ont rien d'exhaustif, même si je les tiens pour fondamentaux et principaux.

Il existe trois grands types de relations d'interdépendance entre les membres d'une même espèce ou entre espèces, qui dépendent de l'équilibre des forces en présence : mutualisme, commensalisme, parasitisme, qui prennent dans l'espèce humaine la forme de l'échange équilibré (chaque partie tire un avantage de la situation), de l'échange déséquilibré sans conséquences négatives (une des deux parties seulement tire avantage de la situation, sans nuire à l'autre), et de la domination ou de l'exploitation (une des deux parties seulement tire avantage de la situation, en nuisant clairement à l'autre). Les êtres vivants interagissent entre individus de même espèce ou avec d'autres espèces pour se rendre des services mutuels, collaborer, s'entretuer, se domestiquer, etc.

### A. Fait de l'altricialité secondaire (Adolf Portmann)

L'altricialité secondaire désigne la grande prématurité du bébé humain, la longue phase de développement extra-utérin, dans des cadres socialement structurés, et l'allongement de la période de dépendance (ou d'absence d'autonomie) de l'enfant, et même de l'adolescent, vis-à-vis des adultes. Conséquence du phénomène d'encéphalisation (accroissement de la taille du cerveau, et donc du crâne, relativement au reste du corps), l'altricialité secondaire implique, du fait de l'allongement de la période de développement extra-utérin, une grande *plasticité cérébrale*, qui se vérifie tout au long de la vie par des potentialités d'apprentissage et la socialisation continue de l'être humain (*ligne de force de la socialisation/transmission culturelle*).

Avec sa très longue enfance – la plus longue connue parmi l'ensemble des mammifères –, *Homo sapiens* possède à la fois de fortes dispositions à la dépendance et à l'apprentissage du côté de l'enfant, et de tout aussi fortes dispositions à prendre soin d'autrui-, du côté de la mère et de toute une série d'autres membres du groupe (père, grand-mère, sœur aînée, tante, etc.). La nécessité, biologiquement conditionnée, de prendre soin de sa progéniture ou de celle de ses proches (enfant de ses parents, de ses frères et sœurs, de ses enfants, de ses voisins), et celle, tout aussi biologiquement conditionnée, de prendre soin des mères et de les aider dans les périodes de gestation et d'élevage des enfants ont sans doute été à la base d'un développement de l'altruisme et du souci d'autrui caractéristique de la condition humaine.

### B. fait de la séparation des deux sexes

C'est un fait biologique qui concerne une grande partie du monde animal (plus de 90%), et la totalité des mammifères, qui a pour conséquence le dimorphisme sexuel (moins

marqué chez l'espèce humaine que chez d'autres espèces, mais qui est souligné par des traits culturels de différenciation), la reproduction sexuée chez près de 90% des espèces (qui se distingue de la multiplication asexuée ou de la parthénogenèse), et le fait que seules les femmes (ou femelles mammifères) peuvent enfanter et allaiter. Cette séparation biologique des sexes se traduit d'emblée socialement-symboliquement en division du travail reproductif – avec gestation longue et allaitement chez les mammifères - et en différenciation sexuée des rôles, et au final en différences comportementales et statutaires (*ligne de force des rapports hommes-femmes* et *ligne de force des rapports de domination*).

Une autre conséquence de cette « stratégie » évolutive de différenciation des sexes est la *nécessité, pour une grande partie du vivant sexué, et notamment pour l'espèce humaine, d'une copulation*, et donc d'une approche et d'un contact physique entre mâles et femelles, contribuant, parmi d'autres faits, à la socialité propre à l'espèce humaine (fait de la socialité de l'espèce humaine). Et il faut ajouter à cela le fait que notre espèce se caractérise par une *absence de période de rut*, qui conditionne le fonctionnement de toute notre vie sociale, avec une pulsion sexuelle qui est potentiellement permanente, et souvent sublimée sous d'autres formes (Freud). L'espèce humaine n'est pas soumise à l'œstrus, c'est-à-dire à des périodes de chaleurs – qui durent un mois environ par an chez certaines espèces – durant lesquelles les femelles sont fécondables et recherchent l'accouplement.

#### C. fait de la socialité de l'espèce humaine

Les anthropologues se contentent généralement de constater que l'espèce humaine est naturellement ou biologiquement sociale. Cela constitue la base ininterrogée de tout leur travail. (...) De nombreux éléments se conjuguent chez l'homme (...) qui contribuent à l'ultra-socialité humaine (...) : le fait de l'altruisme secondaire et ses corollaires en termes d'aide nécessaire à la gestation et à la parturition, de resserrement des liens parents-enfants et d'aloparentalité (ou de reproduction communautaire) ; la nécessité de s'occuper des dépendants, très jeunes ou très vieux (*fait de l'historicité de l'espèce humaine, fait de la grande longévité* et *ligne de force des rapports de domination*) ; le développement des capacités interactionnelles avec l'importance notamment de l'attention conjointe facilitant la coordination des actions ou encore les phénomènes d'imitation (*loi de l'imitation*) ; la nécessité vitale de la socialisation et de la transmission culturelle intergénérationnelle (la possibilité de survie à tel ou tel moment du procès de développement des sociétés humaines) dépendant entièrement de la capacité à transmettre aux nouvelles générations les éléments de culture cumulés, incorporés ou objectivés ; *ligne de force de la socialisation/transmission culturelle*) ; le développement d'un langage oral (puis écrit) sophistiqué (avec lexique et organisation syntaxique) permettant une meilleure coordination des relations et une plus haute fidélité dans les processus de transmission (*ligne de force de l'expression symbolique*) ; la nécessité de chasser et de se défendre de façon collective ; la nécessité de contacts physiques entre partenaires des deux sexes pour la reproduction de l'espèce (*fait de la séparation des deux sexes*) ; l'universalité de l'obligation d'avoir des rapports sexuels avec des membres extérieurs à sa famille (évitement de l'inceste) ; l'échange de dons et contre-dons, etc.

#### D. Fait de l'historicité de l'espèce humaine

Les êtres humains sont des *êtres historiques* de trois façons :

- 1) Comme n'importe quel organisme vivant, ils ont une histoire de vie : ils naissent, se développent, se reproduisent, vieillissent et meurent.
- 2) En tant que membres d'une espèce socialisée ou culturelle, les êtres humains ont ce qu'on peut appeler une histoire sociale incorporée (*ligne de force de la socialisation/transmission culturelle*).
- 3) En tant qu'espèce culturelle, les êtres humains ne partent jamais de zéro, mais d'un état historique donné du produit objectivé-accumulé des activités humaines qui se traduit en artefacts de natures diverses.

Cette *historicité culturelle collective* est, à la différence de l'*historicité biologique* du cycle de vie ou de l'*historicité sociale incorporée*, encore plus nettement spécifique à l'espèce humaine. (...) Cette historicité culturelle humaine, rendue possible par l'altruisme secondaire et la dépendance fondamentale des êtres humains vis-à-vis de ceux qui les précèdent, explique pourquoi les différenciations ancêtres morts/présents vivants, vieux/jeunes, adultes/enfants, aînés/cadets, avant/après, antérieur/postérieur, occupent une place centrale dans l'histoire des sociétés humaines.

### 1. Ligne de force des modes de production

Comme l'écrivait Marx dans l'avant-propos à la Contribution à la critique de l'économie politique (1859) : « le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général. » C'est la base de l'existence de l'espèce humaine qui, comme toute espèce vivante, doit d'abord et avant se préoccuper de sa survie en se nourrissant et en se protégeant de tous les dangers potentiels. Sans cette base, l'espèce est vouée à disparaître très rapidement. Toutefois, à la différence des autres espèces, les Hommes ont fait varier au cours de leur histoire les moyens par lesquels ils produisent les conditions de leur survie.

L'histoire des modes de production (communisme primitif, asiatique, antique, féodal et bourgeois moderne, pour reprendre les termes de Marx), des sociétés de chasseurs-cueilleurs aux sociétés industrielles et capitalistes en passant par des sociétés agropastorales, dépend bien sûr des « forces productives » et notamment de l'état des techniques (*ligne de force de la production d'artefacts*), mais aussi des rapports de domination qui traversent l'ensemble de la société (ligne de force des rapports de domination). L'une des singularités (relatives) de l'espèce humaine réside dans le caractère beaucoup plus collectif de la production matérielle des moyens de survie (*fait de la socialité de l'espèce humaine*).

### 2. Ligne de force des rapports de parenté, et notamment des rapports parents-enfants

Les rapports de parenté incluent les liens d'*alliance* (entre les membres du couple quand il y a couple), de *filiation* (entre parents et enfants) et de *germanité* (entre frères et sœurs). Toutes les sociétés connues possèdent des systèmes de parenté, très variés, mais qui prouvent l'universalité du fait familial. Ce fait est déjà observable dans d'autres sociétés animales non humaines, et notamment chez les mammifères et les oiseaux. Comme l'ont montré les anthropologues, la diversité des systèmes de parenté humains n'est pas infinie.

Mais qui dit « dépendance » dit rapport social déséquilibré avec le parent, qui non seulement nourrit, protège et soigne, mais guide, surveille, ordonne, sanctionne. En tant que

mammifères connaissant l'altricialité secondaire, les enfants humains éprouvent donc universellement, de manière précoce, un premier rapport de domination fondamental. L'accès de l'enfant au réel et la réalisation de ses désirs passent par l'entremise de ses parents (ou, plus généralement, des adultes), qui incarnent des figures de la toute-puissance que l'on craint et que l'on aime à la fois, que l'on implore et auxquelles on doit obéir.

### 3. Ligne de force des rapports hommes-femmes

Le *fait de la séparation des deux sexes* se traduit d'emblée socialement symboliquement en division du travail, et en différences comportementales et statutaires. Le *fait de l'altricialité secondaire* pèse, pour des raisons initialement biologiques (gestation et allaitement), davantage sur les femmes que sur les hommes.

Nombre de sociologues et d'anthropologues ont, depuis Marx, noté que la division sexuelle du travail était la forme première et universelle de division du travail (*ligne de force de la différenciation sociale des fonctions*). Pour une partie des espèces sexuées, la nécessité d'une copulation pour des raisons reproductives, et donc d'une approche et d'un contact physique entre mâles et femelles, constitue là encore une base structurante de toutes les formes historiques et culturellement différenciées de rapports de séduction et de violence-agression liés à la sexualité. La nature des rapports mâles-femmes varie biologiquement dans l'ensemble des espèces (polyandrie, polygynie, monogamie, etc.) et culturellement dans l'espèce humaine. Et, pour des raisons qui ne sont pas encore totalement éclaircies, la différence des sexes a pris la forme, dans la très grande majorité de sociétés connues par la préhistoire, l'histoire, l'ethnologie et la sociologie, d'une domination des hommes (considérés comme puissants, majeurs, aînés, etc.) sur les femmes (considérées comme faibles, mineures, cadettes, etc.) (*ligne de force des rapports de domination*).

Le scénario esquissé par Françoise Héritier d'une domination des femmes par les hommes en réaction à la « capacité exorbitante » et jugée « scandaleuse » des femmes non seulement à procréer, mais à produire du différent (masculin) autant que du même (féminin), peine à convaincre dans la mesure où l'on se demande bien pourquoi la domination masculine a été aussi universelle et pourquoi un pouvoir ou une capacité aussi grands n'ont pu, dans certaines sociétés au moins, se traduire par une domination féminine. Si le pouvoir de procréation est si puissant, pourquoi se retournerait-il *systématiquement* contre ses détentrices ? Le fait que les hommes aient voulu, dans toutes les sociétés, contrôler le corps des femmes pour leur plaisir et pour avoir des enfants ne peut être un principe explicatif, mais bien un fait à expliquer.

### 4. Ligne de force de la socialisation/transmission culturelle

Etant donné le *fait de l'altricialité secondaire* et la *plasticité cérébrale* qui en découle, les êtres humains sont voués à être en permanence modelés et transformés par leurs expériences sociales successives, avec une prévalence des premières socialisations sur les socialisations ultérieures, qui peuvent néanmoins venir modifier, contrarier, réorienter ou enrichir le patrimoine de dispositions et de savoir acquis. La socialisation suppose le processus d'enseignement (au sens le plus large du terme, incluant les formes les plus diffuses et informelles d'enseignement), d'apprentissage, de mémorisation-incorporation sous la forme de schèmes, d'habitudes ou de dispositions incorporées, et un mécanisme de

rapprochement analogique (*loi d'association analogique*) et d'anticipation pratique à l'occasion de chaque nouvelle situation qui se présente.

#### 5. Ligne de force de la production d'artefacts (ou de construction de niches)

Cette ligne de force, qui concerne la part objectivée de la culture, distincte de la part incorporée sous forme de dispositions et de compétences, est l'un des grands traits humains retenus par Meyerson : « L'homme se sert d'outils, d'instruments, de machines. Il sait les fabriquer, les transformer ; il sait transformer la nature et fabriquer des formes nouvelles (...) ». L'environnement de l'espèce humaine est à la fois biotique et abiotique, mais la part abiotique construite et surtout accumulée (produit de l'activité des hommes) est ce qui a progressivement distingué les hommes des autres espèces animales.

Si l'outil est discrètement présent (en faible quantité, et de manière occasionnelle) dans nombre de sociétés animales (insectes, oiseaux et mammifères notamment), les hommes ont fabriqué au cours de leur histoire une multitude d'artefacts de toute nature : outils, armes, ustensiles, machines, vêtements, chaussures, habitats, architectures, aménagement de territoires, représentations symboliques de toutes sortes, et, très tardivement dans l'histoire des sociétés humaines, savoirs écrits, lois écrites, etc.

C'est la faiblesse constitutive de l'homme (qui n'a ni écailles, ni carapace, ni toison, ni plumes, qui n'a pas une mâchoire très puissante, pas de griffes, pas un odorat très développé, qui ne vole pas, ne court pas très vite, etc.) qui appelle le recours adaptatif à cette *externalisation des fonctions*.

La capacité à produire des artefacts qui viennent compenser une physiologie déficiente par rapport à certaines conditions de vie (climatiques notamment) a permis à l'espèce humaine de s'adapter à des environnements extrêmement variés, des plus froids aux plus chauds, des plus secs aux plus humides, etc. sans avoir besoin d'évoluer beaucoup physiologiquement (mais les modifications secondaires sont néanmoins nombreuses au sein de la population humaine, des variations de pigmentation de la peau à des adaptations de certaines populations à de très hautes altitudes, en passant par la capacité à digérer le lait, des formes d'insensibilisation de la peau au froid chez certaines populations vivant dans des zones très froides, etc.), les êtres humains ont trouvé dans la production d'une culture matérielle le moyen souple, rapide et efficace de s'adapter un peu partout sur la planète. C'est ce qui explique la grande différence entre les primates non humains, et notamment nos plus proches cousins les chimpanzés, toujours restés en Afrique, et les humains qui, grâce à des modifications d'habitats, de types d'outils ou d'armes, de vêtements, de moyens de déplacement, etc., se sont installés à peu près partout sur la planète. Les processus migratoires, qui ont débuté très tôt dans la vie de l'espèce humaine, sont ainsi fondamentalement liés à la production d'artefacts et à la construction de niches viables en quasiment toute circonstance.

#### 6. Ligne de force de l'expression symbolique

L'espèce humaine se distingue des autres espèces animales par des capacités symboliques, qui lui permettent de développer un langage sophistiqué (avec lexique et syntaxe) pour coordonner des actions collectives, faciliter les situations de transmission culturelle en les rendant plus précises et fidèles, parler ou évoquer symboliquement (par le

geste, le dessin, l'objet) des réalités absentes (spatialement éloignées, passées, futures ou purement fictionnelles, telles que les esprits ou les divinités), forger des références symboliques communes au groupe, exercer du pouvoir symbolique (*performative discursive*) et produire différents types de récits ou de discours (oraux, écrits et même purement mentaux comme les rêveries éveillées ou les récits oniriques), des images dessinées ou peintes, des formes de sculpture ou d'architecture, des musiques, des chants ou des danses, des décorations ornementales sur des objets ou des corps, etc. Ces différentes manifestations des capacités symboliques humaines ont donné lieu dans (l'histoire) à des développements relativement autonomes de nature religieuse, politique, juridique, esthétique, scientifique, etc., suivant ainsi la différenciation sociale des fonctions (*ligne de force de la différenciation sociale des fonctions (ou de la division sociale du travail)*).

Ces systèmes de signes, ces intermédiaires, ces médiateurs spirituels, inventions humaines, se sont substitués à l'expérience immédiate. Les prémices animales des dimensions communicatives, pragmatiques ou esthétiques sont néanmoins attestées par nombre d'éthologues : systèmes de communication animaux (chants des oiseaux comme des baleines, cris et gestualité des singes, langage des abeilles, signaux chimiques des fourmis et de nombre de mammifères, etc.), parades nuptiales et dimorphisme sexuel chez des espèces animales qui ont, par sélection sexuelle, poussé les mâles à développer des caractéristiques esthétiquement attrayantes et hypertéliques (longueur et couleur des plumes chez les oiseaux, bois des cerfs, mandibules hypertrophiées de certains insectes, etc.) aux yeux des femelles.

## 7. Ligne de force des rites et institutions

En tant qu'ensemble de gestes et d'actions relativement stabilisés et récurrents, ponctuant la vie sociale et signalant le type de situation ou de relation en cours, les rites ne sont pas propres à l'espèce humaine, mais sont observables dans les sociétés non humaines les plus diverses. Parades nuptiales, rituels de combat, de domination et de soumission, d'évitement, de réconciliation, d'épouillage, jeux ritualisés divers, nombreux sont les comportements récurrents ou les schémas d'action ou d'interaction répétés et reconnaissables par tous les membres du groupe, qui permettent d'indiquer, de façon non ambiguë, la nature des relations entre les membres d'un groupe. Les rites précèdent de loin l'apparition d'*Homo sapiens* et s'observent dans de très nombreuses sociétés animales (chez les oiseaux et les mammifères notamment, mais aussi chez des invertébrés tels que les écrevisses).

C'est le cas aussi de tous les rituels de soumission qui permettent à l'animal d'accepter sa défaite afin d'éviter la mort. Mimant ou simulant la réalité du combat, l'animal peut, grâce à la ritualisation de l'action, prendre une certaine distance par rapport à l'issue potentiellement fatale et déclencher l'apaisement de son puissant adversaire :

Par exemple un loup vaincu par un congénère tourne la tête et présente son cou à l'adversaire, à l'endroit où la veine jugulaire fait saillie. Le vainqueur exécute alors à vide le geste de le « secouer à mort c'est-à-dire près du cou du rival, mais gueule *fermée*, donc sans le mordre ». En détournant la tête, l'animal vaincu supprime le stimulus déclencheur du combat, mais cela ne saurait suffire à interrompre instantanément le comportement de lutte de la part de l'adversaire, si la présentation de l'endroit le plus vulnérable n'avait pas, en même temps, un effet inhibiteur. Un tel mouvement, en lui-même dangereux, a donc la

valeur d'un *signal instinctif d'apaisement* et il provoque aussitôt la réponse adéquate (Dubouchet 1977).

Lorsqu'un mâle présente sa croupe à un autre mâle en signe de soumission et d'acceptation de son statut de vaincu, évitant ainsi la mort, ou lorsque deux mâles simulent l'acte sexuel pour signifier que le pénétré est le dominé, ils déplacent quasi symboliquement un comportement copulatoire dans une tout autre situation pour marquer le rapport dominant-dominé, en vue d'un apaisement des relations. (...) dans les sociétés humaines, le langage peut remplacer le geste, et l'insulte rituelle se substitue à l'agression physique ou à l'agression physique ritualisée.

#### 8. Ligne de force des rapports de domination

Le premier grand rapport social de domination – au sens de balance déséquilibrée des pouvoirs – est celui qui s'instaure entre prédateurs et proies (*méta-fait de l'interdépendance*). Il y a ceux qui mangent et ceux qui sont mangés, et ceux qui mangent peuvent être potentiellement mangés par d'autres qu'eux, sauf quand ils se situent en bout de chaîne alimentaire par leur puissance, leur taille ou leurs moyens de défense exceptionnels. La force exceptionnelle des humains producteurs d'artefacts, et notamment d'armes, n'est apparue que lentement au cours de l'évolution des sociétés humaines (ligne de force de la production d'artefacts (ou de construction de niches)), mais il peu à peu permis à l'être humain d'acquérir un avantage décisif sur la grande majorité des animaux.

26. Puis Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, à notre ressemblance ! Qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre. » 27. Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu. Il créa l'homme et la femme. 28. Dieu les bénit et leur dit : « Reproduisez-vous, devenez nombreux, remplissez la terre et soumettez-la ! Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur la terre ! »

L'exploitation ou l'expropriation ne sont que des formes humaines de parasitisme qui s'observent à tous les niveaux du vivant. (...) Au cours de leur histoire, qui est l'histoire d'une division accrue du travail, les sociétés voient ainsi les formes que prennent les rapports de domination varier.

Dans un grand nombre de cas, l'improductif est dépendant du productif et, pour cette raison, est dominé par lui. L'enfant est ainsi à l'adulte, de même que le grabataire ou la personne malade est à l'adulte en bonne santé, ou le handicapé au non-handicapé, ce que le faible (ou le fragile) est au fort (ou au puissant). Mais dans des rapports sociaux de domination tels que les rapports de classe ou les rapports maîtres-esclaves, la situation s'inverse : le productif est exploité par l'improductif (oisif) qui profite des biens produits ou des services rendis par les productifs.

#### 9. Ligne de force du magico-religieux

Les capacités symboliques de l'espèce humaine ont engendré une aptitude inédite à être conscient de processus ou de phénomènes, qui concernent l'ensemble du vivant, mais ne font pas l'objet d'une représentation et d'une prise de conscience ailleurs que dans l'humanité. Tous les êtres vivants naissent et meurent, vivent de situations de crise du point de vue de leur survie (maladies, accidents, catastrophes naturelles, prédateurs, etc.), mais

seules les capacités symboliques rendent les êtres totalement conscients de ces phénomènes (*ligne de force de l'expressivité symbolique*).

Le magico-religieux a donc fondamentalement partie liée avec l'immaîtrisable, l'incontrôlable et la conscience de son impuissance : la naissance, la mort, la catastrophe naturelle, etc. Il est l'expression d'un vivant conscient (doté de moyens d'expression symboliques) face aux énigmes et aux fragilités de la vie. Dans différentes configurations sociales, le magico-religieux peut prendre la forme d'ancêtres, d'esprits, de divinités multiples ou d'un dieu transcendant, et l'on peut adresser à ces entités des demandes multiples (en matière de vie après la mort, de récolte, de réussites dans des opérations de guerre, etc.). Les dieux sont, en cela, des superparents et, plus généralement des superpuissants (protecteurs, nourrisseurs, guérisseurs, consolateurs, détenteurs des vérités, gouvernants, guides, punisseurs, etc).

10. Ligne de force de la différenciation sociale des fonctions (ou de la division sociale du travail).

Cette ligne de force, qui concerne la répartition des tâches collectivement nécessaires à la survie du groupe (exercice des fonctions nourricières, telles que chasse, pêche, cueillette, agriculture ou élevage, fabrication des artefacts, exercice de la parentalité et de l'allo-parentalité, exercice des fonctions dirigeantes, exercice des fonctions de protection contre des prédateurs ou des ennemis extérieurs au groupe, etc.) repose à l'origine sur les faits (biologiques et sociaux) de *l'historicité de l'espèce humaine* (avec l'interdépendance d'au moins trois générations), de l'altruisme secondaire et de longévité humaine, qui conduisent à la dépendance des improductifs à l'égard des productifs (différenciation des « très jeunes » ou des « très vieux » (improductifs) et des « adultes » 'productifs) ; ainsi que sur la ligne de force des rapports hommes-femmes (l'une des formes de la division du travail étant la division sexuelle des tâches et des rôles).

Une autre forme élémentaire de division du travail est liée à la difficulté d'accouchement et à la durée de dépendance des enfants, qui appellent des aides (aides à l'accouchement, aides à la mère durant les périodes de gestation et postaccouchement), amenant par exemple les plus âgés, et notamment les grands-mères, à participer au soin et à l'éducation des petits-enfants. Cela implique clairement une « division intergénérationnelle du travail », induite par la nécessité de l'aide aux plus fragiles et aux plus dépendants, caractéristique des sociétés humaines.

Nous avons vu aussi que dans les sciences sociales deux types de lois étaient généralement formulés : des *lois historiques* (propres à un type de société donnée, telles que les lois gouvernant le mode de production capitaliste) et les *lois générales* qui sont considérées comme vraies pour l'ensemble des sociétés humaines. Les seize lois que je formule ici sont toutes des lois universelles, qui fonctionnent depuis le début de l'histoire de l'humanité. Et parmi elles, il y a des *lois processuselles de développement* et des *lois de fonctionnement* : les premières indiquent une tendance dans l'évolution de tel ou tel aspect des sociétés (lois c, d, f, g, h) ; les secondes énoncent un mécanisme constant qui n'indique aucune direction particulière dans le développement des sociétés (lois a, b, e, i, j, k, l, m, n, o, p, q).

a. Loi (biologique et sociale) de la conservation-reproduction-extension

Spinoza a parfaitement bien exprimé cette loi centrale de tout organisme vivant (de la bactérie aux organismes multicellulaires les plus complexes) (...). « Chaque chose (...) s'efforce de persévérer dans son être ». (...) de cette loi, découle *la loi d'accroissement démographique tendanciel* qui n'est freinée que par des forces ou des conditions limitatives.

Ce processus fonctionne à la manière d'une « irrépessible intention », mais qui n'a bien évidemment rien d'une intention consciente comme peuvent en avoir les êtres humains. Et il ne s'arrête que lorsque la maladie, la destruction ou la vieillesse viennent le stopper. Principe de conservation, l'« impératif de la vie primitive » n'est cependant « pas seulement de perdurer, mais aussi de prédominer » (Damasio).

C'est ainsi qu'en transmettant, consciemment ou inconsciemment, des capitaux culturels à leurs enfants, des parents inégaux transmettent à leurs enfants des capitaux inégaux et contribuent, sans l'avoir jamais intentionnellement visé, à reproduire l'ordre culturel inégal des choses. (...) Plus généralement, Marx a montré que le capital (économique) a tendance à chercher en permanence les conditions de sa reproduction et même de son accroissement : le capital engendre le capital ; il s'accumule.

Constatant qu'une partie significative des victimes d'abus sexuels durant leur enfance devenaient à leur tour des agresseurs à l'âge adulte, constatant aussi que les actes de violence subis dans la famille, l'école, l'entreprise, la prison, etc., peuvent se répercuter ailleurs ou plus tard, on pourrait parler, comme le faisait Bourdieu, d'une véritable « loi de la conservation de la violence ».

b. Loi du décalage ou de l'écart entre le « transmetteur » d'un capital culturel et le « récepteur », ou entre disposition et contexte d'action ou de réception

Ces écarts entre transmetteurs et récepteurs d'un capital culturel ou entre les dispositions incorporées et de nouveaux contextes d'action sont souvent à l'origine de crises qui débouchent tantôt sur des constats malheureux d'échecs ou de « ratés », tantôt sur des transformations « subjectives » (« progrès personnel ») ou « objectives » (progrès technologique ou scientifique) positives.

C'est cette loi du décalage ou de l'écart qui explique que la *loi de la conservation-reproduction-extension* ne puisse jamais fonctionner pleinement, dans des conditions idéales (à la manière de la chute des corps qui s'effectue ordinairement dans l'air plutôt que dans le vide). Jamais aucune société ne parvient donc à se reproduire à l'identique.

Dans un célèbre passage de sa Contribution à la critique de l'économie politique, Marx avait bien mis le doigt sur les effets révolutionnaires de ces décalages lorsque ceux-ci s'accumulent et finissent par créer une contradiction majeure entre les nouvelles forces productives et les anciens rapports sociaux de production :

A un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient ces rapports

en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale. (...) Une formation sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir, jamais des rapports de production nouveaux et supérieurs ne s'y substituent avant que les conditions d'existence matérielles de ces rapports soient écloses dans le sein même de la vieille société. C'est pourquoi l'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre, car, à y regarder de plus près, il se trouvera toujours que le problème lui-même ne surgit que là où les conditions matérielles pour le résoudre existent déjà ou du moins soient en voie de devenir (Marx 2014-1859).

#### c. Loi d'accroissement démographique tendanciel

Cette loi n'est, au fond, qu'un cas particulier de la *loi (biologique et sociale) de la conservation-reproduction-extension*. Elle mérite toutefois d'être distinguée étant donné le rôle central qu'elle a joué dans l'histoire humaine.

L'expansion de l'espèce humaine est ainsi le signe objectif d'une position dominante au sein du vivant. Longtemps cantonnée à quelques centaines de milliers d'individus, la population humaine a connu une augmentation de plus en plus rapide : on estime à environ 100 000 le nombre d'individus du genre Homo sur la planète, il y a environ 3 millions d'années, à 1,5 million entre -50 000 et -40 000, 1 milliard vers 1800, 2 milliards en 1930, 3 milliards en 1960, 6 milliards en 2000 et 8 milliards en 2022. Dans le même temps, nombre d'espèces ont vu l'effectif de leurs membres diminuer ou se sont même éteintes – les experts parlent d'une sixième extinction des espèces en cours – en raison des activités humaines (destruction des habitats naturels, surexploitation des ressources, dérèglement du climat lié aux activités industrielles, pollutions de toutes sortes, etc.).

L'espèce humaine, en tant qu'espèce sociale (*fait (biologique et social) de la socialité de l'espèce humaine*), est parvenue à s'organiser en macro-sociétés à fortes densités démographiques, ce qui constitue une singularité relative dans l'ensemble des espèces sociales. Les autres primates non humains vivent dans des bandes dont la taille ne dépasse pas celle des premières sociétés de chasseurs-cueilleurs. Les seules autres espèces à avoir réussi cette performance organisationnelle sont les insectes eusociaux.

Sanderson écrit que « l'agriculture a vu le jour dans le monde entier il y a dix mille ans en raison de l'augmentation de la pression démographique », et que « l'agriculture sera intensifiée en proportion directe de l'augmentation des densités de population ». Mais le raisonnement inverse est aussi vrai, comme le souligne Jean-Paul Demoule : « Le nouveau mode de vie supposa et suscita, dans les différentes régions du monde, de nouveaux outillages. Il provoqua aussi un boom démographique toujours pas achevé ni maîtrisé, et ces concentrations humaines croissantes nécessitèrent évidemment un flux continu d'inventions et de techniques dans tous les domaines, matériels comme culturels ».

#### d. Loi de différenciation tendancielle

Toute société humaine comporte toujours un minimum de division du travail, et notamment une division sexuelle des tâches (...). Mais cette division du travail, et plus généralement cette différenciation sociale des fonctions, a tendance à augmenter au fur et à mesure que les sociétés s'accroissent démographiquement (*loi d'accroissement démographique tendanciel*).

La division du travail ne concerne pas exclusivement le monde de la production économique, avec ses branches professionnelles, industrielles notamment, de plus en plus ramifiées. Elle concerne tout aussi bien les domaines politique, culturel, administratif, juridique ou scientifique qui connaissent une semblable « fragmentation ». Un processus d'évolution continue nous sépare des sociétés traditionnelles caractérisées par leur « état d'indistinction et d'homogénéité » originel.

e. Loi de la succession hiérarchisée ou de la prévalence de l'antérieur sur le postérieur

La loi de priorité donnée à l'antérieur sur le postérieur, c'est-à-dire la prévalence du premier arrivé sur les suivants, implique que, comme les parents dominent les enfants, l'aîné domine les cadets, les ancêtres dominent les vivants, ceux qui incarnent la « tradition » dominent tous ceux qui la respectent (Weber), les installés-établis dominent les nouveaux arrivants-outsiders (Elias), les « anciennement installés dans le champ » dominent les nouveaux entrent dans le champ » (Bourdieu) etc. C'est la déclinaison dans une toute série de rapports humains d'un rapport de domination parents-enfants et d'un rapport de domination des anciens sur les jeunes (*ligne de force des rapports parents-enfants et ligne de force des rapports de domination, eux-mêmes engendrés par le fait de l'altricialité secondaire*).

Ce rapport de domination est lié à la dépendance de fait de tous les enfants humains à l'égard de leurs parents, mais plus généralement aussi à l'importance dans les sociétés humaines de l'expérience et du savoir que possèdent les anciens ou pas encore les plus jeunes (*fait de l'historicité humaine, ligne de force de la socialisation-transmission culturelle*).

Les règles de présence de nombreuses structures de pouvoir (politiques, administratives, religieuses, familiales, etc.) sont telles que ce sont souvent les dominants qui prennent la parole en premier, entrent en premier dans un lieu, mangent en premier, etc.

f. Loi Marx (1) de l'objectivation cumulée (ou de construction de niches durables et transformables)

Cette loi comporte deux aspects : 1) un aspect biologique, en termes d'évolution de l'espèce, puisque l'espèce humaine a été amenée à produire de nombreux artefacts *compensateurs* par rapport à sa faiblesse congénitale (ligne de force de la production d'artefacts), et que cela l'a aussi conduite à produire des environnements qui peuvent soit faire évoluer biologiquement l'espèce en retour (coévolution gène-culture) sous l'effet de la modification des pressions sélectives qui s'exercent sur elle, soit la mener à la destruction car il n'y a aucun contrôle intentionnel spontané sur l'emballement technique ; et 2) un caractère sociologique, en termes d'histoire cumulative des sociétés humaines : « Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans les conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé. La tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants » (Marx 2007-1852).

g. Loi de la connexion-combinaison-synthèse

Des artefacts ou des savoirs et savoir-faire, produits indépendamment et tenus séparés, sont combinés pour produire de nouveaux artefacts, plus complexes ou plus simples, mais synthétisant des savoirs pré existants ; des dispositifs administratifs,

gestionnaires, religieux, politiques, etc., de même que des groupes plus ou moins grands (familles et lignages, clans, tribus, nations...), s'assemblent, fusionnent ou se conjuguent, et forment de nouvelles structures sociales plus englobantes.

On passe ainsi de la famille au clan, du clan à la tribu qui rassemble des clans, des tribus aux nations, d'Etats à des confédérations d'Etats, etc. Au cours de ce long processus historique d'intégrations, les « briques élémentaires » conservent une partie de leurs propriétés initiales mais se mettent à « tourner » différemment du seul fait qu'elles perdent leur autonomie et appartiennent à une structure plus englobante.

L'histoire des techniques montre de façon particulièrement claire comment la combinaison de techniques élémentaires a permis de construire des machines de plus en plus sophistiquées.

La répétition des actes et leur variation est ce qui permet à l'enfant de maîtriser à la fois les objets et les actes dans des combinaisons multiples. Or cette situation est analogue à celle qui préside à l'apprentissage de la langue. (...) Nos langues actuelles, composées de dizaines de milliers de mots (plus de 30 000 pour la langue française) et d'une grammaire sophistiquée, sont ainsi le produit d'une longue histoire que ses usagers actuels ignorent le plus souvent complètement. (...) Cet ouvrage même n'échappe pas à cette loi de progression scientifique.

h. Loi de la conventionnalisation et de l'abstraction progressive des moyens de représentation du réel

Il s'agit d'une loi de transformation progressive du concret vers l'abstrait, et du motivé vers le démotivé. Cette loi suppose que l'histoire se cumule dans un processus de réappropriation continue de ce qui a été conquis par les générations antérieures. De tels processus sont observables aussi bien dans l'ordre des gestes de communication que dans celui du langage verbal, de l'écriture ou des échanges économiques (avec l'argent). Des gestes mimétiques (proches de la pantomime), on est passé à des gestes plus codifiés et moins clairement évocateurs des réalités initiales (cf. la langue de signes) ; des mots motivés employés par les enfants – qui appellent un chien un « wawa » ou un canard un « coincoin » par référence aux cris des animaux ) finissent par être abandonnés au profit de mots démotivés et purement conventionnels (...) ; des échanges de biens ou de services toujours particuliers, on est passé à des échanges médiés par un équivalent généralisé, à savoir la monnaie, etc.

Génération après génération, de modifications en modifications, de commentaires en commentaires de commentaires successifs, on a aussi rendu possibles des théories (plus abstraites) grammaticales, mathématiques, physiques, etc. On est ainsi passé de l'usage de mots pour évoquer des réalités bien précises à des mots qui composent entre eux des théories sur les choses désignées par des mots (théories physiques, astronomiques, biologiques, etc.) ou sur les mots eux-mêmes (théories grammaticales ou linguistiques).

i. Loi tardive de l'imitation

Les bébés et enfants humains ont des capacités mimétiques très prononcées : ils sourient quand on leur sourit, froncent les sourcils quand on fronce les sourcils devant eux,

répètent les gestes qu'on leur montre ou qu'ils voient faire, les mots ou les accents qu'ils entendent, etc. Même les chimpanzés, dont on vante souvent les prouesses imitatives, apparaissent moins concentrés, moins systématiques et moins constants dans leur effort d'imitation que les enfants humains. C'est notamment cette capacité qui rend possible une transmission culturelle plus précise, plus systématique et plus efficace. Elle a été mise au cœur du fait social par Gabriel Tarde (Les lois de l'imitation).

j. Loi de la variabilité intergroupe, interindividuelle et intra-individuelle des conduites humaines

Cette loi est l'une des conséquences de la *ligne de force de la différenciation sociale des fonctions et des activités*, qui explique que les comportements humains varient à la fois dans le temps, mais aussi synchroniquement dans la division sociale du travail. Elle se combine avec la *ligne de force de la socialisation/transmission culturelle*, qui fait que les membres d'une société peuvent incorporer des dispositions différentes dans des contextes différents. Pluralité contextuelle et pluralité dispositionnelle se conjuguent ainsi pour produire de la variabilité mentale et comportementale.

Les variations intra-individuelles et interindividuelles des comportements sont donc la manifestation, à l'échelle des individus, de la différenciation sociale des fonctions, et de la pluralité des expériences socialisatrices qui en découlent. (...). C'est cette grande diversité des cultures dans l'histoire des sociétés humaines qui constitue le principal obstacle à la saisie des lois et principes structurant la vie sociale : les chercheurs ne voient que ce qui varie, sans voir que tout ne varie pas, et que cela ne varie n'importe comment, ni dans toutes les directions possibles.

Les chercheurs ont mis au jour des variations dans les types d'artefacts utilisés dans différents groupes de primates de la même espèce, des différences dialectales dans les chants de groupes différents d'une même espèce d'oiseau, d'une même espèce de baleine ou de cachalot, des différences de techniques de chasse selon le groupe de baleines considéré, etc.

k. Loi Marx (2) de la lutte entre groupes ou individus

Les luttes interindividuelles ou intergroupes pour l'accès aux différents types de ressources (alimentaires, matérielles, territoriales, financières, sexuelles, affectives, relationnelles, cognitives, etc.) sont déjà présentes dans de nombreuses sociétés animales et l'on observe même des prémices de telles luttes pour l'appropriation des ressources dans le monde végétal (pour capter la lumière nécessaire à la photosynthèse, pour s'approprier les nutriments ou l'eau, pour attirer l'attention d'insectes pollinisateurs, etc.).

Tout être vit aux dépens d'un autre d'espèce différente, végétal ou animal. Pour que le premier subsiste, il faut que l'autre soit dévoré ; c'est la forme tragique de la lutte pour la vie et de la responsabilité naturelle. Tout être a dans les membres de son espèce des copartageants, qui souvent l'étouffent ou l'affament, qui, en tout cas, amoindrissent sa part. C'est la forme sourde de la lutte. Dans l'une comme dans l'autre forme, la nature se montre implacable pour le faible ; elle le punit de sa faiblesse par les souffrances et par la mort. L'homme est né, *comme tous les animaux, sous l'empire de cette loi* ; mais tandis que les autres la subissent dans toute sa rigueur, ou ne cherchent qu'à l'atténuer temporairement (je parle des soins donnés aux jeunes, ici par la mère seule, là par le père et la mère, ailleurs par

les membres mêmes de l'espèce), l'homme a révélé dans toute son histoire une tendance énergique contre la tyrannie de la loi. Jusqu'à un certain point, l'homme est une antinature (Lacombe 1894).

#### l. Loi de la prévalence de la binarité des catégories (ou loi Alexander Bain de l'association par contraste)

Pierre Bourdieu écrivait que « la pratique rituelle ne procède pas autrement que cet enfant qui désespérait André Gide, voulant que le contraire de blanc soit blanche et que le féminin de grand soit petit. Bref le « sens analogique » qu'inculque la prime éducation est, comme dit (le psychologue Henri) Wallon de la pensée par couples, une sorte de « sentiment du contraire ».

Darwin parlait déjà en 1872 des « hochements de tête verticaux et latéraux » qui signifient oui ou non. La grande fréquence, dans toutes les sociétés humaines, de la structuration des catégories de perception par des couples d'opposés est à relier avec un certain nombre de propriétés fondamentales de l'espèce humaine et des sociétés humaines : - partition entre les sexes (*fait de la séparation des deux sexes*) et structuration sociale en « père » et « mère » ; - différence, particulièrement importante pour des bipèdes, entre, d'une part, le haut du corps (valorisé), siège de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du goût, et, d'autre part, le bas du corps (dévalué), associé notamment à l'évacuation de l'urine et des excréments ; opposition entre le bas ou entre la partie antérieure et la partie postérieure ; - différence entre parents (grands- et enfants (petits)) ; - symétrie bilatérale de l'être humain, avec l'opposition gauche/droite (deux yeux, deux oreilles, deux narines, deux bras, deux mains, deux jambes, deux pieds, deux seins, deux testicules ou deux ovaires, deux poumons, deux reins, etc.) ; - différence faite entre le groupe (« nous ») et l'extérieur du groupe (« eux »), qui mène à l'*ethnocentrisme* de groupe, de catégorie ou de classe (*loi du rapport eux/nous et de la préférence donnée au « nous »*).

#### m. Loi Alexander Bain de l'association par contiguïté

Il s'agit d'une association du fait d'une liaison forte ou d'une co-apparition spatiale ou temporelle (a est *avec*, *lié à* ou est *apparu en même temps que* y »). Ainsi, une casquette peut être associée dans l'esprit d'une personne à un grand-père qui ne sortait jamais sans sa casquette sur la tête (métonymie).

#### n. Loi Alexander bain de l'association analogique

L'association analogique est une association par similarité (« x est *comme* y »). Chaque nouvelle situation est perçue, sentie, interprétée à partir de schèmes ou de dispositions déjà constitués à travers les expériences passées, et qui fonctionnent sur le mode de l'*analogie pratique* et de l'*anticipation pratique*. Ainsi, toute nouvelle situation étrangère est ramenée à du connu par un rapprochement analogique : le nouveau est ramené à de l'ancien, au sens où il est perçu à partir d'un passé incorporé.

Le phénomène de *paréidolie*, qui consiste à identifier une forme familière – un animal ou un visage – dans un nuage, de la fumée, un paysage ou une tache d'encre (comme dans le teste de Rorschach), un mot de sa langue maternelle dans une langue qu'on ne comprend pas, ou bien encore un nom connu dans un brouhaha, prouve la tendance cognitive à rechercher (et à trouver) du connu dans de l'inconnu, ou du connu sous des formes visuelles ou sonores aléatoires.

La loi de l'association analogique est fondamentalement liée au fait de l'historicité de l'espèce humaine : c'est parce que nous avons une histoire et que le passé détermine en partie le présent, que nous avons des perceptions et des interprétations de type analogique. Si l'analogie pratique est au cœur de l'activité cognitive humaine, c'est qu'elle est liée à la *triple nature historique des êtres humains* : histoire de vie, histoire sociale incorporée, histoire sociale objectivée.

Le travail de l'analogie est aussi à la base de l'art pariétal paléolithique, dans lequel, vraisemblablement, les différents groupes (clans ?) d'hommes – eux-mêmes très peu représentés – sont métaphorisés sous la forme d'espèces animales, comme dans les sociétés où le totémisme a été observé. Les représentations d'animaux, souvent abstraits de leur environnement et rarement en interaction les uns avec les autres, renverraient à des classifications d'espèces animales, qui elles-mêmes ne feraient que métaphoriser des classifications sociales de groupes humains. C'est la thèse, très robuste, que défend Alain Testart :

Comme il est impossible qu'une vision du monde ne parle pas de l'homme, et sous l'hypothèse que cet art pariétal paléolithique traduise effectivement une vision du monde (ce qui constituera notre postulat de base indémontrable), il s'ensuit que cet art, en représentant les animaux, parle des hommes – comme le font, par exemple, les fables de La Fontaine. Dans La Cigale et la Fourmi, tout le monde comprend qu'il est plus question de l'opposition entre deux caractères humains, l'un, prévoyant, l'autre, insouciant, que des mœurs animales. Les animaux sont des métaphores pour les hommes. Plus précisément, les différences entre espèces animales permettent de penser des différences entre les hommes (Testart 2012).

o. Loi du rapport eux/nous et de la préférence donnée au « nous » ou loi de l'attraction des semblables

Cette loi est liée à la *loi Alexander Bain de l'association par contraste* et à la *loi Alexander bain de l'association analogique*, dans la mesure où elle suppose la capacité à discriminer le semblable du différent, le même de l'autre.

Les rapports parents-enfants forment en effet, selon toute vraisemblance, la base générale de l'altruisme, de la confiance et de l'entraide chez les mammifères en général et les primates en particulier, dans la mesure où l'on donne à (et l'on se sacrifie pour) ceux dont on est et dont on se sent le plus proche. *Qui s'assemble se ressemble* : ce qui a été assemblé par la biologie va progressivement se ressembler du fait des processus de socialisation (*ligne de force de la socialisation/Transmission culturelle*) et en vertu de la *loi Tard de l'imitation*.

Les espèces animales non humaines sont en capacité de distinguer les membres du groupe (fourmilière, termitière, ruche, clan, nid, bande, meute, etc.) au-delà de la différence entre « familles ». Et ils ont tendance à être d'autant plus empathiques à l'égard d'autrui qu'ils s'en sentent proches. Résumant des expériences avec des macaques rhésus (*Macaca mulatta*), Laurent Cordonier souligne le fait que les singes viennent en aide prioritairement à ceux qu'ils connaissent et qu'ils fréquentent, et en qui ils ont davantage confiance, ou à ceux qu'ils perçoivent comme semblables (même clique ou même groupe familial).

Quant à la capacité proprement humaine à former, grâce à des moyens symboliques inédits (*ligne de force de l'expressivité symbolique*), une multiplicité de « nous » au-delà de la famille (classe sexuelle, classe d'âge, tribu, ethnie, clan, lignage, classe ou caste, religion, patrie, nation, région, institution, corporation, organisation, association, club, réseau, etc.), elle explique que l'altruisme, qui s'exerce dans les limites du « nous » puisse s'étendre à mesure de l'extension et de la multiplication de ces « nous ».

D'un côté, « l'homme et la femme qui s'unissent semblent désirer, consciemment ou non, minimiser la distance qui les sépare, chaque indicateur le démontre » (François de Singly). Mais, de l'autre, les écarts d'âge et les écarts en termes de diplômes ont tendance à séparer les conjoints. L'âge tout d'abord, qui traduit la domination masculine en rapports d'aîné à cadette, fait que les hommes sont en règle générale plus âgés que leurs conjointes. (...) Ce simple écart statistique montre qu'à la loi de l'attraction des semblables vient s'ajouter la non moins implacable loi de la domination masculine.

#### p. Loi Westermarck de l'attraction sexuelle des physiquement distants

C'est cette loi qui permet, chez nombre d'animaux non humains comme chez *Homo sapiens*, le fameux *évitement de l'inceste* ; le fait d'avoir cohabité avec certains individus depuis la petite enfance inhibe le désir sexuel à leur égard. Cela empêche les rapports sexuels avec des apparentés, entre parents et enfants ou entre frères et sœurs notamment. Cet évitement de l'inceste a été considéré, à tort, par Freud ou par Lévi-Strauss, comme étant propre à l'espèce humaine. (...) Comme l'écrivait le paléanthropologue français Pascal Picq :

L'exogamie des femmes, de Lévi-Strauss à Godelier, reçoit toutes sortes d'interprétations mythiques, symboliques, économiques, politiques ou autres alors qu'elle procède d'une longue évolution sociale façonnée par la sélection naturelle et la sélection sexuelle – ce qui n'exclut évidemment pas des facteurs sociaux et des facteurs de pouvoir, mais qui s'élaboreraient bien avant les premières sociétés humaines (Picq 2020).

L'évitement de l'inceste est donc un mécanisme observable y compris chez un insecte eusocial comme l'abeille. Le phénomène, avec exogamie des mâles ou des femelles, est attesté chez les primates non humains, les cétacés, les oiseaux, les insectes, etc., chez qui les mâles (par exemple, chez les cachalots, les macaques ou les babouins) ou les femelles (par exemple, chez les chimpanzés ou les bonobos) quittent le groupe au moment de leur maturité sexuelle pour aller se reproduire dans d'autres groupes, en s'assurant ainsi de ne pas copuler avec des apparentés. Même chez les bonobos, connus pour leur activité sexuelle intense et multiple, le seul inceste possible – étant donné le départ des femelles parvenues à maturité sexuelle – serait entre la mère et ses fils, mais c'est précisément « la seule combinaison sexuelle qui soit absente dans la société bonobo ».

Comme le dit encore Frans de Waal, l'évitement de l'inceste est « presque un impératif biologique pour les espèces à reproduction sexuée » : « L'évitement de la consanguinité, comme disent les biologistes, est bien développé chez toutes sortes d'animaux, de la mouche du vinaigre aux rongeurs et aux primates. » Chez ces derniers, « la quasi-totalité des membres de l'un des deux sexes (les mâles chez la plupart des petits singes, mais les femelles chez les grands singes) quittent leur groupe à la puberté pour

rejoindre les voisins, exactement comme les humains, qui pratiquent fréquemment le mariage entre tribus.

La différence fondamentale entre les animaux sans capacité langagière et l'espèce humaine dotée d'un langage, c'est que la seconde dispose d'un interdit culturel formulé qui vient interdire, par exemple, qu'un frère et une sœur – élevés séparément et qui sont, une fois devenus adolescents ou adultes, attirés l'un par l'autre, puissent se mettre en couple et avoir des rapports sexuels.

En systématisant le mécanisme de l'évitement de l'inceste par la formulation d'une règle, l'espèce humaine s'est donné socialement la possibilité d'une sortie plus systématique et plus ample de la socialité de proximité (dans les limites d'un entre-soi avec les plus proches), avec toutes les conséquences en matière de construction de macro-sociétés.

Enfin, on notera que dans des sociétés modernes qui laissent les personnes « libres » de se mettre en couple ou de se marier comme elles le souhaitent, on peut dire que se combinent la *loi de l'attraction des semblables* et la *loi d'attraction sexuelle des physiquement distants*. (...). La seconde loi vient donc corriger la première et empêcher que ne se développent que des entre-soi.

#### q. Loi de l'isomorphisme des domaines

Cette loi prédit que les différents grands domaines de pratiques sont, dans chaque type de société donnée, travaillés par des logiques similaires, un même type de « rapport social fondamental » pour parler comme Alain Testart, qui désigne selon lui le « noyau d'intelligibilité » propre à chaque société.

Par exemple, les rapports sociaux de dépendance personnelle, qui définissent les sociétés de type féodal se retrouvent autant dans l'activité économique que dans les activités juridique ou politique, dans les rapports à Dieu que dans les rapports amoureux ou les rapports parents-enfants, comme l'a magistralement montré Marc Bloch dans son travail sur la société féodale.

Les douze chapitres qui composent cette troisième et dernière partie développent la plupart des éléments présentés de façon condensée au cours du chapitre précédent. L'ensemble des grands faits anthropologiques (...) et des lois générales (...) sont ainsi examinés et suivis dans leurs conséquences multiples

## 11

### Socialisation-apprentissage-transmission

Chez des animaux aussi divers que les insectes, les oiseaux, les poissons, les rongeurs, les cétacés et les primates, l'apprentissage social « fournit des informations sur où vivre, quoi et où manger, comment obtenir de la nourriture inaccessible, qui est un prédateur, qui ferait un bon compagnon et comment se comporter dans un groupe social particulier (Heyes 2012).

On connaît désormais très bien le cas des suricates sauvages (*Suricata suricatta*) où les adultes enseignent aux petits, par étapes progressives, la manière d'attraper et de manger sans risque un scorpion venimeux, celui d'une espèce de fourmi (*Temnothorax albipennis*) qui utilise une technique connue sous le nom de « course en tandem », lorsqu'une fourmi-enseignante conduit une autre fourmi-élève du nid à la nourriture, ou encore le cas du cratéope bicolore (*Turdoides bicolor*) qui conditionne ses oisillons à associer un ronronnement spécifique à l'apport de nourriture.

Les trois grandes spécificités de l'apprentissage social dans l'espèce humaine sont, premièrement, l'utilisation d'un langage qui rend les processus de transmission plus précis et fidèles en permettant d'attirer l'attention, de guider, de corriger des gestes, mais aussi de conserver sous une forme verbale des savoirs ; deuxièmement, l'invention de l'écriture qui a permis l'accumulation et le stockage de savoirs hors des corps, leur conservation ne dépendant plus directement de la disponibilité (et de la vie) de leurs porteurs ; troisièmement, l'invention d'institutions d'enseignement en soustrayant les apprenants à la vie pratique pour les entraîner ou les exercer à l'aide de professionnels dûment formés à cet effet.

« Les singes et les grands singes élevés en captivité sans contact avec leur propre mère non seulement ne savent pas comment s'occuper d'un nouveau-né, mais peuvent aussi en avoir peur et l'attaquer ou même le tuer. Ainsi, l'apprentissage est essentiel pour établir l'attirance d'une mère pour son enfant (Jumain).»

Les plantes ne peuvent avoir de souvenirs à proprement parler, c'est-à-dire d'images mentales concernant des situations passées, mais seulement des dispositions à agir d'une certaine façon dans des situations analogues. Le souvenir n'a pas d'existence sans cerveau, alors que la mémoire incorporée capable de reconnaître une situation passée dans une situation présente est observable, comme nous l'avons vu, à des échelles du vivant très différentes, des plus simples aux plus complexes. (...) le cas d'un nématode (*C. elegans*), très

étudié dans les laboratoires, est assez parlant de ce point de vue. Malgré le fait qu'il ne possède que 959 cellules, dont 302 neurones, il possède les mécanismes de base de tout apprentissage :

Le ver nématode s'avère être un champion de l'association, capable de se souvenir que tel goût, telle odeur ou telle température ont été associés par le passé à de la nourriture (des bactéries) ou à des molécules repoussantes (l'odeur d'ail) et d'utiliser cette information pour choisir son chemin dans son environnement. Avec son petit nombre de cellules, le nématode aurait très bien pu être précâblé. S'il ne l'est pas, c'est parce qu'il est avantageux, pour sa survie, de s'adapter aux conditions spécifiques dans lesquelles il naît (Dehaene 2018) ».

De même, on a longtemps pensé que les abeilles étaient essentiellement génétiquement programmées, que l'inné était plus fort chez elles que l'acquis, mais les recherches récentes montrent au contraire qu'une abeille qui sort de la ruche ne sait pas grand-chose au départ, qu'elle apprend par expérience ou en observant les autres, qu'elle dispose d'une bonne mémoire des lieux et des heures, qu'elle apprend à communiquer, à reconnaître des formes (et notamment des visages), des couleurs, des odeurs, qu'elle sait « compter » jusqu'à cinq et distinguer les chiffres pairs des chiffres impairs, etc., tout cela malgré le fait qu'elle n'ait qu'un très petit cerveau (environ 1 millimètre cube, constitué d'environ 1 million de neurones, alors que nous en possédons environ 100 milliards), et que sa durée de vie soit en moyenne un mois.

Les nourrissons humains (...) imitent de façon précise et avec une étonnante précocité. Quarante minutes après la naissance seulement, pour citer l'exemple le plus extrême, ils tirent la langue et bougent la tête d'un côté et de l'autre en même temps qu'un adulte. A douze jours, ils imitent des expressions complexes du visage et des gestes de la main. A deux ans, on peut leur apprendre verbalement à utiliser des outils simples (Wilson 1998).

« Les enfants des sociétés traditionnelles apprennent beaucoup en situation *réelle*. La motivation y est plus forte que dans l'éducation formelle ; et le principe de base est celui de l'observation et de l'imitation (Bureau 1998). » Ainsi, lorsque l'anthropologue Jacqueline Rabain étudie le processus de socialisation de l'enfant wolof au Sénégal, elle remarque que si l'observatrice est perçue étrangement par ses enquêtés, ce n'est pas seulement parce qu'elle est blanche et occidentale, mais parce qu'elle interroge les familles *sur* les pratiques des enfants en rompant un mode de communication beaucoup plus ancré *dans* les situations pratiques.

12

---

Le social dans tous ses états : des bactéries à *Homo sapiens*

Les individus humains d'une même société sont en mesure de nouer des relations de coopération interpersonnelles, c'est-à-dire pas seulement entre proches mais avec des membres plus éloignés du groupe, voire avec de parfaits inconnus mais qui sont reconnaissables par leur qualité sociale. La coopération au-delà du cercle familial ou du groupe restreint nous différencie ainsi de nombre d'autres animaux sociaux.

Cette ultra-socialité de l'espèce humaine a contribué à faire peser une pression sélective sur le cerveau humain, dans le sens d'une augmentation de son volume, et notamment de celui du néocortex impliqué dans les commandes motrices volontaires, la conscience et le langage, pour faire face à l'augmentation de la taille du groupe social et du nombre de relations sociales par chaque individu.

Notre cerveau représente approximativement 2% de notre poids corporel total, mais il consomme environ 20% de notre énergie métabolique. La sélection naturelle ne conserve pas les caractères coûteux sauf s'ils confèrent aux organismes des avantages adaptatifs importants (Boyd & Silk 2004).

Les recherches sur les comportements des bactéries ont montré que toutes, sans exception, ont une véritable vie sociale, qu'elles vivent en petits groupes ou assemblées diverses qui peuvent être présents sur des surfaces de tout genre, sous forme de « biofilms », et qu'elles peuvent vivre en harmonie avec beaucoup de congénères et former des groupes très hétérogènes, mais stables (Cossart 2016).

Les biologistes travaillant sur le monde végétal et sur les champignons en savent (...) de plus en plus sur l'intelligence végétale et les comportements sociaux des plantes. Chez les plantes, les relations inter-espèces sont fréquentes. Par exemple, le réseau mycorhizien partagé (ou commun) permet les échanges entre champignons mycorhiziens (qui apportent l'azote, le phosphore, le zinc et de l'eau) et racines de divers végétaux (qui apportent du carbone). (...) le cas très célèbre des lichens est l'exemple du produit d'une association symbiotique mutualiste d'une algue capable de photosynthèse et d'un champignon apportant des seuls minéraux, de l'eau et des gaz. Dans certains cas, on observe des anastomoses : les racines de plantes d'espèces différentes ou de deux plantes d'une même espèce se croisent et se soudent.

Dans le règne animal, l'interdépendance des différentes espèces, de même que l'interdépendance des membres de groupes de la même espèce, sont la règle générale. (...) le même phénomène s'observe dans les mers avec les petits poissons nettoyeurs qui accompagnent les grands poissons, les tortues ou les mammifères marins pour les débarrasser de leurs parasites.

En matière de rapport entre les membres de la même espèce, on a souvent opposé les formules de Darwin, qui insistait sur la « lutte pour la vie », et celles du géographe et zoologiste russe Pierre Kropotkine qui soulignait l'importance cruciale de l'« entraide » dans le monde animal. En fait, chez Darwin, il n'y a pas vraiment de lutte, au sens d'affrontement, de guerre, de barre ou de carnage, mais l'effet, sur la longue durée, d'une différence entre les membres de la même espèce qui sont plus ou moins adaptés à leur environnement, et qui peuvent donc plus ou moins survivre et se reproduire. En parlant de « lutte pour la vie », l'auteur de *L'Origine des espèces* ne faisait là, c'est lui-même qui insistait sur ce point, qu'un usage métaphorique de l'idée de lutte. Et c'est encore Darwin qui soulignait, dans *La Filiation de l'Homme*, l'importance de la coopération dans nombre de sociétés animales, au-delà du cas des insectes eusociaux, qui fournit un exemple de comportements tournés vers la survie collective.

Les insectes eusociaux sont aussi dominants chez les insectes que le sont les humains chez les vertébrés :

Les 20 000 espèces connues d'insectes eusociaux, essentiellement des fourmis, des abeilles, des guêpes et des termites, ne comptent que pour 2% du million environ d'espèces d'insectes. Pourtant, cette minuscule minorité d'espèces domine le reste des insectes par leur nombre, leur poids et les effets qu'elles produisent sur l'environnement. Ce que sont les humains pour les animaux vertébrés, les insectes eusociaux le sont pour le monde beaucoup plus vaste des animaux invertébrés. (Wilson 2013).

Or les insectes eusociaux, apparus il y a plus de 120 millions d'années, partagent une série de propriétés sociales avec une partie des groupes d'*Homo sapiens* (le genre *Homo* étant apparu il y a seulement 3 millions d'années). Ils réunissent en un même lieu plusieurs générations, ont réussi à former des macro-sociétés, s'organisent selon une division du travail, pratiquent parfois l'élevage (de pucerons) et l'agriculture (culture de champignons), deux pratiques beaucoup plus récentes en ce qui concerne l'histoire de l'humanité, et manifestent un altruisme vis-à-vis des petits nourris et protégés.

Une des grandes différences entre l'espèce humaine et les animaux eusociaux réside dans le fait que ces derniers comprennent des membres stériles (une majorité) et des membres féconds (très peu), et que les stériles prennent soin de tout le monde, et notamment de l'abondante progéniture, alors que les humains mâles et femelles sont tous potentiellement féconds (« tous les membres normaux des sociétés humaines sont capables de se reproduire ») et que la progéniture plus restreinte mais aussi plus longuement dépendante doit alors être prise en charge de façon plus centrée sur ce que l'on va appeler la famille (la mère, le père ou l'oncle maternel, les enfants plus âgés, les grands-mères ou les tantes, etc.) Une des conséquences de cette organisation sociale est que, chez les insectes eusociaux, la division du travail n'est pas centrée sur la différence entre les sexes, mais sur des différences entre castes morphologiquement distinctes.

Un autre aspect de la reproduction des fourmis, qui explique la faible importance de la division sexuée dans l'organisation sociale, c'est le fait que la reine n'est pas obligée de répéter l'acte d'insémination pour pondre de nouveaux œufs, mais qu'elle dispose d'un mécanisme de stockage des spermatozoïdes (spermathèque) lui permettant de produire « des centaines ou des milliers d'ouvrières en quelques années » constitué lors d'un seul vol nuptial. Les femelles mammifères quant à elles « ne peuvent pas stocker de sperme dans leur corps » et doivent donc « trouver un partenaire avec lequel s'unir pour chaque parturition » (Wilson 2013).

La comparaison insectes eusociaux-humains a donc pour vertu de faire apparaître que le mode de reproduction de l'espèce et le mode de gestion de la progéniture pèsent très lourdement sur le niveau et le type de socialité développés.

L'une des grandes causes probables de la situation d'altricialité secondaire est ce que les chercheurs ont appelé le « dilemme obstétrique ». D'un côté, le passage progressif des hominines d'une bipédie occasionnelle à une bipédie permanente, rendant possible non seulement la marche mais la course, a contribué à rendre le bassin plus étroit. De l'autre, un long processus d'encéphalisation, dans la même lignée, a conduit à augmenter le volume

crânien du bébé humain : à titre de comparaison, la taille d'un cerveau adulte était d'environ 700 centimètres cubes pour *Homo habilis* alors qu'elle est d'environ 1350 centimètres cubes pour l'homme actuel. Au croisement de ces deux évolutions, l'accouchement est déclenché alors que la croissance du cerveau est loin d'être aussi avancée que celle du petit macaque (70% de la taille adulte à la naissance, contre seulement 25% pour l'enfant humain). Mais, malgré cet accouchement « prématuré » par rapport à l'ensemble des autres primates non humains, le cerveau volumineux du bébé a bien du mal à passer par le canal obstétrical.

La conséquence de cette difficulté à accoucher est que la naissance en est devenue une situation à haut risque (longtemps sans possibilité de césarienne), pour la mère comme pour l'enfant. Pour une espèce largement unipare, l'enjeu est considérable : un taux élevé de mortalité infantile ou même la mort des femmes en couches font peser un risque sur la reproduction de l'espèce.

C'est pour cette raison que l'on est passé, comme disent la paléoanthropologue Karen Rosenberg et la bio-anthropologue Wenda Trevathan, « de l'évènement solitaire qu'il est pour les primates non humains et autres mammifères » à un « évènement social et culturel » : la présence d'une autre personne qui peut aider au stade final de l'accouchement réduit le risque de mortalité pour le nourrisson et probablement aussi pour la mère ». (...) Elle permet d'épauler et de guider la mère, de faire face au cas où le bébé se présente d'une mauvaise manière, de le faire respirer immédiatement après sa sortie, de le réchauffer, de lui éviter de s'infecter, etc.

Côté humain ces dispositions au *care* sont aussi souvent associées aux femmes, en tant que personnages centraux et principaux dans l'élevage des petits dépendants. Et c'est pour cette raison que Charles Darwin faisait des femmes porteuses des prémices de l'« instinct social » caractéristique de la civilisation :

L'instinct maternel (qui fait partie des instincts domestiques) est pour Darwin ce qui, au niveau de l'individu féminin, sert de base psychologique et comportementale à l'instinct *social*, dont la sélection engendre l'extension indéfinie du sentiment de *sympathie* qui caractérise l'avancée essentiellement *altruiste* de la *civilisation*. L'altruisme des mères dans la classe des mammifères et singulièrement dans l'espèce humaine où le soin nourricier s'accompagne d'un soin éducatif primaire, est le germe par excellence de ce que Darwin, on le sait désormais, nomme ailleurs « la partie la plus noble de notre nature », à savoir le secours aux faibles et leur protection durant le temps que dure leur faiblesse (...). L'égoïsme du mâle, qui a assuré sa domination dans les premiers âges de l'évolution humaine, est appelé à se voir remplacé peu à peu par l'altruisme assimilatif qui est le sceau de la *civilisation*, et dont la *femme*, dès ses comportements instinctifs à l'égard de sa progéniture, était déjà porteuse (Tort 2008).

La découverte de neurones miroirs chez les singes et, plus tard, chez les grands singes et les humains, indique qu'il existe une base neurologique pour l'empathie et, tout aussi important, pour la synchronisation rythmique des corps et des sons verbaux chez les singes et les humains (...). Les singes entrent dans une sorte de synchronisation rythmique des corps lorsqu'ils interagissent et, comme l'ont démontré des théoriciens comme Randall Collins (...), les humains aussi. En fait, sans cette synchronisation rythmique, ce sont les rituels de salutation qui déclenchent la synchronisation, et, ensemble, les rituels et la

synchronisation augmentent le flux d'émotions positives, non seulement pour les humains mais aussi pour les singes et, par conséquent, les ancêtres hominidés des humains (Turner & Maryanski 2015).

13

---

Capacité langagière-symbolique, déplacement et fiction

Ce n'est pas un hasard si l'anthropologue Alain Testart écrit qu'il n'existe aucune société humaine sans droit ni politique, et si parallèlement le primatologue Frans de Wall et bien d'autres éthologues soutiennent que certains animaux non humains ont eux aussi un certain sens de la justice ou de l'injustice. Un sens de l'inéquité ou de l'injustice a ainsi été observé chez des chimpanzés, des capucins, des macaques, des chiens domestiques et certaines espèces de poissons (telles que le poisson nettoyeur). Les membres de ces différentes espèces refusent notamment de participer à une activité s'ils constatent que d'autres reçoivent des récompenses plus élevées qu'eux.

Le langage est une dimension essentielle des faits sociaux humains, quelle qu'en soit la nature. C'est lui qui fait qu'il n'y a *pas de société humaine sans droit ni morale*, qui fixe langagièrement des interdits et dit ce qui doit être, de même qu'il n'y a pas de société humaine *sans politique*, qui organise symboliquement (dans des mythologies, des idéologies ou des visions du monde) les rapports de pouvoir entre les individus, les catégories et les groupes, *sans religion*, qui verbalise-thématise des interrogations essentielles sur le pourquoi de l'existant (dans des mythes ou des discours religieux) et qui permet d'imaginer des entités – créées par des moyens symbolique – protectrices des individus et des groupes, *sans productions esthétiques*, qui permettent, grâce à des moyens symboliques, de représenter et de faire exister des entités collectives (e.g. totems, emblèmes, blasons, drapeaux, etc.), de raconter des histoires, de plaire à un partenaire sexuel potentiel, etc. ; et de même encore qu'il n'y a pas de société *sans connaissance culturelle transmissible pratiquement et verbalement*, qui répond à la question de savoir ce qui est et comment faire avec ce qui est (médecine, pharmacopée, connaissance botaniques, zoologiques, techniques, scientifiques, etc.).

Le déplacement est la propriété qui rend possible le mensonge, la manipulation, la fiction, mais aussi la possibilité d'apprendre aux enfants (mais aussi aux autres) des choses – passées ou à venir – auxquelles ils ne sont pas immédiatement confrontés en les inscrivant dans un passé et en les préparant à leur vie adulte. On sait, par exemple, que les chimpanzés et les bonobos peuvent mettre en œuvre des comportements tels que la « tromperie tactique », que plusieurs espèces d'oiseaux sont capables de lancer de faux cris d'alarme lorsqu'ils veulent pouvoir accéder à une nourriture et que la concurrence est grande, ou que les oiseaux tels que les geais manifestent un rapport anticipateur au futur en stockant le type de nourriture dont ils savent qu'il ne sera pas disponible plus tard, lors de la saison froide, etc. Ce qui nous sépare d'eux du point de vue de nos capacités mentales n'est encore qu'une question de degré et non une discontinuité radicale.

Grâce à la fosse voméronasale mais aussi au système olfactif central, les animaux sont en mesure de détecter des signaux chimiques (phéromones) plus ou moins complexes,

sachant qu'à l'intérieur d'une colonie de fourmis environ vingt-cinq signaux chimiques différents sont produits et détectés. Certains servent à marquer leur territoire, d'autres à signaler un danger ou à déclencher la fuite de congénères, d'autres encore à signaler leur disponibilité sexuelle ou à marquer une voie vers une source de nourriture. (...° des bactéries aux insectes eusociaux, la communication s'effectue essentiellement par de signaux chimiques ou des stimuli tactiles ou des sons vibratoires. Par exemple, certaines espèces de fourmis peuvent striduler, c'est-à-dire frotter deux parties de leur corps ensemble comme un criquet, pour lancer un appel à l'aide à leurs congénères qui accourent vers elles. La perception des signaux chimiques dans l'espèce humaine est quasiment absente, avec une régression « dès les premiers mois de vie foetale », ce qui permet à Béatrice Fracchiolla de formuler l'hypothèse raisonnable que « cette absence, unique chez les mammifères et relativement peu commune dans le règne animal, pourrait se trouver étroitement liée au développement tout aussi unique d'un langage articulé parlé spécifique à l'être humain ».

Michael Corballis soutient que la parole humaine a évolué à partir d'un langage qui était essentiellement gestuel (par les mains et la face). Le langage humain aurait pour origine, non pas les cris des primates, ni les chants des oiseaux, mais les gestes des grands singes, qui peuvent, par exemple, pointer du doigt des choses, frapper sur le sol pour montrer leur mécontentement, présenter leur croupe à leur adversaire pour signifier leur statut dominé, etc. le langage verbal se serait progressivement autonomisé par rapport à ses origines gestuelles (et l'on peut ajouter par rapport à ses origines posturales).

Le lien particulier, privilégié et régulier, entre un chien et son maître, est la condition d'une bonne interprétation par le chien des intentions du maître. Mais ce lien n'existe que parce que le chien est entièrement dépendant de son maître pour ses besoins quotidiens en nourriture, mais aussi en affection, en jeu, etc. Cette domestication est en fait un processus d'infantilisation durable de l'animal qui devient une sorte d'enfant permanent, et c'est cette dépendance infantilisante qui conditionne le développement des capacités de compréhension des gestes et des paroles du maître.

Enfin, le fait que la communication « orale » humaine soit toujours multimodale, avec des mimiques, des gestes, des postures corporelles et des intonations qui accompagnent sans cesse les paroles, est encore une trace de cette origine. (...) L'hypothèse de Corballis est qu'à l'époque du Pléistocène, le corps était utilisé comme moyen principal de communication, avec une tendance à mimer les actions, et que ce moyen de communication s'est progressivement conventionnalisé pour en rendre le sens plus clair. (...) Le processus d'autonomisation de la parole par rapport aux geste s'est poursuivi avec l'écriture (qui réduit tout à la structure verbale du langage, les postures corporelles, les gestes, les mimiques et les intonations disparaissant totalement), et même à l'intérieur de l'histoire de l'écriture, des pictogrammes (qui gardent encore la trace des éléments tirés de la réalité) aux écritures alphabétiques, totalement analytiques (*loi de la conventionnalisation et de l'abstraction progressive des moyens de représentation du réel*).

Cerveau humain et production d'artefacts ont, selon toute probabilité, évolué ensemble au cours de cette longue histoire, mais l'accélération ne tient pas seulement à des propriétés individuelles, et notamment à l'augmentation de la taille du cerveau. Nous verrons qu'elle dépend bien autant des formes de la vie sociale qui ont permis les échanges, les transmissions culturelles, les appropriations mutuelles et les innovations.

Darwin suggérait que c'est la relative faiblesse de l'espèce humaine qui l'a mise sur la route évolutive la conduisant à devenir une espèce hyper-puissante, du fait du développement des artefacts et des connaissances pratiques ou scientifiques, combiné à des capacités de coopération, d'entraide et de division du travail.

Ce processus d'extension de soi a été tout d'abord très lent, et les êtres humains ne sont séparés que très graduellement des autres espèces animales, chez qui l'usage de l'outil n'était qu'irrégulier, occasionnel et accessoire.

Il reste, suivant la remarque de Engels, qu'on n'a jamais vu de singe ajuster même un couteau. Seule la main de l'homme façonne des matériaux qui l'aideront à en façonner d'autres, à l'infini (Bouglé 1904).

Dans le seul domaine médical, qui touche au cœur de la question de la vie et de sa durée, on peut dire que les médicaments, les vaccins, les anesthésiques, les divers types de prothèses, les lunettes, les lentilles ou les interventions chirurgicales au niveau de la cornée, les greffes de rein, de foie ou de cœur, la neurochirurgie, etc., bref, l'ensemble des artefacts et des techniques médicaux, « réparent » les organes détériorés, éliminent les douleurs et augmentent significativement l'espérance de vie. Toutes ces avancées sont la manifestation d'un développement de la culture de l'artefact sans comparaison avec celle que les éthologues mettent au jour chez nombre d'espèces animales, et qui débute avec les formes les plus simples de pierre taillée, de lances, de massues, de vêtements, d'habitats ou de technique de production ou de maîtrise du feu.

Mais on peut tout aussi bien inverser la causalité en faisant l'hypothèse que le corps humain s'est aussi adapté en s'affaiblissant sous certains aspects au fur et à mesure de l'accumulation et de l'amélioration d'une culture de l'artefact. (...) Comme l'écrit le père de la théorie de l'évolution :

Les premiers aïeux mâles de l'homme étaient probablement (...) pourvus de grandes dents canines ; mais à mesure qu'ils acquéraient graduellement l'habitude de faire usage de pierres, de massues ou d'autres armes pour combattre leurs ennemis ou leurs rivaux, ils se servaient de moins en moins de leurs mâchoires et de leurs dents. Dans ce cas, les mâchoires, de même que les dents ont dû subir une réduction de taille, comme nous pouvons en être assurés par d'innombrables cas analogues (Darwin 2013-1871).

C'est à une coévolution de notre organisme et de la production d'artefacts que nous avons affaire.

Seuls des animaux terrestres, dotés de bras et de mains et, mieux encore, disposant de mains libérées par la bipédie, pouvaient développer une technologie telle que nous la connaissons aujourd'hui. Seuls des gros mammifères pouvaient développer une technologie lourde, basée sur l'usage de métaux.

Les chimpanzés utilisent des outils ou fabriquent des artefacts en bois (e.g. brindilles prélevées et façonnées pour la pêche aux termites ; « harpons » pour chasser, cure-dents, etc.), en feuilles d'arbre ou en branchages (feuilles mâchées pour confectionner des sortes d'éponges glissées dans les crevasses pour en absorber l'eau, « chaussures » pour se protéger les pieds avant de monter sur des troncs d'arbres épineux, abris, etc.) ou en pierre (marteau et enclume pour casser des noix, pierres pour broyer, marteler, creuser). Chaque communauté utilise de quinze à vingt-cinq outils différents, et l'on a même observé dans l'une d'entre elles, vivant dans la savane, l'utilisation « de bâtons pointus pour chasser » (De Wall 2016).

Plus généralement, la découverte au Kenya en 2011 d'outils coupants en pierre remontant à 3,3 millions d'années, et attribuables à des Australopithèques ou à des Kényanthropes, a permis de confirmer la continuité technologique, des primates non humains aux humains en passant par les Australopithèques.

Le premier biface – outil de pierre taillé sur les deux faces – apparaît vers 1,6 million d'années en Tanzanie et au Kenya, et il aura fallu 1 à 1,5 million d'années pour passer des outils en pierre les plus rudimentaires à des bifaces. Avec ses deux plans de symétrie, qui font de lui un objet dont les chercheurs soulignent souvent la dimension esthétique, et une fabrication qui « suppose une longue séquence d'opérations techniques », le biface suppose un minimum de planification de la part de ses producteurs. Certains bifaces « incluent plusieurs outils en un, certaines zones de l'objet pouvant servir à couper, d'autres à racler ». Son maintien pratiquement à l'identique durant un million d'années environ montre cependant, une fois encore, que l'humanité ne se développe guère techniquement. L'usage d'outils en pierre plus ou moins rudimentaires quoique de plus en plus réguliers, standardisés, de bâtons, d'épieux, de gourdins, de récipients en écorce, d'abris fabriqués avec des branchages et des feuilles, soutenus par des pieux en bois, tout cela place longtemps les Hommes à faible distance des autres sociétés animales.

Depuis plusieurs millions d'années, (l'homme) progressait lentement, taillant de mieux en mieux ses outils, maîtrisant le feu, chassant plus efficacement... Au cours de son expansion en Afrique, puis hors de ce continent, l'homme moderne inventa l'invention. L'innovation rapide devint un moyen d'adaptation systématique à des environnements nouveaux. En quelques générations, des groupes humains de régions tempérées s'adaptèrent à la toundra glaciaire, achevant ainsi un tome de notre histoire. L'évolution humaine continuait à être biologique, mais devenait avant tout culturelle (Hublin 2011).

Parmi les grandes étapes de l'évolution technique, hormis l'apparition du biface, on peut citer une nouvelle technique de taille inventée il y a 500 000 ou 450 000 ans, dite « méthode levallois », impliquant la préparation d'une surface d'un nucléus pour le débitage d'un ou plusieurs éclats prédéterminés, et qui a été pratiquée pendant 300 000 ans environ, entre 350 000 et 40 000 avant le présent. Puis ce sera le feu dont la maîtrise est datée de 500 000 ou 400 000 ans, mais dont on ne trouve des traces systématiques d'utilisation qu'à

une date située il y a 250 000 ans. Le feu – la maîtrise d'un feu naturellement apparu dans un premier temps, puis les techniques de fabrication du feu – a constitué une étape particulièrement importante, tant du point de vue alimentaire, avec la cuisson et le fumage des aliments que du point de vue défensif, pour se protéger des prédateurs, ou du point de vue social, avec la possibilité de poursuivre une activité sociale nocturne, et toutes les conséquences technologiques qui en découleront (avec la possibilité de cuire les récipients, de fondre le métal ou de le ramollir pour le forger, de durcir la pointe des lances en bois, etc.). Il y a 100 000 à 50 000 ans, on observe une standardisation et une spécialisation des outils. Autour de cette dernière date, *Homo sapiens* parvient à rejoindre par la mer la Nouvelle-Guinée et l'Australie à partir de l'Asie du Sud-Est. Mais c'est surtout au début du paléolithique supérieur, il y a 45 000 ans, que débutent « des changements techniques et comportementaux spectaculaires », avec des habitats de plus en plus structurés, des outils de plus en plus stéréotypés et de plus en plus composites, associant pierre et bois ou os, beaucoup d'objets ornementés, un art pariétal figuratif, etc. « Même s'il existe des variations culturelles importantes d'un continent à l'autre, les grandes innovations techniques sont les mêmes à peu près partout », manifestant des convergences et une certaine logique évolutive. Enfin, au Néolithique, ce sera la domestication des plantes et de l'élevage un peu partout dans le monde, et le début de la métallurgie à la fin de la période.

On doit à Joseph Henrich, biologiste évolutif, d'avoir magistralement défendu cette thèse de l'importance de l'intelligence collective. L'expansion des sociétés humaines, leur réussite adaptative incomparable parmi les mammifères, ne tient en aucun cas à la seule intelligence individuelle ou à des capacités cérébrales inouïes. Henrich fait l'hypothèse que les *Homo sapiens* n'étaient guère plus intelligents individuellement que les Néandertaliens, qui avaient même un plus gros cerveau qu'eux, mais que leurs groupes étaient à la fois « plus larges et mieux interconnectés » ce qui a rendu possible une cumulativité culturelle faisant de chaque individu un être plus puissant.

Henrich analyse des cas d'inadaptation forcée, tels que ceux de survivants dans des conditions inhabituelles et extrêmes (en Antarctique, en Arctique, dans des îles ou des zones arides), qui montrent bien que c'est la culture locale accumulée (pratiques, techniques, méthodes, outils, représentations) qui rend « intelligent » et non une intelligence individuelle ou un cerveau individuel isolé. Des êtres humains parfaitement bien socialisés, et parfois même hautement socialisés, issus de sociétés hautement civilisées, ne peuvent néanmoins survivre très longtemps dans des conditions écologiques et climatiques auxquelles ils n'ont absolument pas été préparés : ils n'ont ni les bons outils, ni les bonnes pratiques, ni les bons savoirs, botaniques et zoologiques, pour savoir comment chasser ou quoi manger sans danger, etc. Ils échouent là où d'autres hommes ont trouvé, au fil du temps et des expériences accumulées, les moyens de s'adapter. (...) Savoir pêcher le phoque, le saumon, faire des igloos, des kayaks, chauffer de la graisse de phoque, fabriquer des paniers, des vêtements, des écluses à poissons, des traîneaux, des harpons, etc., ne s'improvise pas. Ces hommes avaient un cerveau semblable à celui des Inuit.

L'intelligence collective dispense les individus, même dans les sociétés les plus technologiquement avancées, de devoir « comprendre comment ou pourquoi (les adaptations culturelles de type outils ou techniques) fonctionnent, du moins au-delà du strict nécessaire leur permettant de les utiliser ». On peut penser au téléphone portable ou au

micro-ondes, qui n'auraient pu exister sans la physique quantique, mais qui n'en exigent pas la maîtrise du côté des usagers.

15

---

Altricialité secondaire : vulnérabilité et dépendance de l'enfant humain

L'altricialité secondaire peut se définir en disant que, comparée à de nombreuses espèces, l'espèce humaine est caractérisée par une naissance « prématurée » et par une très longue période de développement (physiologique, et notamment cérébral) extra-utérin. Cette période de développement est un temps de vulnérabilité et de dépendance de l'enfant, qui suppose des stimulations et des interactions permanentes avec les adultes.

Je ferai l'hypothèse ici que l'altricialité secondaire est l'un des grands faits dont découlent de très nombreuses caractéristiques des sociétés humaines. Par exemple, cette relation de dépendance entre parents et enfants est une relation affective, d'attachement mutuel et de protection, mais aussi, qu'on le veuille ou non, qu'on s'en défende ou non, une relation de domination, une relation d'autorité du parent sur l'enfant qui s'exerce sur une longue période. Et, comme le faisait remarquer Françoise Héritier, le « besoin de protection peut se pervertir en autoritarisme et en subordination ». On verra donc que l'expérience humaine se structure d'emblée autour d'un rapport de domination, d'une relation de transmission culturelle et d'un lien affectif réciproque.

Le concept d'altricialité secondaire, introduit par le zoologiste suisse Adolf Portmann dans les années 1950, est celui qui a été assez largement retenu dans la littérature scientifique la plus récente, et notamment en paléanthropologie, en éthologie et en biologie. Mais l'on trouve aussi un équivalent plus ancien dans la littérature scientifique qui est le terme de « néoténie ».

Nous naissons prématurément comparativement à l'ensemble des autres espèces animales et l'origine de cette altricialité est attribuée par un grand nombre de chercheurs à la combinaison de deux grands faits : d'une part, la bipédie et les contraintes locomotrices qui ont mécaniquement entraîné le rétrécissement du bassin de la femme ; et, d'autre part, le processus d'encéphalisation (au sens d'augmentation, dans une lignée animale, de la taille du cerveau par rapport au reste du corps) des hominidés, qui fait que le bébé humain a un cerveau particulièrement gros. Au croisement de ces deux processus évolutifs, qui créent ce que les chercheurs appellent le « dilemme obstétrique », les femmes humaines ont été confrontées à la nécessité d'accoucher longtemps avant le développement complet du cerveau (dont la taille définitive n'est atteinte que vers l'âge de douze ans), la tête du bébé ne pouvant pas passer par un canal obstétrical trop étroit.

D'autres chercheurs pensent en revanche que l'accouchement avant complet développement du bébé est davantage lié aux « limites du métabolisme maternel », sachant que la mère doit puiser dans ses ressources pour se nourrir et nourrir l'enfant à gros cerveau qu'elle porte. (...) La parturition débiterait lorsque les demandes énergétiques du fœtus dépassent, ou « croisent », la capacité de la mère à répondre à ces demandes. Les deux

hypothèses (dilemme obstétrique ou charge métabolique) ne sont pas incompatibles, et ne modifient en rien les multiples conséquences sociales de l'altricialité secondaire.

L'enfant humain naît donc sans autonomie : on le nourrit, on le lave, on le protège, on le cajole, et il dépend entièrement des adultes. Il a le crâne encore ouvert et les fontanelles ne se referment complètement que plusieurs mois après la naissance. Il a une faiblesse musculaire et des os fragiles. Il n'aura ses premières dents en général qu'à partir de l'âge de six mois, et jusqu'à l'âge de trois ans, et ses dents définitives n'apparaîtront qu'entre six et douze ans environ. Il se caractérise par un long apprentissage de la marche (acquise vers l'âge de douze mois) et des habiletés motrices, un long apprentissage du langage, une maturité sexuelle tardive et une fin de croissance vers vingt ans (onze ans chez les chimpanzés et les gorilles). La conséquence de cette lenteur de développement et de cette faiblesse générale est la dépendance durable à l'égard des adultes et l'importance de la socialisation primaire qui s'effectue alors que le cerveau est en pleine croissance. L'altricialité secondaire crée les conditions de liens durables entre la mère et l'enfant, et plus généralement entre l'ensemble des participants à l'élevage d'un être particulièrement fragile qui exige une attention permanente (père, grands-mères, sœurs ou frères aînés, etc.).

Après les parents, ce sont les enseignants, les formateurs et les experts en tout genre (qui ont accumulé de l'expérience dans tel ou tel domaine de la pratique), qui prennent le relais et placent les individus dans des rapports d'apprentissage pouvant, dans certains cas, durer quasiment toute la vie. (...) Pour désigner cette dépendance généralisée de l'humanité à l'égard des experts dans tous les domaines, dépendance qui s'est affirmée tout au long du processus d'accumulation culturelle et de division sociale du travail, je parlerai d'*altricialité tertiaire*.

Freud parle de la « dépendance infantile prolongée » comme du « caractère biologique de l'espèce humaine ». Cette dépendance, qui concerne à un degré ou à un autre tous les animaux altriciels, se traduit, selon Freud, par la formation d'un surmoi puisque les adultes fixent les limites du franchissable et de l'infranchissable, du bien et du mal, du désirable et de l'indésirable, du possible et de l'impossible, et que cela oblige l'enfant à intérioriser ces limites. Il écrivait ainsi avec une remarquable lucidité concernant la continuité évolutive des phénomènes : « Ce schéma général d'un appareil psychique est valable aussi pour les animaux supérieurs qui ont avec l'homme une ressemblance psychique. Il convient d'admettre l'existence d'un surmoi partout où, comme chez l'homme, l'être a dû subir, dans son enfance, une assez longue dépendance. »

Parce que quelque chose comme un surmoi se constitue durant cette période de dépendance prolongée, on peut même penser que l'origine de l'autocontrôle de la violence, cher à Norbert Elias, est à chercher du côté de l'autocontrôle parental vis-à-vis d'une progéniture particulièrement vulnérable.

L'évolution des mesures de sécurité contre une agression préjudiciable a commencé avec le maternage des petits. On peut même voir des crocodiles, animaux archaïques aux mâchoires puissantes, se promener la bouche pleine de jeunots confiants qui regardent à travers les dents de leur mère comme des touristes à travers les vitres d'un autocar. Plus la vie en groupe des animaux devient complexe, plus les inhibitions que l'on peut observer sont remarquables, non seulement envers les parents, mais aussi envers des membres du groupe non

apparentés. Les primates non humains sont dotés de freins particulièrement bien développés contre l'escalade de la lutte (De Wall 1992).

Ces faits éthologiques sont la preuve évidente que l'autocontrôle des pulsions agressives n'est pas une invention récente des sociétés humaines et que la thèse de Norbert Elias en la matière devrait être sérieusement révisée à l'aune des connaissances acquises à propos de la violence et de son contrôle chez les espèces animales non humaines.

Les parents dominent leurs enfants. De cette situation sociale de base, indissociable des caractéristiques biologiques de l'espèce, et plus précisément du développement ontogénétique des individus, les membres de ces sociétés en ont déduit pratiquement, du point de vue des représentations symboliques, que les ancêtres dominent symboliquement les vivants, et, du point de vue des rapports sociaux ordinaires, que les parents dominent les enfants et les aînés dominent les cadets.

L'anthropologue Michèle Fellous a bien mis en lumière cette conception de l'enfant et du membre adulte de la communauté à propos des Bambara d'un village du sud de Bamako au Mali (Koniobla). La *magoya* désigne tout le savoir détenu par les adultes et dont les enfants sont complètement dépourvus à la naissance :

L'homme selon les Bambara est destiné à la vie communautaire. L'individu « achevé », « éduqué » est celui qui a acquis la *magoya* : le savoir-vivre, la sociabilité, la prise de conscience de soi par rapport à soi-même, aux frères, à la famille, à la collectivité, la maîtrise de soi et de ses émotions, la ténacité du caractère. Elle fait que l'individu se sent responsable pour toute sa société et qu'il se perçoit lui-même comme un miroir de la communauté. Dans la société bambara, l'épanouissement de la personnalité débouche sur une *identification au groupe* (Fellous 1981).

Dans un récent essai, le militant libertaire Yves Bonnardel opère une critique en règle de la domination parentale, et plus généralement de la domination des adultes sur les enfants. La sensibilité de l'auteur à cette situation, ressentie comme profondément injuste, le met en situation de voir ce que d'autres auteurs, bien plus savants que lui, n'ont pas vu ou n'ont fait qu'évoquer en passant (une exception notable est l'ouvrage de Pierre Van den Berghe (1973) qui fait même de « l'autorité parentale », le « modèle fondamentale de la tyrannie humaine »). Réduire la relation parents-enfants à un lien affectueux et bienveillant, une relation d'entraide, faite d'amour mutuel, de don de soi et de sacrifice de la part des adultes, ce n'est pas tout dire de cette relation fondamentalement déséquilibrée de dépendance, dont on sait qu'elle peut parfois déboucher sur des abandons d'enfant, des mauvais traitements parentaux et même des infanticides. L'autoritarisme parental aujourd'hui dénoncé, mais qui a sans doute encore de beaux jours devant lui, paternelle notamment, a aussi été, dans un passé pas si éloigné à l'échelle de l'histoire de l'humanité, un pouvoir de vie et de mort sur les enfants.

Dans une société orale ou certains récits mythiques ou généalogiques sont très longs et difficiles à mémoriser, comme dans les sociétés à écriture qui peuvent développer des savoirs scientifiques extrêmement sophistiqués (telle que la physique quantique), les différences entre enfants et adultes peuvent être abyssales. Cette réalité correspond assez mal à ce qu'en dit Bonnardel, pour qui les différences entre enfants et adultes ne sont que le

produit d'un projet de domination et une manière pour les adultes de se rassurer sur le dos des enfants : « Mais ils (les adultes) ne sont si confiants que parce qu'ils savent qu'ils dominant, que leur parole saura rester parole de maître, qu'ils auront de toute façon le dernier mot, au besoin par la force. Face à des enfants auxquels on a appris à s'écraser, qui dépendent en tout point de leur bon vouloir, les adultes peuvent se rassurer à bas prix (Bonnardel 2019).

L'enfant cherche à « grandir » de la même façon que l'on cherche à s'« élever » dans la hiérarchie. L'origine parentale de toute cette structure symbolique est tellement évidente qu'elle finit par passer totalement inaperçue. Même le mot « dominer » inclut parfois un sens spatial, un « surplomb », une position élevée, comme lorsqu'on dit que « le château domine le village ». L'enfant (vulnérable, dépendant) regardant de bas en haut ses parents (puissants, dominants) lève les yeux, et ce simple mouvement, comme celui, inverse, des parents qui regardent leur enfant de haut en bas, donne, comme dans les rites des sociétés orales, tout le sens de la matrice symbolique qui organise l'ensemble des rapports de domination.

Comme l'écrit Frans de Wall : « Les chimpanzés rampent devant leur chef, *s'abaissent pour pouvoir lever les yeux vers lui* ou tournent leur postérieur dans sa direction pour montrer qu'ils ne le menacent pas. Les grands singes dominants, en revanche, *prennent des postures qui les grandissent*, et – au sens strictement littéral – *courent ou marchent par-dessus un subordonné qui se recroqueville en position fœtale* (De Wall 2013).

La série de propositions que j'ai commencé à formuler et que je développerai au cours des prochains chapitres peut être articulée de la façon suivante :

- 1) L'altricialité secondaire est à l'origine des « instincts sociaux » dont parlait Darwin, c'est-à-dire des dispositions sociales à l'altruisme, à l'entraide et à la coopération. Elle est notamment à l'origine de la nécessité d'un desserrement du lien mère-enfant (observable chez tous les mammifères, et particulièrement les mammifères altriciels) et d'un élevage coopératif des enfants (père, frères et sœurs aînés, grands-mères, oncle maternel, tantes, etc.) pour faire face à la lourde tâche que représente le fait de s'occuper d'une progéniture très vulnérable et fortement dépendante.
- 2) Du fait de l'*altricialité secondaire* de l'espèce, et du fait d'une *altricialité tertiaire* (voire permanente) due à une accumulation culturelle qui allonge les temps d'apprentissage social, tous les enfants humains font l'expérience, précoce et durable, d'une relation de dépendance-domination avec leurs parents. Cette situation biologique, propre au genre *Homo* en tant que mammifère particulièrement altriciel, a conditionné les rapports sociaux fondamentaux dès les toutes premières formes de sociétés connues, comme l'avait bien vu Marx : « Les rapports de dépendance personnelle, d'abord purement naturels, sont les premières formes sociales au sein desquelles la productivité humaine se développe, encore que dans des proportions réduites et dans des lieux isolés. » mais c'est l'ensemble des sociétés humaines qui ont été structurées par cette expérience de la dépendance-domination.

Elias constate que la relation de domination parents-enfants a été, par le passé, plus forte qu'elle ne l'est au 20<sup>e</sup> siècle dans les sociétés occidentales.

Nous sommes ici en présence de quelque chose de relativement nouveau dans l'histoire de l'humanité en général et de l'enfance en particulier ; quelque chose qui génère de surcroît des problèmes spécifiques et foncièrement inédits dans les rapports parents/enfants. Cette évolution suppose des parents, dont les chances de pouvoir sont bien plus importantes que celle des enfants, un degré de circonspection et de retenue, de civilité si l'on peut s'exprimer ainsi, qui dépasse le degré d'autocontrôle et de retenue que l'on attendait d'eux par le passé – si tant aït que l'on ait jadis attendu de la retenue de la part des parents (Elias 2010).

16

---

### Dominer par l'antériorité

L'histoire des sociétés humaines fournit de très nombreux exemples du caractère matriciel de la relation de dépendance-domination parents-enfants, impliquée par le *fait d'altricialité secondaire*, et qui se traduit en principe de séniorité, c'est-à-dire en principe général de prévalence de l'antérieur sur le postérieur (*loi de la succession hiérarchisée ou de la prévalence de l'antérieur sur le postérieur*) : des anciens sur les jeunes, des aînés sur les cadets et des ancêtres sur les vivants.

Dans son travail de synthèse sur les sociétés de mammifères, Tim Clutton-Brock a souligné l'importance de l'âge dans la structure sociale du pouvoir, surtout chez les espèces qui bénéficient de soins parentaux relativement longs et pour qui le plus grand âge engendre immédiatement confiance et respect.

Les nombreux travaux anthropologiques sur ces sociétés australiennes sans Etat ni richesse, sans grande technologie non plus (« la propriété des moyens de production se limite à quelques haches, lances et propulseurs ») ont insisté sur l'importance de l'âge et du rapport aîné-cadet (la « subordination générale des jeunes aux anciens », essentiellement justifiée par les connaissances religieuses des seconds), en plus de la différence entre hommes et femmes (« la subordination des femmes aux hommes ») (Testart 2021). Parmi les points saillants d'une organisation selon l'âge, Restart note tout d'abord le fait que « les vieux détiennent un pouvoir considérable, sont craints et respectés, disposent de nombreuses épouses tandis que les jeunes restent célibataires », ce qui a déterminé les anthropologues à parler sans hésitation de gérontocratie :

Il est clair que, même si les sociétés de chasseurs-cueilleurs d'Australie peuvent être qualifiées, selon la formule de Marshall Sahlins, de « sociétés d'abondance », et quand bien même les Aborigènes travaillent peu, ce sont sur les jeunes que pèse tout le travail (Testart 2021).

Un autre exemple, représentatif d'une grande partie de l'Afrique lignagère, peut être tiré du travail de Jean-Pierre Olivier de Sardan sur les Songhay-Zarma (Niger-Mali). L'unité domestique, qui « constitue l'instance par excellence où s'accomplit le procès de production agricole » et « permet la constitution d'un stock de nourriture collective », est « géré par le patriarche. C'est toute « l'agriculture sahéenne précoloniale pour ne pas parler de l'Afrique tout entière » qui repose sur le même type d'organisation :

Les rapports d'âge et de sexe y constituent, on le sait, la trame de toute la vie rurale précapitaliste (...), quels que soient les rapports de production plus complexes qui s'y greffent ou s'y superposent éventuellement. L'organisation de la production dans le cadre de la famille étendue, la gestion du travail collectif et des fruits de ce travail par l'aîné du groupe, la division sexuelle des tâches constituent des traits élémentaires communs à la plupart des sociétés africaines rurales (précoloniales), au-delà de leurs considérables différences respectives tant au point de vue économique que socio-politique. A cette structuration de l'unité domestique par l'âge et le sexe correspond d'ailleurs la pertinence de ces mêmes critères à d'autres niveaux de la vie sociale : privilèges dus à l'âge, contrôle des échanges matrimoniaux par les aînés, exclusion des femmes d'une grande partie de la vie publique... Comme ailleurs, ces différences masquent des inégalités. Gérontocratie et andocratie imprègnent les divers tissus de la culture et de la société. Au niveau économique, c'est à l'échelle de l'unité domestique, c'est-à-dire là où opère l'essentiel et du procès de production et du procès de consommation, que la dépendance des femmes et des cadets prend racine. L'autorité du « chef de concession » sur les résidents recouvre une inégalité entre hommes et femmes et entre aînés et cadets. C'est autour du patriarcat que s'ordonnent et s'articulent ces deux relations (Olivier de Sardan 1984).

Chez les Bambara, étudiés par l'anthropologue Michèle Fellous, la vie sociale est structurée par l'âge et se déroule sous l'autorité des vieux du village. (...) Au-delà de l'âge de trois ou quatre ans, l'enfant Wolof est « établi dans une position sociale, soumis à ses aînés et dispose d'un pouvoir non contesté sur ses cadets » (Rabain).

Chez les Bambare, les Dogon ou les Wolof, par exemple, « la lignée se perpétue de manière cyclique à travers la personne ». On croit à la réincarnation, qui fait que l'esprit d'un ancêtre ou les « principes spirituels d'un de ses ascendants », mort ou vivant, sont hérités par un enfant. Il y a l'idée alors que l'enfant possède un « double » ou est « double » lui-même, et le double est « la projection du diachronique sur le plan synchronique » (Rabain).

Les Indiens de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord, les Kwatkiutl étudiés notamment par Franz Boas, sont divisés en un grand nombre de tribus, qui sont à leur tour subdivisées en « septs », eux-mêmes subdivisés en clans. Chaque clan possède son totem (animal) associé à un ancêtre mythique. (...) Cette structure politique fondamentale qui fait reposer le groupe sur un ancêtre commun montre, selon moi, l'importance de la relation de dépendance parents-enfants sur la base de laquelle se structure la vision du monde, à savoir la prééminence de l'antériorité sur la postériorité, la position de l'ancêtre qui veille sur le groupe comme les parents sur leur enfant.

Les hiérarchies se manifestent notamment dans les fameux potlachs. Selon la définition de Testart, « un potlatch est une fête à caractère public organisée et financée par un homme de renom aux fins précisément de soutenir son nom et au cours de laquelle il procède, à cet effet, à des distributions somptuaires de richesses mobilières au bénéfice des seuls invités, le tout selon une étiquette rigoureuse, donnant plus aux hauts dignitaires et moins à ceux situés plus bas dans l'échelle hiérarchique ».

Dans l'ensemble des sociétés pré-étatiques, le respect des anciens et le pouvoir qu'ils détiennent ne relèvent pas, selon toute évidence, d'un quelconque rapport de force physique tant le différentiel de force et de nombre n'est absolument pas en faveur des plus

vieux. (...) L'autorité des anciens tient davantage, en revanche, au savoir qu'ils détiennent, du plus technique au plus symbolique. (...) Non seulement prendre un lointain ancêtre commun, réel ou mythique, permet au groupe de croître et de rassembler plusieurs lignées, mais cela donne aux anciens une aura qui ne tient pas seulement à leurs caractéristiques propres, mais à ce qu'ils représentent et incarnent.

Ce qui change avec l'avènement de sociétés qui accumulent les savoirs et les artefacts de façon exponentielle, qui divisent de plus en plus le travail et inventent des institutions d'enseignement, c'est leur rapidité d'évolution et donc l'écart qui peut se créer entre générations en faveur des plus jeunes, qui ont la possibilité non seulement de fréquenter l'école plus longtemps que leurs aînés, mais d'apprendre des savoirs plus récents et moins dévalués que ceux que possèdent les générations antérieures.

C'est seulement dans les sociétés industrielles contemporaines, où le rythme du changement technique et socio-culturel démode très vite les acquis de l'âge et de l'expérience, que les hiérarchies fondées sur l'âge perdent une part de leur importance au sein de la société adulte. Le phénomène n'est toutefois pas total, car il est encore rare de voir les postes de décision majeurs détenus par de jeunes adultes (Fabre, Moukthar & racine 1977).

Alain Testart décrit un rapport de pouvoir entre les aînés et les cadets dans les sociétés lignagères qui sont entièrement fondées sur un ancêtre commun, et qui reposent donc sur un principe de protection et de dépendance de tous par rapport à une autorité du passé :

Les rapports sociaux qui conditionnent les rapports de production lignagers sont des rapports de dépendance qui existent entre les aînés d'une part, et les cadets, les femmes et les esclaves, d'autre part. Nous nous contenterons d'analyser le rapport aîné-cadet. *C'est un rapport de parenté, un rapport de dépendance hiérarchique.* Cette hiérarchie prend place au sein d'un groupe (le lignage) qui est premier parce qu'il est la condition préalable de ce rapport de dépendance. *C'est parce qu'il y a lignage, unité opposée aux autres lignages, qu'il existe un rapport de position dominante entre l'aîné et le cadet.* Au sein de cette unité, *l'aîné occupe la position dominante parce qu'il représente cette unité, ses intérêts supérieurs par rapport aux intérêts particuliers de ses membres. En tant que chef de lignage, l'aîné représente la collectivité,* il est le reflet, au sein de cette unité, de cette même unité. Telle est la première caractéristique de la relation de dépendance du mode de production lignager : *un individu est supérieur aux autres individus du même groupe parce qu'il représente ce groupe.* La seconde caractéristique de cette relation réside dans le fait qu'elle se donne pour réciproque : le cadet fournit un surtravail, il abandonne à l'aîné la gestion des biens communs en contrepartie de quoi l'aîné pourvoit aux intérêts collectifs du lignage, en particulier parce qu'il procure des femmes aux membres de ce lignage. C'est une fausse réciprocité, une réciprocité illusoire, le cadet produit bien un surproduit, l'aîné ne produit ni le stock ni les femmes. Il y a exploitation, mais elle est masquée par l'idée de cette réciprocité en forme de justification. Ces deux caractéristiques sont subsumées dans une troisième qui les résume : le fait qu'il s'agit d'une relation de parenté (Testart 1985a).

« Notre hypothèse des rapports sociaux internes au lignage est la suivante : quand bien même il existe une dualité entre père/fils et entre aîné/cadet, la relation père-fils est marquée par une dépendance, alors que celle entre frère aîné et frère cadet l'est seulement par une hiérarchie (Testart 201).

Au Maghreb, nous dit Germaine Tillon, « le frère aîné est presque aussi respecté qu'un père, on doit baisser les yeux en sa présence » et, « dans beaucoup de familles maghrébines, les petits frères appellent leur aîné "sidi" (monseigneur) et inversement le frère aîné, avant même d'être un adolescent, prend l'habitude de pontifier avec ses cadets et ses cadettes » car « c'est lui qui aura l'honneur et la charge de gérer tout le patrimoine commun ». Tillon ajoute que l'aîné, « ce petit bonhomme que ses cadets traiteront comme un personnage, que son père, par pudeur, n'osera pas embrasser devant un membre âgé de la famille, qui sera adulé par sa mère, sa grand-mère, ses tantes, ses sœurs » pouvait finir par devenir « facilement insupportable ». Mais quand la société paysanne traditionnelle se transforme, avec l'urbanisation et l'industrialisation, et que l'école peut devenir un moyen d'accéder à des emplois plus attractifs, il « droit d'aînesse, comme beaucoup d'autres privilèges, peut aussi devenir une charge » : Je connais de nombreux jeunes Algériens qui doivent d'avoir fait des études supérieures au dur travail en usine d'un frère aîné illettré qui fut leur véritable père (Tillon 1966).

Dans les sociétés marquées par les inégalités de richesse, aux deux premières dominations s'ajoute la domination de classe. La situation observée est alors le produit de la combinaison des oppositions aîné/cadet, homme/femme et haut/bas. Dit autrement, le rang de naissance, le sexe et la position dans la hiérarchie sociale sont les trois grands principes qui gouvernent les mariages.

La combinaison des déterminations (économiques, sexuelles et liées au rang de naissance) contraint fortement le jeu et le complexifie. Par exemple, le « mariage de haut en bas » est mal vu lorsque c'est la femme qui est socialement supérieure à l'homme, mais accepté lorsque c'est l'homme qui domine socialement. De la même façon, « rien ne s'oppose à ce qu'une aînée de petite famille épouse un cadet de grande famille, alors qu'un aîné de petite famille ne peut épouser une cadette de grande famille » (Bourdieu 2002). (...) *On voit que, comme en physique, les cas particuliers sont toujours des enchevêtrements de lois générales. Dégager les principes généraux ou les lois générales n'économise pas le travail empirique d'étude précise de cas, mais le rend plus clair, plus évident.*

Le cas de la société féodale étudié par Mac Bloch permet de voir les liens entre les formes politiques de relations de dépendance et les formes que prennent les relations parents-enfants. Comme l'écrit Alain Testart : « La société féodale, sans surprise, nous met en présence immédiate de la dépendance. "Servir son Seigneur", Celui d'En-Haut comme celui d'en bas, est le maître-mot des quelques siècles qui s'échelonnent autour de l'an mille (...). Une dépendance presque à sens unique – une dépendance des plus asymétriques dans une société fortement hiérarchisée » (Testart 2021). Bloch constate que la relation féodale s'insinue dans tous les domaines de l'existence, et notamment dans les rapports parents-enfants comme dans les rapports aimée-aimant :

Lorsque la poésie provençale inventa l'amour courtois, ce fut sur le modèle du dévouement vassalique qu'elle conçut la foi du parfait amant. Cela d'autant plus aisément, d'ailleurs, que l'adorateur en fait, était souvent d'un rang moins élevé que la dame de ses pensées (Bloch 1994-1929).

Bloch montre par ailleurs très bien comment le rapport féodal de subordination a longtemps été pris dans une gangue familiale :

Le vassal, vis-à-vis du seigneur, le seigneur vis-à-vis du vassal demeura longtemps comme un parent supplémentaire, volontiers assimilé dans ses devoirs comme dans ses droits aux proches par le sang ? lorsqu'un incendiaire, dit, dans une de ses constitutions de paix, Frédéric Barberousse, aura cherché asile dans un château, le maître de la forteresse sera contraint, s'il ne veut passer pour complice, de livrer le fugitif, « à moins toutefois que celui-ci ne soit *son seigneur, son vassal ou son proche* ». Et ce n'était points hasard si le plus vieux coutumier normand, traitant du meurtre du vassal par le seigneur et du seigneur par le vassal, classait ces crimes pêle-mêle dans un même chapitre avec les plus horribles homicides commis au sein de la parentèle. De ce caractère quasi familial de la vassalité devaient découler, dans les règles juridiques comme dans les mœurs, plusieurs traits durables (Bloch 1994-1939).

Parmi ces traits durables dont parle Bloch, il y a l'acte de vengeance ou de vendetta commun à la famille et aux vassaux comme aux seigneurs. En cas de meurtre, ce sont en général les proches qui ont la « faculté de porter plainte », mais Bloch ajoute que cela peut être aussi le fait du seigneur de la victime ou de son vassal « par une véritable assimilation du lieu de protection et de dépendance personnelles avec le rapport de parenté (Bloch 1994-1939).

L'originalité du monde féodal est d'avoir conçu la relation de bas en haut. Les obligations de déférence et de gratitude ainsi contractées passaient pour très fortes. *Toute sa vie, le garçonnet de jadis devait se souvenir qu'il avait été le « nourri » du seigneur* – le mot, comme la chose, date, en gaule, de l'époque franque et se retrouve encore sous la plume de Commynes. Assurément, ici comme ailleurs, la réalité démentit souvent les règles de l'honneur. Comment refuser cependant toute efficacité à une coutume qui – en même temps qu'elle mettait aux mains du seigneur un précieux otage – faisait revivre à chaque génération de vassaux un peu de cette *existence à l'ombre du chef, d'où la première vassalité avait tiré le plus sûr de sa valeur humaine* (Bloch 1994-1939) ?

17

---

Les formes de la domination

Les papillons se nourrissent du nectar des fleurs, la libellule mange les papillons, la grenouille mange la libellule, qui est à son tour mangée par le brochet, qui est mangé, entre autres, par l'homme. Dans cette longue chaîne alimentaire, les végétaux sont les seuls êtres « pacifiques », non destructeurs du vivant, puisque, dépourvus de la faculté de se mouvoir, ils transforment par photosynthèse l'énergie lumineuse, l'eau et le dioxyde de carbone en glucides à partir d'une position fixe. Parce qu'elles produisent elles-mêmes les moyens de leur subsistance, les plantes sont qualifiées d'« autotrophes » (une partie des bactéries le sont aussi) et de producteurs primaires. Puis on trouve les herbivores, qui se nourrissent de ces producteurs et que l'on appelle aussi « consommateurs primaires » ; les carnivores primaires, qui sont des « consommateurs secondaires » se nourrissant des animaux herbivores ; puis les carnivores secondaires, qui sont des « consommateurs tertiaires » se nourrissant des carnivores primaires. (...) les carnivores qui n'ont pas ou que très peu de prédateurs eux-mêmes sont appelés des « super-prédateurs », ce qui est le cas de l'espèce

humaine, dont la « stratégie » adaptative, en partie de nature culturelle, a conduit à des actes violents à l'égard du vivant. L'espèce humaine n'est forte que d'avoir renforcé son corps plutôt faible par des artefacts qui l'ont rendue puissante. Les toutes premières armes ont ainsi assuré la domination des êtres humains par rapport aux autres espèces animales.

Le fait (...) que des patrons aient pu être « paternalistes » et aient pu filer la métaphore de l'entreprise comme « grande famille » n'est pas un hasard historique, mais la trace de l'origine (parentale) de toute domination.

Aussi faut-il faire apparaître ici un autre besoin, affect ou émotion élémentaire qui entraîne avec lui son contraire et un cortège de situations ambivalentes : c'est le besoin de protection sous ses deux faces, être protégé et protéger ses proches et, inversement, agresser ou détruire, ou au mieux tenir à distance ceux qui n'entrent pas dans la catégorie du proche. *Le besoin de protéger n'est pas seulement l'expression d'une émotion altruiste et égalitaire, car il s'exprime en premier lieu dans le modèle hiérarchique de rapport parents-enfants.* Le besoin de protection et de modelage se transforme aisément en *nécessité de contrôle et de domination* d'un côté, *d'abandon à la volonté d'autrui de l'autre*, ou à l'inverse en *sentiment de révolte*. *Si la hiérarchie découle en premier chef de l'antériorité, elle va se définir comme la puissance du fort, le parent, sur le faible, l'enfant. Elle est à l'origine de tous les rapports contrastés du fort et du faible, du dominant et du dominé, du maître et de l'esclave, et de tous les pouvoirs.* Avec la domination exercée sur les siens, puis sur les autres, qui est déjà une perversion du besoin de protéger, et eu égard à la complexification des rapports sociaux, prennent toute leur force deux affects très profonds qui sont *d'un côté l'orgueil et le sentiment de puissance, de l'autre la honte, l'humiliation et le ressentiment envers l'Autre*, sentiments qui sont à l'origine de toutes les insoumissions, résistances et révoltes et dont la force ambivalence saute aux yeux dans les conflits contemporains (Héritier 2003a).

Les poules dominées baissent la tête ou se courbent en signe de soumission face à plus dominantes qu'elles. Mais ces signaux de domination ou de subordination-soumission, qui sont parfois de véritables rituels (*ligne de force des rites et institutions*), sont d'abord et avant tout destinés à signaler à l'autre son statut de dominant ou de dominé et s'épargner de nouvelles confrontations agressives coûteuses en énergie.

Synthétisant les données, De Waal écrit :

- La grimace de peur est un signal qu'aucun signe rhésus n'adresse à un subordonné, même s'il perd la confrontation. Plutôt que de refléter le résultat d'un conflit passager, ce signal doit dépendre d'une évaluation de la relation à long terme. Autrement, dit, le rang n'est pas une abstraction ; dans leur communication, les singes se réfèrent aux différences de statut qui existent entre eux. – Les femelles du rang se situent près de la frontière de leur classe sociale sont remarquablement intolérantes envers les femelles qui se trouvent de l'autre côté de cette frontière. Cela suggère l'existence d'une conscience de la stratification du groupe.

« Chez les chimpanzés, une hiérarchie stable élimine les tensions de sorte que les affrontements se raréfient : les subordonnés évitent le conflit et les supérieurs n'ont aucune raison de le rechercher. Tout le monde s'en trouve mieux. Le groupe peut vaquer à ses occupations, s'épouiller, jouer et se défendre, car personne ne se sent en danger (De Waal 2006).

Por conclure, on peut dire que les faits de domination et de hiérarchie sont omniprésents dans le vivant non humain, et que ceux-ci s'expliquent en grande partie par le fait que, les ressources (quelles qu'elles soient) étant toujours limitées, des luttes pour l'appropriation de ces ressources viennent déterminer qui peut faire quoi et qui peut avoir accès à quoi au sein du groupe (*loi Marx (2) de la lutte entre groupes ou individus*). La reconnaissance, plus ou moins durable ou éphémère selon les espèces, dans places de chacun dans un ordre hiérarchisé, a pour effet (et peut-être même pour fonction) de pacifier les rapports interindividuels, en évitant de multiplier les actes d'agression.

Dans les sociétés humaines, des rapports de dépendance-domination entre parents (ou, plus généralement, entre adultes) et enfants structurent *tous les rapports de domination* (sexués, politiques, économiques ou religieux) existants. Ils constituent le premier rapport de domination expérimenté par les individus au cours de leur existence et forment la matrice comportementale et mentale à partir de laquelle les formes de dépendance-domination les plus diverses se sont développées.

La domestication animale remonte au moins à 15 000 avec le chien, suivi par la chèvre, le mouton, le bœuf et le zébu, le porc, le chat, la poule, l'âne, le cheval, le buffle, le lama, le ver à soie, le pigeon, le chameau et le dromadaire, etc. L'homme est vis-à-vis de l'animal domestiqué comme un parasite qui se sert de son environnement pour survivre ou vivre mieux :

Durant les quelques dix millénaires qui nous séparent des premières domestications, c'est à des animaux élevés et sélectionnés par lui que l'homme a dû une grande partie de sa nourriture (lait, viande), de ses vêtements (laine, fourrure), de ses habitations (tentes en peau ou en laine, yourte de feutre) et de son confort (chauffage et éclairage à la graisse), de ses moyens de travail (moteurs animaux) et de transport (montures, attelage, bât), etc (Digard 2009).

Il faut garder à l'esprit que si l'homme a domestiqué nombre d'espèces au cours de l'histoire, il n'a lui-même jamais été domestiqué par aucune d'entre elles.

Si l'on garde à l'esprit que la domestication de l'animal non humain par l'animal humain n'est fondamentalement qu'un prolongement de la relation parent-enfant caractéristique des espèces altricielles, on comprend les processus de juvénalisation, morphologique et comportementale, des espèces domestiquées, mis en évidence par les biologistes. La relation de dépendance-domination (...) a contribué à sélectionner, dans la très longue durée de la vie des espèces, des animaux plus dociles et dont la morphologie comme le comportement manifestent des traits juvéniles (pédomorphisme). Cela se voit particulièrement bien dans la transformation du loup gris (*Canis lupus*) en chien (*Canis lupus familiaris*) : une réduction de la taille du museau, de la mâchoire, des dents et de la taille du crâne, des oreilles plus souvent pendantes, des yeux plus gros, des dispositions comportementales à la soumission, à la docilité, au jeu non agressif, tout concourt à faire de l'animal domestiqué un analogon de l'enfant humain, dépendant, fragile, docile et inoffensif.

Dans l'histoire des sociétés humaines, la domination a touché à des questions élémentaires et vitales d'accès 1) aux ressources naturelles pour la survie (eau, nourriture),

2) à des espaces-territoires ou 3) à des partenaires sexuels, autant d'enjeux présents dans l'ensemble du règne animal et, pour certains d'entre eux, dans le règne végétal. A cela, les Hommes ont ajouté au fil du temps 4) l'appropriation des artefacts permettant notamment l'accès aux ressources naturelles de base (moyens de production : outils, machines, armes pour la chasse et la pêche), mais aussi la domination par les armes (domination des autres espèces animales dans la chasse et des autres groupes sociaux dans la guerre), 5) l'appropriation du corps d'autrui, humain ou non humain (permettant la domestication, l'esclavage, l'exploitation, la prostitution), 6) l'appropriation d'artefacts culturels constitués comme utiles ou désirables par l'état culturel du monde social en question (informations, savoirs, textes sacrés, juridiques, œuvres d'art, littérature, etc.) et, enfin, 7) l'appropriation de l'équivalent généralisé que représente l'argent et qui permet de posséder l'ensemble des pouvoirs imaginables.

Alain Testart (...) affirme que la hiérarchie, au sens de principe d'ordonnement en supérieur/inférieur est partout présente en matière de religion :

La pensée religieuse est également pétrie de hiérarchies, parmi lesquelles on doit distinguer au moins : 1. Une hiérarchie du pur et de l'impur, du sacré et du profane, ou du moins une hiérarchie *en valeur*, quelle qu'elle soit (pourvu qu'elle soit à teneur religieuse), en bien ou en mal (bénéfique, maléfique). Par définition, le pur est toujours connoté positivement, l'impur négativement ; très souvent, d'ailleurs, l'opposition pur/impur est corrélée à l'opposition vie/mort. 2. Une hiérarchie en puissance : tel esprit est plus puissant que tel autre ; tel dieu, plus puissant que tel autre ; et les dieux, plus puissants que les hommes (Testart 2021).

Progressivement, dès l'apparition de la richesse, les biens matériels ont constitué un pouvoir sur les hommes et ont permis de régler des problèmes sociaux divers : payer pour avoir une épouse (« prix de la fiancée »), payer pour réparer un crime commis, s'attacher les services d'une personne qui ne peut rembourser ses dettes, etc. Le monde des « sociétés achrématiques » (sans richesse) est « un monde tout en services et en droits personnels », alors que les sociétés à richesse interposent des « choses » - leur force et leur valeur – entre les personnes.

S'il a bien existé des sociétés sans inégalités économiques sur quoi pourraient s'appuyer de telles inégalités dans des sociétés sans richesse matérielle ?), cela n'autorise nullement à parler de « sociétés égalitaires » qui n'ont jamais existé dans l'histoire :

L'idée de société égalitaire a peut-être un sens en tant qu'idéal politique – et je le dis avec ce sentiment qu'un idéal, même irréalisable, peut avoir un effet sur la réalité – mais, en tant que concept descriptif des sociétés réelles, passées ou présentes, il n'en a aucun. Les sociétés de chasseurs-cueilleurs ne sont pas plus égalitaires que les nôtres, elles sont traversées, structurées peut-on même dire, par des rapports de dépendance et/ou des rapports de force (Testart 2012).

Au moment où apparaissent les arcs, les meules, la poterie, et bientôt les silos à grain et les greniers à ignames, l'histoire humaine a déjà de nombreux millénaires derrière elle. Des millénaires au cours desquels la société était déjà fortement structurée. Autour de quoi ? Pas autour de la richesse, laquelle n'existait pas. Mais autour de ce qui fait depuis toujours courir les hommes : la quête du partenaire sexuel. (...) Et quand se développe la production

matérielle, elle se développe *dans ces structures sociales*. Quand naît la richesse, elle naît sur ce fond social plurimillénaire et elle sert d'abord et avant tout à payer pour les femmes (Testart 2012).

La domination de classe n'a pas inventé la domination ni la hiérarchie ; elle est une façon de transférer des relations de dépendance-domination préexistantes sur le terrain en expansion de la propriété des biens matériels (dans un mode de production capitaliste, les improductifs dépendent du travail des productifs pour vivre mais les dominent dans la mesure où ils détiennent les moyens de production). La domination de classe n'a pu apparaître que lorsqu'une richesse a été suffisamment accumulée, et qu'en s'appuyant par ailleurs sur des formes de domination déjà en place (par exemple, le capitalisme s'appuie sur la reproduction de la force de travail que permet la famille, où se jouent les dominations parentale et masculine).

L'une des grandes caractéristiques des sociétés capitalistes, comme l'avaient très bien vu Marx et Engels (Engels développe une réflexion très pertinente sur le fait que « le progrès de la législation enlève aux femmes, dans une mesure toujours croissante, tout motif de plainte », puisque le mariage est un « contrat librement consenti par les deux parties » et qu'il prévoit officiellement que « les deux partenaires doivent avoir l'un vis-à-vis de l'autre les mêmes droits et les mêmes devoirs ». Il compare cette situation à celle du prolétaire à qui le « bourgeois républicain radical » fait « fermer la bouche » pour les mêmes raisons juridiques, à savoir que « le contrat de travail est censé avoir été librement passé par les deux parties ». A cela, Engels oppose la « condition économique réelle des deux partenaires », de même que les rapports réels entre mari et épouse : « Ce qui se passe derrière les coulisses juridiques où se joue la vie réelle et de quelle façon s'obtient le libre consentement, la loi et les juristes n'en ont cure » (Engels 1972-1884)), et comme l'a souligné dans son travail comparatif Alain Testart, est d'avoir construit un monde juridiquement lavé de toute dépendance, pour laisser se déployer les seuls « dépendances de fait ». A la différence des sociétés esclavagistes ou féodales, les sociétés capitalistes créent la fiction d'un « travailleur libre », signant contrat, vendant volontairement sa force de travail contre salaire, pour mieux fonctionner sur la base de la seule dépendance de fait entre le capital et le travail. Si le capitalisme a besoin de cette fiction juridique des individus « libres » et « égaux », c'est pour donner l'impression aux dominés qu'ils consentent à travailler dans les conditions qui leur sont imposées, et ne plus laisser subsister que des *inégalités de fait* que les dominants passent généralement leur temps à dénier, à relativiser ou à justifier (par l'idéologie du mérite notamment).

L'étude des sépultures donne à penser que des inégalités statutaires ont existé dès le Paléolithique supérieur (entre – 40 000 et – 9500). Certaines tombes montrent que les personnes décédées – des personnes exerçant des fonctions politiques ? religieuses ? esthétiques ? des chasseurs émérites ? – ont été enterrées avec des objets ou des parures qu'on peut considérer comme précieux, étant donné le temps de fabrication nécessaire et les types de matières dans lesquels ils ont été faits. Ce sont parfois des milliers d'heures estimés pour la réalisation des objets de prestige les plus sophistiqués. Les morts sont accompagnés de parures et d'offrandes funéraires, de perles en ivoire, de dents percées, etc.

Mais la pratique des morts d'accompagnement, longuement étudiée par Alain Testart, est sociologiquement encore plus riche de sens que les marques de prestige laissées dans les tombes, et ce dans la mesure où elle manifeste les *dépendances* entre les individus de ces

sociétés. (...) dans tous les cas, le mort est en position de domination. Il est le maître : le maître d'un animal domestique, le maître d'une esclave ou le maître de maison. Et les accompagnants sont des dépendants. Comme le dit bien Testart, « les faire mourir au moment où leur maître meurt représente une façon de dire qu'ils ne sont rien sans lui ».

Alain Testart va encore plus loin dans l'interprétation des pratiques d'accompagnement. Si « la pratique de l'accompagnement funéraire témoigne de l'existence de relations de fidélité personnelle au sein d'une société » et qu'elle est « favorable au despotisme », dans la mesure où « le fait qu'un homme ait à sa disposition d'autres hommes prêts à tout pour lui, fidèles jusqu'à mourir pour sa personne, lui confère de toute évidence un pouvoir certain », alors on peut faire l'hypothèse que « l'Etat a pu naître comme la création d'un homme qui s'appuie sur ses fidèles personnels pour s'assurer le pouvoir » (Testart 2004b).

- Remarques conclusives sur les conditions d'émergence de l'Etat

On peut (...) se demander à partir de quel moment la *balance des forces* entre le chef et les membres de son groupe s'inverse, en faisant passer le premier du statut de simple représentant du groupe au *service du groupe*, et dépourvu à peu près complètement de pouvoir et, plus précisément, de moyens d'exercer le pouvoir, à celui de chef qui *monopolise la violence physique (armée, police) et/ou symbolique (culture, « religion ») légitime*, et qui place les membres du groupe *à son service*.

Lorsque ces processus de délégation et de remise de soi s'étendent et deviennent durables (vs éphémères, comme dans le cas de la « police des bisons », chez les Indiens des Plaines, qui règle uniquement les temps de chasse collective), et lorsqu'ils transcendent les groupes particuliers, alors ils commencent à laisser émerger des Etats. Mais, comme le souligne Testart, pendant longtemps les premières formes étatiques vont supporter ou tolérer – elles ne peuvent faire autrement étant donné la balance des pouvoirs – que d'autres pouvoirs (e.g. les pouvoirs domestiques, des parents sur les enfants ; les pouvoirs des chefs de clan ou de lignage, etc.) puissent s'exercer en dehors de son contrôle. Toutes les théories prétendent *générales* de l'Etat qui ne s'appuient que sur l'examen de l'Etat moderne, indissociable d'un corps de fonctionnaires et d'une puissante bureaucratie, ne peuvent que définir fautivement l'Etat *en général* à partir d'une forme culturelle d'Etat *en particulier*.

En poursuivant l'argumentation développée dans les précédents chapitres, le peut formuler la thèse selon laquelle *l'origine de l'Etat prend sa source dans la domination universelle des parents sur les enfants, ou, inversement, dans la nécessaire dépendance des enfants par rapport à leurs parents*. Ce pouvoir immense, et quasiment absolu pendant plusieurs années, du parent sur l'enfant n'a pu, au cours de l'histoire de l'humanité, immédiatement se transposer comme tel sur le plan collectif, dans le rapport chef/groupe. Au départ, le « chef » n'a pas, ou que très peu, de pouvoir. Mais ce n'est pas un hasard si les anthropologues l'ont, malgré leurs hésitations, désigné par ce nom de « chef », car il constitue *l'élément politique de base (ou minimal) sur lequel l'Etat va se construire et prendre de l'ampleur* : un individu séparé du reste des individus et vers qui tout converge. Il faudra

attendre les premiers Etats despotiques, puis beaucoup plus tard les monarchies absolues, pour que le commandement dans l'ordre collectif commence à atteindre un niveau de puissance comparable au commandement des parents sur leurs enfants. Considéré de cette manière, l'Etat est une concentration, entre les mains d'un seul, des pouvoirs exercés sur l'ensemble du (ou des) groupe(s).

L'Etat advient comme une réponse nécessaire – et convergente – au problème de cohésion collective posé par un certain degré de différenciation. (...) On peut ainsi dire que l'Etat est l'institution séparée qui exerce, de façon légitime, les fonctions de gouvernement et de justice, de protection-attaque-arbitrage-sanction physique à l'intérieur et à l'extérieur du groupe, de protection nourricière et sanitaire, de protection symbolique, d'organisation économique et, plus tardivement dans l'histoire, de socialisation-transmission culturelle.

18

---

### Magico-religieux et dépendance-domination

Concernant ce que l'on peut appeler la ligne de force du magico-religieux, il faut noter tout d'abord qu'il n'y a guère de prémices à mentionner chez les animaux non humains, et que cette absence de preuves en matière de comportements sociaux liés au sacré est en soi un fait central pour comprendre l'une des grandes spécificités des sociétés humaines. (...) Le second point important est évidemment l'universalité de la présence de magie ou de religion dans toutes les sociétés connues par la préhistoire, l'anthropologie, l'histoire ou la sociologie. Pas de société humaine sans dimension magique ou religieuse, pas de société humaine sans « sacré », sans esprit ni divinités, et cela devrait être considéré comme un fait intrigant, et même comme une énigme à résoudre.

En l'occurrence, la fait magico-religieux n'est sans doute que la conséquence – plus embarrassante qu'adaptative – de la capacité (symbolique-langagière) à se représenter ses difficultés, sa faiblesse, sa vulnérabilité et même son caractère mortel. Tout être vivant meurt, mais seuls les êtres humains dotés d'un langage le conçoivent.

Je soutiens ici que le rapport de dépendance parent-enfant, conséquence de l'altricialité secondaire propre à l'espèce humaine, est à l'origine de la matrice sociale présente dans toutes les sociétés humaines, qui oppose et relie tout à la fois, le puissant au faible, et du même coup, le sacré au profane. (...) le dominant, quel qu'il soit, est ainsi sacralisé – la sacralisation n'étant que l'effet subjectif du rapport de domination objectif intériorisé.

En créant symboliquement des forces qui les dépassent, et qui sont censées avoir le contrôle sur l'ensemble des éléments du monde, les Hommes de toutes les sociétés ont élaboré des fictions qui leur permettent de faire face symboliquement, affectivement, émotionnellement à toutes ces difficultés et à l'anxiété qu'elles engendrent. Elles sont les puissances ou les forces qu'on implore ou à qui on s'adresse, celles qui rassurent, réconfortent, protègent, soulagent, accompagnent. Or cette situation est homologue à celle de l'enfant dépendant de ses parents ;

Le sentiment de la dévotion religieuse est d'une haute complexité. Il est constitué d'amour, d'une soumission complète à un supérieur transcendant et mystérieux, d'un fort sentiment de dépendance, de peur, de respect, de gratitude, d'espoir en l'avenir, et peut-être d'autres éléments. Aucun être ne saurait éprouver une émotion si complexe avant d'avoir atteint dans ses facultés intellectuelles et morales un niveau d'avancement au moins modérément élevé. Néanmoins, nous voyons quelque analogie éloignée entre cet état d'esprit et l'amour profond qu'éprouve un chien pour son maître, et qui est associé avec une soumission complète, un peu de crainte, et peut-être d'autres sentiments. Le comportement d'un chien lorsqu'il retrouve son maître après une absence, et, comme je puis l'ajouter, d'un signe envers son gardien bien-aimé, est largement différent de celui qu'ils manifestent vis-à-vis de leurs semblables (...) le professeur (Wilhelm) Braubach (...) va jusqu'à soutenir que le chien regarde son maître comme un dieu (Darwin 2013-1871).

Dès lors qu'une institution de pouvoir séparée voit le jour, (...) le basculement des ancêtres, des héros ou des esprits, qui occupaient jusque-là une position antérieure (passé mythique) sur un axe horizontal, les place désormais en position verticale et transcendante. Un tel basculement est la traduction symbolique de la séparation d'une institution de pouvoir qui s'est approprié l'ensemble des pratiques mythico-rituelles ou magico-religieuses et qui domine l'ensemble du groupe.

Dans nombre de sociétés sans Etat et dotées de chamanes, la fonction du chamanisme consiste à repousser la mort, à expulser la maladie, en un mot à protéger la vie. Maurice Godelier précise d'ailleurs un point intéressant, à savoir que le chamane ne s'occupe pas de toutes les maladies en général, mais seulement des maladies invisibles, intérieures, liées à des bactéries, des parasites ou des virus, etc., et pour lesquelles les hommes sont dépourvus de remèdes. Les autres relèvent tout simplement de la médecine et de la pharmacopée traditionnelles. Cela ne fait que confirmer l'idée selon laquelle l'impuissance fait partie des ingrédients de base de tout discours et de toute action symbolique de nature magico-religieuse. Pour conjurer le sort, c'est-à-dire prévenir et tenter d'empêcher la mort, tout événement potentiellement dangereux pour la vie des membres de la société, tel qu'une naissance ou une épidémie, s'accompagne de rituels dans les sociétés traditionnelles.

La comparaison de quatorze religions issues de quatorze sociétés (avec ou sans Etat, avec ou sans classes, avec ou sans castes) fait apparaître un « socle universel » ou des « invariants », et notamment le fait que « la mort n'est pas la fin de la vie » ; « Dans toutes les religions, qu'elles soient monothéistes ou polythéistes, tribales ou étatiques, *la mort n'est pas la fin de la vie*. La vie continue après la mort. Si on retire ce postulat spéculatif, il n'y a plus de religion » (Godelier 2019).

Testart notait à propos des Aborigènes d'Australie qu'en dehors des rites d'initiation (avec révélation et secret), qui distinguent les êtres entre eux (les adultes des enfants, les hommes des femmes, les détenteurs de pouvoirs magiques de tous les autres, etc.), les autres rites sont essentiellement « des rites de "multiplication" qui visent à la reproduction de la nature (à la fois la reproduction des espèces animales et végétales et la reproduction des êtres humains).

*Le culte des ancêtres est un hommage à la tradition, à la cumulativité, bref, au passé :*  
« Par rapport à ce passé, donc, dont dépend si évidemment sa propre vie, 'l'individu

éprouve une dépendance reconnaissante. Tant qu'il agit conformément à la tradition, il peut jouir de la sécurité et du bonheur, car il compte sur quelque chose de bien plus grand que ses propres qualités d'esprit et de corps » (Radcliffe-Brown 1922).

19

---

## Partition sexuée et domination masculine

Une grande partie du monde animal est partagée en deux sexes. Dans le cas notamment des mammifères, cette division implique la nécessité d'un coït pour se reproduire, et le fait qu'un seul des deux sexes, en l'occurrence le sexe féminin, puisse enfanter et allaiter.

Pour une espèce culturelle comme l'espèce humaine, qui accompagne toutes les activités de symboles et de langage, cette partition est, selon toute probabilité – avec la symétrie bilatérale du corps humain (partie gauche, partie droite) l'opposition entre parents et enfants et l'opposition entre « nous » et « eux » - à la base de la pensée dualiste qui structure universellement les systèmes de représentation humains. Tout se passe comme si le système des oppositions symboliques prenait appui notamment sur cette partition biologique fondamentale qu'est la partition sexuée.

Autant il est facile de comprendre que l'altricialité secondaire, impliquant une longue dépendance de l'enfant vis-à-vis des parents, combinée à la particularité humaine d'accumulation culturelle (sous la forme de savoirs incorporés ou d'artefacts objectivés), fasse le lit de la domination des autonomes sur les dépendants, des expérimentés sur les inexpérimentés, des parents sur les enfants, des vieux sur les jeunes, des aînés sur les cadets, et, par la vertu du symbolique, des ancêtres morts sur les présents vivants et des esprits ou des dieux sur les hommes, autant il semble plus difficile de comprendre la domination quasi universelle des hommes sur les femmes, comme plus généralement des mâles sur les femelles dans nombre de sociétés animales non humaines.

Parmi les grandes tentatives de résolution de l'énigme de la domination masculine, il y a la thèse, très surprenante, formulée par Françoise Héritier à propos du pouvoir ou du privilège « exorbitant » que représenterait le fait de procréer et, plus encore, de pouvoir mettre au monde des garçons comme des filles – du « même » et du « différent ». Ce pouvoir aurait provoqué une réaction masculine en vue de contrôler les femmes. L'anthropologue écrit : « Les femmes sont dominées non parce qu'elles sont sexuellement des femmes, non parce qu'elles ont une anatomie différente, non parce qu'elles auraient naturellement des manières de penser et d'agir différentes de celles des hommes, non parce qu'elles seraient fragiles ou incapables, mais parce qu'elles ont ce privilège de la fécondité et de la reproduction des mâles. »

Mais on peut légitimement se demander pourquoi un tel pouvoir n'aurait pas pu, au moins dans une partie de sociétés ayant existé, être mis à profit par les femmes et converti en pouvoir plus général sur les hommes. Comme le dit très bien Christophe Darmangeat : « Pourquoi et comment les hommes sont parvenus à leurs fins, pourquoi et comment les

femmes se sont laissé inférioriser, autant de questions dont le lecteur de Françoise Héritier cherchera en vain la réponse dans ses écrits. »

Darmangeat écrit que « la domination masculine trouve son origine ultime dans la division sexuelle du travail et dans le monopole de la chasse et des armes ». Mais la question reste alors entière de savoir pourquoi les femmes n'ont jamais, ici ou là, ni contesté ce monopole ni modifié la table des valeurs qui attribue des prestiges différents aux différentes fonctions dans la division du travail (s'occuper des enfants, faire la cueillette, chasser ou pêcher, faire la guerre, faire de la politique, exercer des actes magico-religieux, etc.).

D'autres encore, tel Pierre Bourdieu, s'en tiennent à l'idée que la domination masculine reposerait sur une construction sociale arbitraire (il serait préférable de parler de « construction culturelle »), sans jamais toutefois indiquer quelle pourrait être l'origine d'une orientation quasi universelle. D'autres enfin, tel Alain Testart, fournissent des analyses qui entendent rendre raison d'une division sociale du travail extrêmement cohérente depuis les premières sociétés par l'étude des logiques sous-jacentes qui président aux interdictions, tabous et exclusions qui pèsent sur les femmes. Mais Testart reconnaît lui-même qu'expliquer la division sexuée du travail ne signifie pas expliquer la domination masculine.

Enfin, on peut écarter la thèse qui ferait de la domination masculine l'origine de toute domination sociale, le modèle premier des autres types de domination. Cette position, peut-être inspirée des propos de Marx et Engels sur les premières formes, sexuées de la division du travail, a été formulée, entre autres, par l'archéologue et préhistorien Jean-Paul Demoule, sous une forme interrogative. (...) Cette thèse néglige le fait que le rapport parent-enfant constitue, indépendamment du rapport homme-femme, un rapport universel de domination au sein de l'espèce humaine. Non seulement il n'y a pas de raison de considérer que tous les rapports de domination se fondent sur le rapport de domination homme-femme, mais il y a tout lieu de penser que ce rapport est lui-même forcément dépendant du rapport parent-enfant. C'est cette hypothèse que je vais ici m'efforcer d'étayer de différentes manières.

La situation la plus clivée, du point de vue de la répartition sexuelle des tâches, s'observent chez les mammifères qui combinent le fait d'être à la fois principalement polygames (le plus souvent polygynes, et parfois polyandres) dans l'écrasante majorité des espèces, ce qui rend l'investissement paternel plus improbable, et vivipares, ce qui rend l'investissement maternel plus intense. (...) Chez les primates, c'est en général la mère qui s'occupe principalement du nourrisson, mais d'autres soins sont fournis par le père ou par d'autres femelles. « Les soins paternels se limitent généralement à la protection contre les prédateurs et les intrus mâles. Cette protection masculine est essentielle pour les nourrissons qui risquent des attaques infanticides de la part des mâles adultes ».

Une partie du mystère de la domination masculine tombe si l'on considère la manière dont s'associent, par la force biologique et sociale des choses, hommes, femmes et enfants. Les hommes ne portent pas les enfants durant neuf mois ; ils n'endurent pas les souffrances de l'accouchement, qui a longtemps été un moment de danger pour la vie de l'enfant comme pour celle de la mère ; et ils n'allaitent pas les nourrissons, sachant que le biberon et le lait maternisé sont des inventions extrêmement récentes dans l'histoire de l'humanité et que,

depuis trois millions d'années que le genre Homo existe, l'allaitement a été la seule façon de nourrir les bébés pendant de très longs mois.

C'est sans doute l'anthropologue Ashley Montagu qui a le mieux décrit, de façon circonstanciée, la situation des hommes et des femmes face à la répartition des tâches, même si son argument en lien avec la différence de musculature est plus contestable. Il écrivait ainsi :

Un bébé hominidé n'est pas commodément emporté dans une expédition de chasse ; il est trop grand, trop dépendant, il peut pleurer à tout moment et effrayer le gibier, et il peut être mis en danger. De plus, il peut y avoir d'autres frères et sœurs qui ont besoin des soins de la mère. La grossesse et la parturition ne sont pas non plus compatibles avec la chasse. Pour toutes ces raisons, et d'autres encore, le fait qu'elle ne peut pas courir aussi vite que le mâle, et parce qu'elle est musculairement moins puissante que lui, la femelle ne peut pas être une chasseuse aussi efficace. La chasse était alors appelée à devenir une occupation exclusivement—nt masculine et ainsi naquit la première division économique du travail entre les sexes. La femme devait rester la cueilleuse, et le mâle devenir le chasseur.

Réfuter la thèse selon laquelle la plus faible mobilité des femmes et leur éloignement des activités prestigieuses et dangereuses sont dus à ses fonctions reproductrices et maternelles, en arguant du fait qu'être enceintes ne les a jamais empêchées de travailler et de se déplacer, que les difficultés ne portent que sur les derniers mois de grossesse et qu'elle ne sont pas toujours enceintes, c'est ne pas prendre la mesure du problème et juger de la situation des femmes à partir de la situation contemporaine, dans laquelle le confort matériel est sans commune mesure avec celui qu'ont connu les sociétés humaines du passé. Non seulement les grossesses peuvent se succéder, mais l'allaitement prolongé parfois au-delà de l'âge de trois ans, qui requiert une présence constante des mères, et la nécessité dans tous les cas de s'occuper pendant plusieurs années d'une progéniture particulièrement dépendante et vulnérable rendent forcément les femmes moins mobiles. Rapportés à une espérance de vie qui n'a longtemps pas dépassé la trentaine d'années, tous ces faits, qui constituent autant de freins cumulés, ne sont pas anodins.

Si, comme j'en ai fait l'hypothèse, le rapport parents-enfants propre à notre espèce est central dans le développement des sociétés humaines ; alors le « rapprochement » très fort entre la femme et l'enfant n'est pas la simple transposition d'un modèle (association analogique de la situation de la femme et de celle de l'enfant, ou attribution aux femmes des propriétés enfantines), mais bien la preuve que la femme est depuis toujours associée à l'état d'enfance (de faiblesse, de fragilité, de dépendance, d'impéritie, d'impuissance) parce qu'elle est la seule à porter l'enfant. Ce fait biologique a eu d'emblée des conséquences sociologiques mais pas de la façon où on l'entend habituellement. Ce n'est pas que la biologie expliquerait les faits sociaux, mais que la biologie n'est qu'une autre forme de sociologie quand elle s'intéresse à des faits sociaux fondamentaux des sociétés humaines.

Dans nombre de mythologies et de récits de création de par le monde, non seulement la femme arrive après l'homme, mais elle en est même issue, comme si celui-ci était son géniteur. (...) Ce qui est fascinant dans ces récits qui proviennent de sociétés très différentes, c'est le fait qu'ils font apparaître une combinatoire multiple, mais pas infinie, qui place systématiquement la femme en situation subalterne, avec une forte tendance à la

mettre en position de postériorité, de fragilité, d'incomplétude et d'imperfection : autrement dit dans une relation d'enfant à parent.

Pour comprendre les raisons de l'omniprésence de la domination masculine, une autre hypothèse que celle du retournement du pouvoir féminin de reproduction du même et du différent a été formulée par Françoise Héritier. Elle touche à la question du sang, mais concerne en fait la vulnérabilité des femmes. L'anthropologue oppose le sang que les hommes font couler volontairement chez leurs ennemis ou chez les animaux qu'ils chassent, qu'ils voient aussi couler de leur propre corps quand ils sont blessés à la guerre ou à la chasse, au sang menstruel des femmes qui coule involontairement. Ce sang qui coule chaque mois du corps des femmes et s'accompagne parfois de douleurs fait d'elles des êtres régulièrement « blessés », et beaucoup plus vulnérables par rapport aux hommes.

Alain Testart a développé son interprétation de la division sexuée du travail à partir de la question du sang. (...) Quand elles participent à la chasse, elles jouent essentiellement un rôle de rabatteuses et ne sont armées que de gourdins et jamais d'armes tranchantes, à savoir « celles qui font couler le sang des animaux ». Le sang qui coule apparaît donc comme un élément déterminant de l'exclusion des femmes :

Tout se passe donc comme si la femme ne pouvait mettre en jeu le sang des animaux alors qu'il est question, en elle, de son propre sang. Tout se passe comme si ne pouvaient être mis en présence deux sangs. Tout se passe comme si on ne pouvait cumuler un sang et un autre. Le contrepoint de cette affaire est le suivant : si l'un des deux écoulements sanglants fait défaut, il n'y a plus cumul, il n'y a plus de problème. C'est ainsi que la chasse non sanglante peut être féminine, ainsi que nous l'avons vu. Mais aussi : si la femme ne saigne pas, elle peut faire la chasse, même sanglante (Testart 2014a).

Comment les hommes auraient-ils pu se représenter ces saignements féminins réguliers, qui peuvent être accompagnés de douleurs ventrales, autrement que comme une forme de blessure, avant que la médecine n'établisse un lien rationnel entre ces saignements et le fonctionnement normal de l'utérus ?

La question n'est absolument pas de remettre en cause l'aspect culturel de la domination masculine, puisque la culture est une dimension *omniprésente* de toute activité sociale humaine. Le problème se situe à un autre niveau, plus explicatif que descriptif. Si les formes variables de la culture étaient explicatives de tout ce que nous observons, alors les chercheurs devraient pouvoir constater une très grande variation dans les rapports sociaux entre les sexes : des sociétés à forte domination féminine côtoieraient aussi bien des sociétés à forte domination masculine que des sociétés parfaitement égalitaires ou des sociétés dans lesquelles hommes et femmes domineraient des domaines différents de la vie sociale, et tout cela se succèderait dans l'histoire ou se développerait parallèlement dans divers espaces géographiques.

Pour montrer pourquoi Bourdieu et un grand nombre de chercheurs en sciences sociales avec lui attribuent trop rapidement à la culture, à l'histoire, à l'arbitrarité culturelle ou historique la « responsabilité » des rapports de domination hommes-femmes, je vais m'appuyer sur des faits éthologiques – concernant notamment les écrevisses, les chimpanzés et les loups – qui montrent à quel point ce que nous observons dans les sociétés humaines

peut être analogue à ce qui est observé dans des sociétés animales ne possédant ni langage symbolique ni institution culturelle.

Dans un paragraphe intitulé « Comportement destinés à montrer sa soumission et à rassurer », Jane Goodall note que les comportements du dominant comme ceux du dominé sont de deux types : les comportements liés au rapport mâle-femelle et ceux liés au rapport parent-enfant, indiquant ainsi que la ritualisation des rapports sociaux de domination puise dans le registre comportemental des deux grands modèles de dominant structurant la vie sociale :

Souvent, après avoir menacé ou attaqué, un subordonné s'approche de son agresseur pour lui exprimer sa soumission ou l'apaiser. Cela implique un certain nombre de gestes et de postures : il peut notamment *tourner la croupe en direction de son agresseur, se coucher sur le sol devant lui, lui tendre la main, le toucher ou l'embrasser*. Le chimpanzé dominant, bien souvent, répond en faisant un geste pour toucher son subordonné, *lui tend la main, lui caresse doucement la tête, le dos ou une autre partie du corps, l'embrasse, l'épouse un moment ou le prend dans ses bras* (Van Lawick-Goodall 1971).

Cela signifie donc que, au moins pour certaines espèces, l'acte de pénétration par les mâles sur les femelles est bien déjà comportementalement, pré-symboliquement, perçu comme un acte de domination. (...) Ainsi, lorsque Bourdieu écrit que « dessus ou dessous, actif ou passif, ces alternatives parallèles décrivent l'acte sexuel comme un rapport de domination. Posséder sexuellement, comme en français "baiser" ou en anglais "to fuck", c'est dominer au sens de soumettre à son pouvoir, mais aussi tromper, abuser ou, comme nous disons, "avoir" (tandis que résister à la séduction, c'est ne pas se laisser tromper, ne pas "se faire avoir") ».

Sur environ dix mille sociétés humaines passées ou présentes étudiées par les sciences sociales, aucune n'a organisé la domination nette des femmes sur les hommes. On observe quelques cas de polyandrie (mariages d'une seule femme avec plusieurs hommes) et des rapports parfois moins déséquilibrés pour les femmes, mais jamais de matriarcat au sens d'une société où le pouvoir serait concentré entre les mains des femmes.

Partout, depuis le paléolithique, ce sont donc les hommes qui détiennent les armes les plus efficaces et qui sont formés et organisés pour les utiliser. Partout, ce sont les hommes qui sont attribués l'essentiel ou la totalité des fonctions politiques (mais aussi religieuses), n'en concédant le plus souvent aux femmes que la portion congrue. Partout, les hommes ont bénéficié là d'un point d'appui qui a pu leur permettre de soumettre les plus faibles – les femmes ou d'autres hommes – afin de capter leur travail ou de renforcer leur puissance sociale. C'est la raison pour laquelle, nulle part, on n'a vu les femmes diriger la société sans un « matriarcat » qui aurait été le miroir inversé du « patriarcat ». C'est aussi la raison pour laquelle, dans bien des sociétés, les hommes ont concentré entre leurs mains tous les pouvoirs et tous les prestiges. Maîtres des armes, de la guerre, de la politique et de la magie, ils y sont également maîtres du gibier, du bétail et du commerce ; de toutes parts, ils exercent des droits non réciproques sur les femmes, sur leur travail comme sur leurs alliances matrimoniales et leurs corps (Darmangeat 2012).

« Même la filiation matrilineaire n'est « en rien un gage d'une "prédominance" des femmes, ni même d'une position moins défavorable pour elles » : « le fait que la filiation

clanique passe par les femmes n'a jamais empêché celles-ci de pouvoir être placées sous l'autorité plus ou moins abrupte des hommes. Dans la plupart des sociétés matrilineaires, en effet, ce sont bel et bien ces derniers qui détiennent le pouvoir, tant au sein du cercle familial que dans la sphère publique » (Darmangeat 2012). La matrilocalité, elle, renforce le pouvoir des femmes et peut atténuer la domination masculine mais jamais l'effacer totalement. Quant au cas, assez unique, de la société que formaient jusque vers la fin du 20<sup>e</sup> siècle les Na de Chine, l'absence de père et de mari n'empêche pas les hommes de garder la main sur les plus hautes fonctions politiques, militaires et religieuses, avec un rôle prédominant de l'oncle maternel de l'enfant au sein de la famille. Chaque lignée était dotée d'un chef masculin et d'un chef féminin, mais le premier était classiquement chargé des affaires extérieures et le second des affaires intérieures, et le premier était nettement plus influent que le second.

Par ailleurs, l'échange des femmes dans une grande majorité de sociétés primitives, mis en avant par Lévi-Strauss, est l'indice très net d'une domination masculine, puisque les hommes décident du sort ou du destin de la vie des femmes, et que l'inverse n'est évidemment pas envisageable. Par exemple, les Aborigènes d'Australie font des femmes un enjeu d'échanges et de luttes (les conflits violents touchant souvent à la question des femmes ; notamment dans le cas de viols par des hommes venant d'une autre tribu). Dans les sociétés sans richesse et sans Etat, celles dans lesquelles d'autres formes de domination (économique et politique notamment) ne se sont pas encore très développées, les femmes font l'objet d'échanges entre groupes et la domination des hommes sur les femmes y est là aussi particulièrement visible (Testart 2012).

Je me suis efforcé de montrer que certaines propriétés biologiques de l'espèce (altricialité secondaire, partition et reproduction sexuées, dimorphisme sexuel, menstruations, gestation, accouchement et allaitement féminins), qui sont le produit d'une longue histoire évolutive, ont eu des conséquences majeures sur des traits centraux de l'organisation des sociétés humaines, et notamment sur les rapports entre les hommes et les femmes. Ces propriétés ont pesé de tout leur poids sur l'organisation sociale des êtres humains, d'autant plus fortement qu'à l'aube de l'humanité, quand *Homo sapiens* commença à se distinguer des Australopithèques, le processus d'accumulation culturelle n'en était qu'à ses débuts et resta longtemps très lent. La culture – les savoirs, les artefacts, les institutions – s'est donc développée dans des cadres sociaux déjà largement fixés par l'interaction entre les propriétés biologiques de l'espèce et des conditions écologiques données.

20

---

Famille, parenté, société

L'altricialité secondaire est, selon toute probabilité, la propriété centrale de l'espèce humaine qui a exercé une pression dans le sens d'un traitement plus collectif de la progéniture, et du même coup de la formation d'un groupe stable d'entraide autour de l'aide au couple mère-enfant.

Pas de société humaine sans parenté quel qu'en soit le système, pas de société sans famille, quelles qu'en soient la forme et la composition (monogame, polygame – polygyne ou polyandre – ou monoparentale). L'attrait pour les différences culturelles empêche souvent de

voir l'essentiel d'un phénomène. Pourtant, comme ; le dit l'anthropologue allemand Christoph Antweiler, « la famille de base, au sens spécifique d'une unité composée d'une mère et d'un enfant ou de plusieurs enfants, est universelle ». La raison de cette universalité est facile à saisir si l'on tient compte du fait, longuement développé précédemment, de l'altricialité secondaire de notre espèce.

Dans les sociétés dites « primitives », qu'ont longtemps étudié les ethnologues, la parenté constitue l'une des armatures principales du groupe social. Les membres du groupe sont, à un degré ou à un autre, tous parents, et se distinguent des autres groupes qui ne sont pas parents.

Les trois grands rapports de domination parents-enfants, hommes-femmes et aînés-cadets sont liés aux trois grandes relations que Claude Lévi-Strauss retient pour définir une structure de parenté : « Pour qu'une structure de parenté existe, écrit-il, il faut que s'y trouvent présents les trois types de relations familiales toujours données dans la société humaine, c'est-à-dire : une relation de consanguinité, une relation d'alliance, une relation de filiation ; autrement dit, une relation de germain à germaine, une relation d'époux à épouse, une relation de parent à enfant ». Domination parentale, domination masculine et domination des aînés sur les cadets sont trois grandes constantes des rapports de domination. Mais de domination ou de dépendance, il n'en est malheureusement pas question chez le fondateur de l'anthropologie structurale, qui efface cette dimension centrale de toute société humaine.

Alain Testart a qualifié de « découverte scientifique fondamentale » la mise en évidence par l'anthropologue étatsunien Lewis Morgan de l'« importance de la parenté dans les sociétés primitives ». Pour Morgan, la parenté est centrale dans des sociétés qui ne se sont pas encore très développées technologiquement comme économiquement, qui ne disposent pas d'institutions de pouvoir séparé très puissantes et qui ne sont que très peu différenciées (la division du travail étant d'abord et avant tout fondée sur une division entre les sexes). Ce n'est que lorsque l'état de développement de la société le permet que la parenté est supplantée par d'autres sphères d'activité.

S'appuyant sur le travail de Morgan, Friedrich Engels a, lui aussi, compris l'importance de la parenté dans les premières sociétés, sans toutefois saisir les effets sur l'ensemble de la société des trois grands points névralgiques que sont les rapports parents-enfants, les rapports hommes-femmes et, secondairement, les rapports aînés-cadets :

Les institutions sous lesquelles vivent les hommes d'une certaine époque historique et d'un certain pays sont déterminées par ces deux sortes de production : par le stade de développement où se trouvent d'une part le travail, et d'autre part la famille. *Moins le travail est développé, moins est grande la masse de ses produits et, par conséquent, la richesse de la société, plus aussi l'influence prédominante des liens du sang semble dominer l'ordre social.* Mais, dans le cadre de cette structure sociale basée sur les liens du sang, la productivité du travail se développe de plus en plus et, avec elle, la propriété privée et l'échange, l'inégalité des richesses, la possibilité d'utiliser la force de travail d'autrui et, du même coup, la base des oppositions de classes : autant d'éléments sociaux nouveaux qui s'efforcent, au cours des générations, d'adapter la vieille organisation sociale aux circonstances nouvelles, jusqu'à ce que l'incompatibilité de l'une ou des autres amène un complet bouleversement. La vieille

société basée sur les liens du sang éclate par suite de la collision des classes sociales nouvellement développées : une société nouvelle prend sa place, organisée dans l'Etat, dont les subdivisions ne sont plus constituées par des associations basées sur les liens du sang, mais par des groupements territoriaux, une société où le régime de la famille est complètement dominé par le régime de la propriété, où désormais se développent librement les oppositions de classes qui forment le contenu de toute l'histoire écrite, jusqu'à nos jours (Engels 1972-1884).

De même, bien que fort éloigné du marxisme, Claude Lévi-Strauss s'inscrit dans la même ligne de pensée que Morgan et Engels en remarquant tout d'abord que le système de parenté occupe une place prépondérante dans les sociétés qui n'ont vu se développer ni formes étatiques ni richesse, et encore moins de marché et de classes sociales. (...) Cela le conduit à remarquer, en s'appuyant sur Marx et Engels, que les rapports de production et l'économie n'ont pas toujours été le lieu central de la structuration de ce qu'Alain Testart appelait les rapports sociaux fondamentaux : « C'est, en effet, chez Marx et chez Engels, une idée fréquemment exprimée que les sociétés primitives, ou censées telles, sont régies par des liens de consanguinité (que nous appelons aujourd'hui structures de parenté) et non par des rapports productifs ». Testart désignait la question de l'articulation entre la détermination en dernière instance par l'économie et la parenté dominante dans les sociétés primitives comme « le problème le plus général qu'ait à affronter le marxisme face aux sociétés primitives ».

Dans une veine marxiste, Christophe Darmangeat souligne bien l'importance dans les sociétés primitives des relations de parenté en rappelant que « les sociétés primitives ne sont structurées ni par l'Etat ni par le marché » et qu' « une forme privilégiée que prennent les rapports sociaux – y compris les rapports politiques et économiques – est celle de la parenté, d'une parenté souvent organisée différemment de la nôtre, définissant des catégories et des groupes » : Ceux-ci, chose inconnue dans nos sociétés, forment de véritables organisations, des personnes morales, pour employer un terme juridique moderne, ; reconnues comme telles et agissant solidairement sur le terrain économique, politique ou religieux. C'est par exemple l'appartenance à tel groupe de parents qui détermine un droit sur une terre ou celui d'être protégé ou vengé en cas d'agression ».

21

---

Eux/nous : ethnocentrisme, racismes

Dans l'histoire des sociétés humaines, l'un des grands invariants réside dans l'opposition entre un « nous », chargé de toutes les valeurs positives imaginables, et un « eux » associé à tout ce qui est perçu comme négatif. Le renvoi de l' « autre » (clan, tribu, société, ethnie, race ;, classe, caste, ordre, groupe, catégorie, etc.) du côté de la laideur, de l'ignorance, de l'animalité, de la « barbarie » ou de la « sauvagerie » est le principe de tout ethnocentrisme. (...) Claude Lévi-Strauss écrivait ainsi à propos de l'ethnocentrisme :

L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent d'un nom qui signifie les « hommes » ( ou parfois -dirons-nous avec plus de discrétion – les « bons », les « excellents », les « complets »-, impliquant ainsi que les autres tribus, groupes

ou villages ne participent pas des vertus – ou même de la nature – humaines, mais ont au plus composés de « mauvais, de « méchants », de « singes de terre » ou d' « œufs de pou » (Levi-Strauss 1987-1952).

Ce que je vais l'efforcer ici de démontrer, c'est le fait que l'opposition eux/nous n'est que la traduction et le prolongement, dans l'ordre symbolique propre à notre espèce, d'un mécanisme de « défense » présent dans l'ensemble du vivant, défense du proche par rapport à tout ce qui est perçu comme lointain, étranger, extérieur à son propre groupe. Dans les espèces animales à partition sexuée, cela commence avec la défense – par la mère seule, la mère et le père, ou plus rarement le père seul – de sa progéniture contre les attaques extérieures (prédateurs, infanticides perpétrés par des mâles). (...) dans le cas des insectes eusociaux (fourmis ou abeilles notamment), l'ensemble des membres œuvrant et veillant à la bonne reproduction du groupe, l'entre-soi s'élargit à l'ensemble de la colonie, et les membres de ces sociétés ont des moyens chimiques de reconnaître immédiatement l'appartenance ou la non-appartenance d'un individu à leur groupe. La logique de défense du « même » et de méfiance vis-à-vis de l' « autre » est une loi générale qui structure les relations sociales dans l'ensemble du vivant.

Le « nous, qui était un « nous » de proximité physique (les personnes dont j'étais le plus proche, avec qui j'interagis fréquemment), devient, grâce aux capacités de symbolisation, un « nous » de proximité symbolique, culturellement construite. Avec une division du travail de plus en plus forte, les sociétés humaines n'ont cessé de multiplier les types d'oppositions eux/nous, de même qu'elles ont réussi à rassembler des millions d'individus dans des royaumes ou des républiques, unes et indivisibles, avec leurs langues, leurs drapeaux, leurs devises et leurs hymnes nationaux.

En multipliant les lignes de différenciation entre les « eux » et des « nous », les Hommes ont multiplié les occasions de railler, de dénigrer, de détester autrui ou même de lui faire la guerre. Même des supporters de clubs de football adversaires peuvent en arriver à se battre violemment entre eux sur la base de différences municipales, régionales ou nationales.

Au-delà de la parenté, les groupes de chimpanzés, par exemple, se montrent très méfiants et même hostiles vis-à-vis des autres groupes, et peuvent faire une véritable surveillance territoriale afin de ne pas laisser entrer sur leur territoire des membres d'un autre groupe.

Marshall Sahlins a raison de souligner le fait que, dans nombre de sociétés humaines, le « proche » ne se définit pas sur des bases généalogiques (et donc, génétiques), mais sur des bases culturelles qui tiennent à leur histoire. Il prend l'exemple de l'île de Rangiroa, dans les Touamotou, étudiée par Paul Ottino, où « les parents corésidents sont, indépendamment de leur position généalogique, considérés "plus proches" que les non-résidents ».

En dépit du fait qu'il soit convaincu qu'en matière de sociétés humaines il ne peut exister de loi générale et que tout est possible, en répondant aux. Biologistes, Sahlins n'est pas loin de formuler une loi générale sur le comportement social humain qui pourrait s'énoncer de la manière condensée suivante : *l'appartenance à un groupe implique*

*immédiatement de considérer que les autres membres du groupe sont faits de la même « substance » que soi – l'idéologie du sang n'étant qu'une façon imagée d'incarner cette identité avec les « liens du sang » ou les « frères de sang » - et que la préférence doit leur être donnée en différentes occasions de partage, d'entraide, de coopération ; inversement l'appartenance de personnes à un autre groupe fait d'eux automatiquement des « étrangers » dont il faut se méfier, et même se protéger.*

Du coup, on peut dire que la culture est une continuation de l'adaptation par d'autres moyens que ceux de la génétique, et que la préférence donnée au proche (appartenance au même groupe), de même que la méfiance à l'égard du lointain –(existence hors du groupe) se définissent essentiellement sur des bases culturelles dans les sociétés humaines, même si elles trouvent leur origine dans la matrice des rapports parents (ou allo-parents—enfants. (...)) Népotisme, esprit de corps, esprit de clocher, régionalisme, nationalisme, patriotisme, chauvinisme ne sont que des formes différentes d'un même phénomène.

Natalie et Joseph Henrich s'interrogent sur les raisons pour lesquelles l'ethnicité est si fortement structurante dès lors qu'il est question de coopération ou de conflit. (...) La réponse à cette question réside sans doute dans l'esprit composite de l'ethnicité par rapport aux autres types de groupes ou de catégories évoqués. Une ethnie est généralement définie comme une population humaine ayant en commun une ascendance, une histoire (qui peut être musicale, culinaire, vestimentaire, etc.), et le plus souvent tout cela à la fois. En ce sens, elle condense de nombreux principes de différenciation par rapport au reste du monde, et elle se retrouve, de fait présente dans nombre de faits de « préférence » ou, inversement, de conflits. Mais les auteurs ont tendance à se focaliser sur les rapprochements intra-ethniques et les conflits interethniques en minorant les différences d'un autre genre, alors que la classe sociale, la nation, la région, le village, le quartier, la famille, la bande ou le gang fonctionnent aussi, dans bien des cas, comme des principes de rapprochement et de division.

La capacité proprement humaine à faire groupe sur des bases culturelles ou symboliques, au-delà des bases familiales, a, du même coup, rendu possible une pacification de l'espace social en repoussant toujours plus loin les limites de son entre-soi ou, pour le dire autrement, en constituant des entre-soi toujours plus étendus (de la famille au clan, du clan à la tribu, de la tribu à l'ethnie, de l'ethnie à la nation, etc.) D'où l'on voit que la solution logique aux tensions et aux conflits entre groupes est de promouvoir l'intégration de ces groupes dans des unités plus grandes, faisant d'anciens étrangers ou d'anciens ennemis des membres de la même communauté.

A mesure que l'homme avance en civilisation, et que les petites tribus se réunissent en communautés plus larges, la plus simple raison devrait aviser chaque individu qu'il doit étendre ses instincts sociaux et ses sympathies à tous les membres d'une même nation, même s'ils lui sont personnellement inconnus. Une fois ce point atteint, il n'y a plus qu'une barrière artificielle pour empêcher ses sympathies de s'étendre aux hommes de toutes les nations et de toutes les races. Il est vrai que si ces hommes sont séparés de lui par de grandes différences d'apparence extérieure ou d'habitudes, l'expérience malheureusement nous montre combien le temps est long avant que nous les regardions comme nos semblables (Darwin 2013-1871).

- Les fondements de la guerre : des chimpanzés et des hommes

« Humains et chimpanzés font preuve d'un caractère aimable, en tout cas réservé, vis-à-vis des membres de leur propre groupe, or les uns comme les autres peuvent se comporter en monstres envers des éléments extérieurs au groupe (De Waal 2006) ». L'une des grandes différences réside dans le fait que, là où les humains peuvent exprimer symboliquement leur détestation en traitant l' « autre » de « moins qu'humain », de « bête », de « sauvage », les chimpanzés ne font qu'exprimer *par leur comportement* les mêmes logiques.

C'est Jane Goodall qui a été la première à souligner, sur la base d'une observation de longue durée auprès des chimpanzés de Gombe (Tanzanie), notamment à la suite de la scission d'une communauté en deux groupes, l'analogie des logiques sociales humaines et non humaines. La déshumanisation de l' « autre », côté humain, trouve son corollaire dans la « dé-chimpanzésation » du groupe ennemi, côté chimpanzé, et ce processus semble autoriser les membres de ces groupes à traiter les « étrangers » (les « intrus », les « ennemis », etc.) comme les membres d'une espèce différente sur laquelle peut s'abattre une violence sans commune mesure avec les actes d'agression intra-groupe. (...) Concernant les sociétés humaines, il est clair que « toutes distinguent entre le fait de tuer à l'intérieur de sa propre communauté, acte jugé et puni en tant que meurtre, et le fait de tuer des étrangers, acte souvent considéré comme un service rendu à la communauté » (De Waal 1992). Mais la situation est analogue chez les chimpanzés.

L'une des grandes erreurs d'interprétation des faits lorsqu'ils concernent les animaux non humains réside dans le fait de penser qu'ils sont nécessairement de nature biologique. Par exemple, l'archéologue et préhistorien français Jean-Paul Demoule émet l'hypothèse que, si le comportement guerrier remonte aux primates ou aux formes humaines précédant sapiens, alors il s'agirait d'apporter une « explication biologique à la violence guerrière ». L'erreur repose classiquement sur une confusion entre le « culturel » et le « social » : les chimpanzés n'ont pas (ou très peu) de culture, mais ont une vie sociale qui concerne un niveau d'organisation de la réalité différent du niveau d'organisation biologique. En tirant la conclusion que, parce que des violences intergroupes s'observent chez les primates non humains, la violence guerrière a des fondements biologiques, on place les animaux non humains entièrement du côté biologique alors même qu'ils sont autant sociaux que nous.

Comme l'écrit l'anthropologue et primatologue Richard Wrangham :

De plus en plus de preuves suggèrent, cependant, que le meurtre en coalition d'adultes dans les groupes voisins se produit également régulièrement chez d'autres espèces, y compris les loups et les chimpanzés. Cela implique que la sélection peut favoriser des éléments d'agression intergroupes importants pour la guerre humaine, y compris les raids meurtriers.

Cependant les meurtres sont le plus souvent interindividuels – même si fondés sur des différences intergroupes – plutôt qu'intergroupes. Les attaques collectives s'observent toutefois chez les loups, les hyènes, les insectes sociaux et certains oiseaux, les chimpanzés et les humains étant les seuls mammifères à pratiquer le meurtre en groupe de façon régulière.

Comme je l'ai indiqué, la grande différence dans les déséquilibres de pouvoir entre groupes humains et groupes de primates non humains, c'est la fabrication et l'usage d'artefacts en vue d'un usage guerrier. Mais cette apparition est plutôt récente dans l'histoire de l'humanité, comme le rappelle la préhistorienne Marylène Patou-Mathis : « Ce n'est qu'à l'Âge du Bronze qu'apparaissent les véritables armes de guerre offensives (hache de combat, épée, etc.), mais aussi défensives (bouclier, casque, etc.) » par ailleurs, l'arme ne fait pas la guerre. Elle n'est qu'un moyen de la conduire plus efficacement.

Dans un ouvrage consacré aux questions de justice et de guerre chez les Aborigènes d'Australie et au-delà, Christophe Darmangeat montre que la guerre, au sens large du terme (conflit entre groupes conduisant à la mort plus ou moins régulée, contrôlée, de l'ennemi), est présente autant chez les chasseurs-cueilleurs sans richesse que chez les chasseurs-cueilleurs possédant déjà des richesses, et donc autant dans les sociétés sans Etat n'utilisant que des armes en pierre, en bois et en os, que dans les sociétés étatisées et dotées d'armes sophistiquées et d'armées plus ou moins professionnelles.

Comme chez les chimpanzés, l'un des grands motifs de conflits dans les sociétés sans richesse concerne les femmes : « le fait que la plupart des litiges aient porté sur les droits que les hommes (pères, frères ou maris) exerçaient sur les femmes n'a rien pour surprendre. Dans ces sociétés, les questions matrimoniales et sexuelles représentaient un enjeu essentiel, formant un domaine extrêmement codifié où les stratégies masculines se déployaient parfois sur des décennies ». A cela s'ajoutaient les questions de vengeance à la suite d'une agression sur un membre de son groupe. En fait, les hommes se battent entre eux – entre groupes – pour s'approprier ce qui a de la valeur à leurs yeux et qui fait capital pour eux, dans le cadre de leurs rapports sociaux. Cela peut être les femmes, les objets, les territoires, divers types de ressources, l'argent ou l'honneur. Mais quand il n'y a ni argent ni richesse, ce sont les femmes et la vengeance qui sont à l'origine des conflits.

22

---

## De la division du travail

La différenciation sociale des fonctions ou, sous un angle plus économique, la division sociale du travail, constitue l'un des grands thèmes classiques des sciences sociales depuis les fondateurs (Adam Smith, Karl Marx, Emile Durkheim, Max Weber, etc.), jusqu'aux auteurs les plus récents (Ecole de Chicago, Norbert Elias, Niklas Lehmann, Pierre Bourdieu, Alain Testart, etc.). Elle s'est rapidement imposée comme une caractéristique centrale et générale des sociétés humaines quel qu'en soit le type.

Si l'on parle de sociétés sans Etat et sans richesse *faiblement différenciées*, pour les différencier des sociétés dans lesquelles nous vivons, c'est pour reconnaître d'emblée l'existence d'une division sexuelle du travail, d'une différenciation des rôles selon l'âge et des premières formes de séparation des fonctions religieuse, politique, esthétique ou économique.

Pourquoi une telle propriété qui nous rapproche de certaines sociétés d'animaux eusociaux, telles que les fourmis ou les abeilles ? Pourquoi observe-t-on une loi tendancielle

de différenciation sociale toujours plus poussée dans la très longue durée de sociétés humaines ? Sur quelles bases se fonde cette différenciation sociale et quelles en sont les conséquences pour les sociétés humaines et leurs membres ? Voilà les questions auxquelles il me semble important de pouvoir répondre.

Le premier grand principe de différenciation sociale est la différenciation par âge. Tout d'abord, l'altricialité secondaire caractéristique de l'espèce humaine, qui conditionne la totale dépendance du petit à l'égard de ses parents, et plus généralement des adultes du groupe, instaure une première différenciation entre les enfants, dépendants improductifs, et les parents, autonomes productifs, qui sont chargés de produire les conditions (économiques ou en matière de soin et de protection) de la survie des enfants. Cette première grande différenciation sociale par âge est aussi, nous l'avons vu, à la base d'une division entre dominants et dominés, qui se double par ailleurs symboliquement d'une division entre le sacré et le profane. Ces longues années de dépendance des enfants, se traduisent potentiellement par des liens de domination, d'autorité, de sanction, mais aussi de protection, de bienveillance et d'amour du côté des parents, et de soumission, d'obéissance, de crainte, mais aussi d'apaisement, d'admiration et d'amour du côté des enfants.

La différenciation sociale selon l'âge (ou la génération), fondée sur les propriétés biologiques de base, est un invariant de toute société humaine, comme l'a bien vu Alain Testart sans en tirer, de mon point de vue, toutes les conséquences sociologiques nécessaires en matière de rapports sociaux de dépendance et de domination dans l'ensemble des sociétés humaines. Testart écrit ainsi :

Il y a dans toute société des improductifs, des enfants en bas âge et des vieillards, qu'il faut bien nourrir, avec lesquels il faut bien partager. Lorsqu'il y a dans la société une classe de non-producteurs, classe de propriétaires fonciers, caste de prêtres ou de guerriers, il faut bien qu'une part de la production leur revienne. Les formes que prennent ces partages et les lois qui les régissent sont éminemment différentes d'une société à l'autre, et l'on peut dire que chaque société a inventé ses formes et ses lois propres en cette matière, mais la loi selon laquelle ceux qui ne produisent pas ne peuvent survivre biologiquement et socialement qu'en prélevant une part sur ceux qui produisent est aussi triviale que contraignante : personne n'a eu à l'inventer (Testart 1991a).

Le second grand principe de différenciation sociale est la différenciation par sexe. La partition sexuée, avec la division sexuelle-naturelle (gestation, parturition, allaitement) des fonctions, ; forme la base de la division du travail dans toutes les sociétés primitives connues. Les femmes sont assignées par la nature à la gestation, à l'accouchement et à l'allaitement, et continuent, de ce fait, à être assignées par la culture à toutes les tâches de protection, de soin et d'éducation des enfants et à toutes les tâches compatibles avec cette nécessité de s'occuper d'enfants ultra-dépendants (cueillette, préparation de la nourriture, entretien de l'espace domestique, etc.), tandis que les hommes, délestés de toute contrainte biologique en rapport avec leur progéniture, sont chargés de la chasse, de la défense à l'intérieur du groupe ou de la guerre contre d'autres groupes.

L'âge et le sexe, ainsi que le rang de dominance (les structures hiérarchiques étant une forme d'extension à l'ensemble du groupe du rapport de dépendance-domination

parent-enfant), ont même été repérés comme des critères majeurs de différenciation sociale dans les sociétés de primates non humains.

La division sexuelle du travail comme forme première de division sociale du travail a été bien relevée par les auteurs de *L'Idéologie allemande*. Marx et Engels affirment non seulement que la division du travail dans les premières sociétés « n'était primitivement pas autre chose que la division du travail dans l'acte sexuel », mais qu'elle « se borne à une plus grande extension de la division du travail naturelle telle que l'offre la famille ».

A l'âge, au sexe et au rang, selon l'âge ou le sexe, viennent s'ajouter quelques grandes fonctions sociales tout aussi vitales et contraignantes, qui plongent leurs racines dans des fonctions élémentaires présentes dans les rapports intra-familiaux, et que Georges Dumézil a su mettre au jour dans les mythes indo-européens. Le mythologue y décèle une vision du monde tripartite, ou ce que l'on peut appeler une trifonctionnalité, qui articule, selon un ordre hiérarchique, la *fonction sacerdotale et de souveraineté*, la *fonction guerrière* et la *fonction productrice-reproductrice*.

La première fonction rassemble tout ce qui concerne l'exercice du pouvoir symbolique (magique, religieux ou juridique) et de la souveraineté, la seconde recouvre la protection et la défense physiques du groupe, et la troisième tout ce qui a trait à la production et à la fécondité. (...) Dumézil a d'ailleurs montré que les trois fonctions sont, selon la mythologie considérée, représentées par des personnages ou des groupes de personnages différents. Soit ils sont contemporains et collaborent, sont en conflit, passent du conflit à la collaboration, ou sont simplement hiérarchisés, soit ils se succèdent. Parfois, toutes les fonctions concernent un seul et même personnage, soit simultanément soit progressivement (passant d'une fonction à l'autre, puis à une troisième), soit encore parce qu'il doit faire un choix entre les trois fonctions.

Il n'en reste pas moins que le rapport de dépendance entre improductifs nobles et productifs ordinaires est un rapport de domination, et que ceux qui acceptent de produire pour faire vivre ceux qui les guident spirituellement, les gouvernent ou les protègent physiquement sont comme des enfants obéissant à leurs parents. Le paradoxe est que les termes du rapport de domination sont inversés : entre parents et enfants, c'est le dépendant improductif qui est dominé alors qu'entre guerriers, rois ou prêtres et producteurs, les dépendants improductifs sont les dominants, parce qu'ils sont dans une position structurellement homologue à celle de parents vis-à-vis de leurs enfants. S'il n'en allait pas ainsi, il y a longtemps que les productifs auraient renversé l'équilibre des pouvoirs puisque, comme l'a bien démontré Marx pour le mode de production capitaliste, ce sont eux qui produisent la richesse dont profitent leurs exploités.

Plus les sociétés voient leur taille augmenter (*loi Malthus d'accroissement démographique tendanciel*), plus la différenciation sociale des fonctions s'accroît (*loi de différenciation tendancielle*), et plus les trois grandes fonctions évoquées se subdivisent en sous-fonctions : les fonctions guerrières se différencient en corps spécialisés, l'élevage se sépare de l'agriculture, de même que les différents types d'élevage et d'agriculture se séparent entre eux, un artisanat se spécialise selon le type d'artefact produit (potier, vanier,

forgeron, etc.), le religieux se sépare du politique et du juridique, de même que l'esthétique ou le scientifique se sépare du politique ou du religieux, et ainsi de suite.

Mais il est bien difficile de savoir néanmoins, concernant les sociétés situées entre la fin du Paléolithique moyen et le début du Paléolithique supérieur, si c'est le religieux qui commence à connaître un début de spécialisation ou si c'est un ensemble de spécialisations qui s'amorcent. Entre - 40 000 et - 30 000, en Europe, la différence devient de plus en plus nette, par exemple, en matière de réalisation technique, entre armes de chasse et outils, indiquant peut-être des « divisions du travail d'ordre sexuel ou générationnel, bien connues chez les chasseurs cueilleurs d'aujourd'hui », mais aussi un probable prestige individuel associé à certaines réalisations remarquables (telles les « feuilles de laurier solutréennes »).

Mais qu'est-ce qui, dans le monde social, pousse dans le sens d'une différenciation croissante, d'un passage « de l'homogène vers l'hétérogène », pour parler comme Herbert Spencer ? Pour Durkheim la réponse à cette question tient à la densité et à l'étendue démographiques des sociétés.

Pour résumer le propos de Durkheim, densité et volume croissants posent un problème de *place sociale et symbolique* aux différents individus composant la formation sociale. Empruntant une métaphore utilisée par Bourdieu, on peut dire que si tout le monde « court » après un petit nombre d'objectifs communs, la grande majorité des « coureurs » seraient des perdants. En revanche, si une série de concurrents spécifiques, différenciés, s'organise, alors chacun peut courir avec une chance <sup>^</sup>plus grande de ne pas être trop mal classé dans le sous-univers où il se présente. (...) « La division du travail est donc un résultat de la lutte pour la vie : mais elle en est un dénouement adouci. Grâce à elle, en effet, les rivaux ne sont pas obligés de s'éliminer mutuellement, mais peuvent coexister les uns à côté des autres » (Durkheim 1991-1893).

## Conclusion générale

---

### Vers une science sociale

J'ai ressenti la grande satisfaction de comprendre quelques faits sociaux humains majeurs qui restaient largement pour moi des énigmes, même quand ils donnent lieu à de multiples descriptions et analyses. J'ai aussi compris pourquoi deux jeunes penseurs allemands des sciences sociales, Karl Marx et Friedrich Engels, avaient immédiatement ressenti une profonde sympathie, qu'on pourrait qualifier de « matérialiste », à la lecture de *L'Origine des espèces* de Charles Darwin. Et pourquoi Marx avait l'incroyable intuition que « les sciences de la nature englobent(aient) plus tard la science de l'homme, tout comme la science de l'homme englobent(aient) les sciences de la nature » et qu'il n'y aurait dès lors « plus qu'une seule science ».

Une telle entreprise n'a aucune ambition d'exhaustivité, même si je crois que des éléments essentiels du puzzle ont été mis en place. (...) Au cours de ce long parcours durant lequel j'ai intentionnellement mêlé des références aux sciences naturelles et aux sciences sociales, j'insiste sur le fait qu'il n'a jamais été question de déterminisme génétique, car la

biologie de l'espèce pèse sur le monde social essentiellement à un autre niveau de complexité que celui où se situent les gènes.

Ce que j'ai essayé en revanche de montrer, c'est l'indissociabilité de certaines propriétés biologiques plus ou moins propres à notre espèce et de certaines propriétés sociales persistantes (la récurrence des faits de dépendance-domination, de la domination masculine, de l'hyper-socialité humaine, de la cumulativité culturelle, de la division du travail, etc.) ; le fait aussi que la culture et l'histoire ne peuvent pas se développer dans n'importe quelle direction et de n'importe quelle manière, et qu'elles sont contraintes en permanence par des bornes constitutives de notre espèce.

Je me suis efforcé de montrer que l'ambition d'une science sociale générale n'était ni un vœu pieux ni une chimère, mais une réalité concrètement atteignable.

Ma position dans cet ouvrage peut être qualifiée d'*uniformitariste*, même si ce terme est d'usage peu fréquent dans les sciences sociales. (...) Cela signifie encore que les lois générales de fonctionnement œuvrent, en tout temps et en tout lieu, depuis les premières sociétés jusqu'à nos sociétés actuelles.

Le chercheur est bien embarrassé lorsqu'il est obligé de constater, par exemple, que la domination ou la violence n'ont épargné aucune des sociétés connues par l'ethnologie, l'histoire et la sociologie, et que ce qui a varié, ce sont les types et les formes de cette domination ou de cette violence. Il est même franchement atterré quand il enregistre le caractère quasiment universel de la domination masculine. Que faire de si lourds constats ?

*Personne n'a jamais eu l'idée de reprocher à Galilée de détruire le rêve de vol ; c'est au contraire parce que Galilée a découvert la loi de la pesanteur que l'on a pu voler. C'est en tout cas dans la mesure où nous connaissons les lois selon lesquelles le capital culturel se transmet d'une génération à une autre, que nous avons quelque chance de suspendre partiellement les effets de ces mécanismes (Bourdieu 1983a).*

Post-scriptum

---

La convergence des formules biologique, psychologique et sociologique